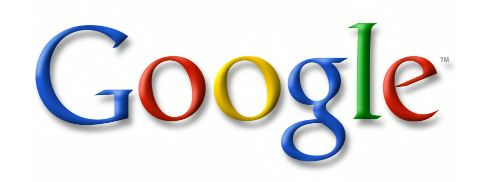
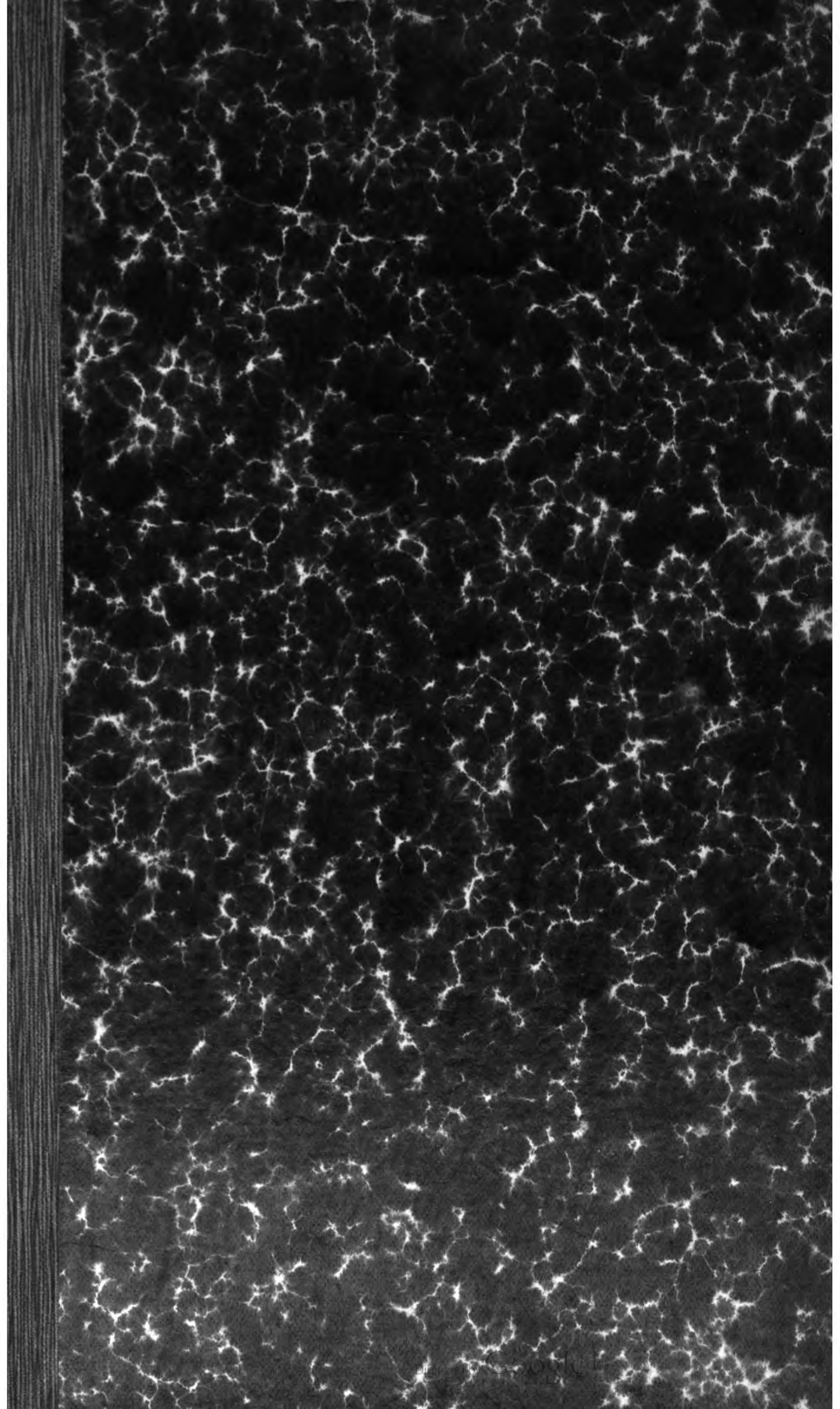
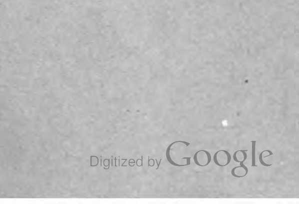







Digitized by Google

00

Les matinées de Versailles

L'ARISTOCRATIE

ET

LA CONGRÉGATION.

Paris

1830

Moutardier

PERSONNAGES.

L'abbé PACOT.

Madame la baronne de RONCI.

M. le comte d'ORSANGE.

M. ARTHUR d'ORSANGE.

Le marquis de VIEUSSAINT.

M. DUMONT.

ERNEST, son fils.

EUGÉNIE, sa fille.

M. BOURDON.

Madame BEAUPIERRE, sœur de M. Dumont.

Adolphe

L'ARISTOCRATIE

ET

LA CONGRÉGATION.



SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon du château de Ronci.

MADAME DE RONCI, *et un peu après*, M. L'ABBÉ PACOT.

MADAME DE RONCI.

Tout mon monde va arriver, et M. l'abbé Pacot n'est pas ici ; nous ne pourrons prendre aucun parti.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*.

M. de Pacot.

MADAME DE RONCI.

Je suis furieuse contre vous. Quelle négligence ! Nous avions à terminer notre grand travail.

PACOT.

Veuillez m'excuser, madame la baronne ; c'était

mon jour de rapport au père provincial. Il y a tant à dire dans ce département. Sur sept chanoines, il y en a quatre qui sont gallicans enragés; et puis, vous ne pouvez vous figurer comme je suis tourmenté par l'ambition des congréganistes; ils sont si affamés de places !

MADAME DE RONCI.

Raison de plus pour arrêter définitivement la liste de nos destitutions.

PACOT.

Mais ne l'est-elle pas?

MADAME DE RONCI.

Non, non; il faut que vous m'accordiez M. le préfet.

PACOT.

Encore une fois, c'est impossible. Le préfet! Que n'a-t-il pas fait pour nous? Qui a mis plus d'exactitude à gagner sa mission? Ses députés sont précisément ceux qui ont appuyé les pétitions pour rendre l'état civil au clergé.

MADAME DE RONCI.

Toutes ces excuses ne me font aucune impression.

PACOT.

Malgré des réclamations universelles, M. de la Rénière n'a-t-il pas consenti à faire placer la croix de la mission au milieu de la promenade publique, au seul endroit où il était possible de danser?

MADAME DE RONCI.

Vous direz tout ce que vous voudrez....

PACOT.

Toutes nos routes sont hérissées de croix; le préfet est de toutes les processions.

MADAME DE RONCI.

Sa femme est une impertinente.

PACOT.

M. de la Rénière a des notes favorables écrites de ma propre main ; que pensera-t-on là-bas?

MADAME DE RONCI.

Ces raisons peuvent être fort bonnes, mais je vous ai donné cette année 4,000 fr. qui auraient fait grand plaisir à ma fille, qui a quatre enfans, et je n'entends pas qu'on me manque. Il y a eu à la préfecture trois soirées particulières où je n'ai point été priée.

PACOT.

Des soirées où Potier a joué la comédie! si près du jubilé; vous n'y seriez point allée?

MADAME DE RONCI.

N'importe, ce refus m'aurait fait beaucoup d'honneur.

PACOT.

Nous pourrions voir pour le préfet, si vous m'accordiez M. Bourdon.

MADAME DE RONCI.

Dites, je vous prie, M. de Bourdon..

PACOT.

Puissiez-vous ne pas vous repentir de vos bontés pour lui ! M. de Bourdon n'a pas une place très honorable.....

MADAME DE RONCI.

Il a été sous-préfet. Plusieurs émigrés ont été forcés, comme lui, d'accepter des emplois fort au-dessous d'eux, pendant l'usurpation, et ils ont fait preuve de dévoûment au gouvernement légitime, en voulant bien les conserver ensuite.

PACOT.

Mais M. de Bourdon n'a pas émigré ; il était très bien placé sous Bonaparte ; ses opinions politiques sont fort douteuses.

MADAME DE RONCI.

C'est un conte de ses ennemis. Il est fait à peindre.... spirituel, sensible.

PACOT.

Sa religion est bien entachée de tiédeur.

MADAME DE RONCI.

J'arrangerai cela ; j'écrirai au père Marcin.

PACOT, *regardant si personne ne l'écoute.*

Je ne pense pas que vous ignoriez qu'il recherche la fille de M. Dumont.

MADAME DE RONCI, *avec vivacité.*

Eugénie ! Elle se marie avec Arthur d'Orsange ; cela n'est pas.

PACOT, *froidement.*

Cela n'est pas? Pierre, le domestique de M. Dumont, est si zélé, qu'il est venu me faire son rapport hier au soir, à onze heures; il était caché derrière une porte, pendant que M. Dumont parlait de ce mariage au marquis de Vieussaint.

MADAME DE RONCI, *avec colère.*

Comment, Bourdon me trahirait !

SCÈNE II.

LES MÊMES, BOURDON.

MADAME DE RONCI, *même ton.*

Répondez-moi, Monsieur, répondez ! quand épousez-vous l'intéressante Eugénie ?

BOURDON, *froidement.*

On a noirci ma conduite, Madame.

MADAME DE RONCI.

La fille de Dumont ! qu'a-t-elle donc tant qui vous ait séduit ?

BOURDON.

Elle est riche. En vérité, Baronne, je vous admire, de vous emporter ainsi devant M. l'abbé Pacot.

MADAME DE RONCI.

Quelle audace !

BOURDON.

Ce mariage est un quaterne à la loterie. Est-il défendu de mettre à la loterie ?

PACOT, *à part.*

Ils pourront bien se raccommoder. J'ai bien fait de demander provisoirement sa destitution.

BOURDON, *à Madame de Ronci.*

Je n'aurais jamais cru que vous fussiez capable de montrer tant d'égoïsme.

MADAME DE RONCI, *avec dépit.*

Et vous l'adorez, cette belle Eugénie ?

BOURDON.

Vous êtes trop sûre du contraire. Je ne m'en cacherai pas ; je désire un établissement, et je comptais vous en parler.... Mais élevez-vous donc au-dessus de ces idées vulgaires... Suis-je jaloux, moi ? Mon attachement est plus désintéressé que cela.

PACOT.

Elle va pardonner.

MADAME DE RONCI, *bas à* BOURDON.

Je ne sais où j'en suis, perfide !

BOURDON, *tendrement.*

Je ne vous ai jamais vu plus belle et moins raisonnable... Moi, vous trahir, Adèle ?... Mon Adèle, non, vous ne le croyez pas.

MADAME DE RONCI, *bas.*

Mais prenez donc garde à M. Pacot. Suis-je faible !... Mon trouble me livre sans défense, ingrat!

BOURDON, *avec une expression significative.*

Je cours vous rejoindre et vous punir.

MADAME DE RONCI, *avec émotion.*

Oh ! non.

BOURDON, *avec assurance.*

Ne faut-il pas que je me justifie ?

(Mme. de Ronci sort.)

PACOT, *à part.*

Quel rôle ! Je m'en vengerai.

SCÈNE III.

L'ABBÉ PACOT, BOURDON.

PACOT.

Monsieur, j'admire l'empire que vous avez su prendre sur Madame de Ronci.

BOURDON.

J'espère qu'il ne vous fait aucun ombrage. Mon influence a rarement combattu la vôtre, et cependant, quelle ingratitude, vous voulez me faire destituer !

PACOT.

Moi, Monsieur ? C'est une calomnie ! mais n'importe, un chrétien doit savoir tout endurer. Ce qu'on vous a dit est une atroce imposture.

BOURDON, *lui montrant une lettre.*

Lisez : (*Bourdon lit, Pacot écoute avec dédain.*) « M. Pacot demande à cor et à cris votre destitution, » il m'a écrit le 27 de ce mois..... »

PACOT, *avec vivacité.*

Serait-il possible ! (*Il tourne le feuillet pour voir la signature.*) *Signé* MARCIN ! Oh ! oh ! vous connaissez le père Marcin ?

BOURDON.

Nous avons servi ensemble dans les charrois des révolutionnaires, à l'armée d'Italie.

PACOT.

Que d'excuses j'ai à vous faire. On m'avait tant dit que vous étiez mauvais.

BOURDON, *riant.*

Et puis j'étais établi dans une bonne maison, et il fallait bien me débusquer.

PACOT.

Ma foi, puisque vous en êtes, vous devez savoir...

BOURDON.

Pax nobiscum, mon cher monsieur Pacot. Il y a ici place pour tout le monde. Achevez de lire.

PACOT *lit.*

«Nos intrigues à la cour prennent une consistance.»

BOURDON.

Passez.

PACOT.

« Nous espérons que lord Wellington nous don-
» nera un bon ministère. M. de Martignac est com-
» plètement notre dupe. »

BOURDON.

Passez : c'est là. (*Il lui montre un endroit de la lettre*).

PACOT *lit.*

« J'approuve fort cette idée d'établir un nouveau
» couvent de notre ordre, dans cette vaste chartreuse
» que possède M. Dumont. Vous promettez de la
» céder, si vous épousez Mlle. Dumont, et vous pro-
» posez de nous remettre cent mille francs de billets
» pour donner plus de poids à votre parole. A ces
» conditions, M. l'abbé Pacot doit vous faire réussir.
» Nous aurons des lettres de noblesse, des titres
» même, si c'est nécessaire, pour décider un hon-
» nête père de famille. » (*Il cesse de lire.*) Je commence à comprendre.

BOURDON.

Quand même cette propriété serait prise sur la portion d'Eugénie Dumont, elle sera encore immensément riche.

PACOT.

Et l'on peut amener M. Dumont à rendre par remords de conscience. (*Gaîment.*) Cette affaire doit rapporter honneur et profit.

BOURDON.

C'est bien ce que j'espère. (*On entend le bruit d'une voiture, Bourdon regarde par la croisée.*) C'est la famille Dumont qui arrive. Bon, Mme. de Ronci est prise d'assaut.... M. Dumont ne suit pas ces dames dans le parc..... Je vais faire ma cour à la jeune personne. Parlez à M. Dumont, surtout dites-lui....

PACOT.

Soyez tranquille. Je sais ce que j'ai à faire.

SCÈNE IV.

L'ABBÉ PACOT, *et un peu après*, M. DUMONT ET ERNEST.

PACOT.

Notre entreprise n'est pas facile. Le comte d'Orsange est adroit, et on dit que le mariage de son fils est très avancé. Bah! avec une forte volonté, et peu de scrupules, on ne doit reculer devant aucun obstacle.

(M. Dumont et Ernest entrent dans le salon.)



DUMONT.

M. de Pacot, voilà mon fils que je vous présente. Il est arrivé de Paris hier au soir. Je n'ai pas eu le temps de l'amener chez vous.

PACOT.

M. Ernest est très bien ; je souhaite qu'il ait autant d'amitié pour moi, que m'en témoigne cet excellent M. Dumont. M. Ernest, vous avez un père bien respectable.

(Ernest s'incline.)

DUMONT.

Personne n'est encore ici ?

PACOT.

Non, on dîne très tard chez Mme. de Ronci. M. Dumont, je causais de vous avec M. de Bourdon... Je ne sais comment vous vous y prenez, mon respectable ami, mais tout le monde vous est attaché.

DUMONT *flatté.*

Je fais un peu de bien, voilà tout mon secret. C'est bien simple.

PACOT.

Oui, bien simple, pour des âmes comme la vôtre.

ERNEST, *à part.*

Le plat valet !

DUMONT.

Mais est-ce que M. Bourdon est comme nous? On dit qu'il est toujours dans cette maison.

PACOT.

Oh ! M. Dumont, et vous aussi ? J'y suis bien, moi, tout autant que lui, dans cette maison ? Mme. la baronne de Ronci..... Et quel ange, grand Dieu ! pourrait se glorifier dans sa pureté, si cette âme céleste n'était pas au-dessus du soupçon ?

ERNEST, *à part.*

Aurait-on l'idée d'une paraille afféterie ?

DUMONT.

Ce n'est pas moi au moins qui......

PACOT.

M. de Bourdon est d'une bien ancienne famille.

DUMONT.

Comment ! est-ce sûr ? Il aura trouvé que je le traitais un peu légèrement. Il n'a jamais dîné chez moi.

PACOT.

C'est un homme si peu exigeant ; d'un caractère parfait.... On dit qu'il descend de la famille du fameux père Joseph....

ERNEST.

L'âme damnée de Richelieu ? Peste ! Il n'y a pas trop de quoi se vanter de cette origine, il me semble.

DUMONT.

Silence Ernest ?... Quels principes on adopte dans

la capitale, M. de Pacot! On ne respecte rien aujourd'hui. Il n'y a plus rien de sacré !

ERNEST.

On respecte toujours ce qui est respectable. Mais beaucoup d'hommes y sont avares de stupides admirations, de plates flatteries.

DUMONT.

Pas de doctrines révolutionnaires, au moins, je suis royaliste...... Du reste vous ne perdrez rien à ce mariage, qui vous contrarie tant. Je vous donnerai le château de Noirvau, au préjudice de votre soeur.

ERNEST.

Hé ! mon père. Eugénie n'a-t-elle pas les mêmes droits ? Beaucoup d'aînés ont repoussé une injustice avantageuse.

DUMONT.

Qu'en dites-vous, M. Pacot? Voilà le siècle ! des jeunes gens qui méconnaissent tout. Malheureux père !

ERNEST, *avec tendresse.*

Quelle erreur. Pouvez-vous, mon père, méconnaître, vous-même, j'oserai le dire, des vertus, des droits ?

DUMONT.

Des droits de l'homme, peut-être?... Maudit Paris ! Vous qui étiez si religieux.

ERNEST.

Je le suis encore, mais autrement qu'alors.

DUMONT.

Pas d'impiétés, Monsieur! On vous a perverti, mon fils?

ERNEST, *impatienté.*

Quoi! parce que je suis désintéressé, je suis perverti?

DUMONT.

Silence, et surtout que votre sœur ignore toute cette conversation, parce qu'elle m'en voudrait peut-être, et à vous aussi.

ERNEST, *avec tendresse.*

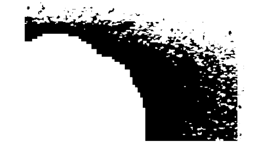
Mais alors, mon père, vous vous condamnez vous-même, en sacrifiant le premier des biens, la paix, l'union de famille.

DUMONT.

Vous vous oubliez. O Dieu! Souhaitez donc d'avoir des enfans après cela. M. de Pacot, quel renversement d'idées la révolution a produit!

ERNEST.

Hé! mon père, que seriez-vous sans la révolution? Un marchand enrichi; ne vaut-il pas mieux être un électeur libre, un éligible? Vous qui avez de si bonnes intentions, ne trouvez-vous pas quelque



plaisir à penser que vous pouvez être utile à vos concitoyens, à votre patrie?

DUMONT.

La patrie! Ne prononcez jamais ce nom devant moi. Je voudrais le voir effacé du dictionnaire. Les révolutionnaires m'en ont dégoûté. La patrie! la patrie de M. de Robespierre et de Nicolas Bonaparte?

ERNEST, *à part.*

Étrange aveuglement!

DUMONT.

J'entends une voiture. (*Il regarde.*) C'est M. le marquis de Vieussaint. M. de Pacot, je vous prie de conduire Ernest près de Mme. de Ronci. J'ai un mot à dire au marquis.

(Ernest et Pacot sortent.)

DUMONT, *seul.*

Je suis impatient de savoir si le comte d'Orsange est de ce dîner; ce serait une bonne occasion de juger ce jeune Arthur.......

(Entre le Marquis de Vieussaint.)

DUMONT, *très respectueusement.*

M. le marquis, votre très humble serviteur. Oserai-je vous demander si M. le comte et M. le vicomte d'Orsange, sont invités à cette fête?

VIEUSSAINT.

Parbleu! Le cher vicomte est-il fait pour être

oublié ? Que cet Arthur est élégant ! Je pense que vous devez être bien joyeux de ce mariage ?

DUMONT.

Mais oui, M. le marquis.

VIEUSSAINT.

Vous faites là une bien grande alliance...... Il faut aussi que je vous complimente sur la manière admirable dont vous avez parlé à M. Gaillard, au conseil-général.

DUMONT.

M. Gaillard, qui aime les lumières, qui voudrait contrecarrer l'autorité, qui voudrait des lois communales ! Ah ! ah ! C'est trop drôle !

VIEUSSAINT.

Quoique votre ami d'enfance, vous avez rompu avec lui : c'est très beau ?

DUMONT.

C'est un libéral. Je n'ai pas hésité.

VIEUSSAINT.

Mais que veulent-ils donc, que veulent-ils donc ?

DUMONT.

L'exécution de la charte.... du moins à ce qu'ils disent ; moi aussi, je la veux la charte ; mais c'est un prétexte qu'ils prennent.

VIEUSSAINT.

Cette charte n'est bonne à rien. L'avez-vous lue ?

DUMONT, *étonné.*

Mais oui, M. le marquis.

VIEUSSAINT.

Eh bien, pas moi ; je suis député, c'est très-bien ; mais je ne reconnais et ne veux reconnaître que l'autorité de mon roi... Mes aïeux, qui servaient-ils? Le Roi, morbleu ! plusieurs sont morts glorieusement sous les drapeaux de la monarchie. Voilà ce qui sera toujours la règle invariable de ma conduite.

DUMONT, *très respectueusement.*

Mais comme député, vos devoirs sont différens; les ministres sont responsables, et....

VIEUSSAINT.

Du tout. Les ministres ne sont-ils pas les ministres du roi ? Avant la révolution, on ne criait pas tant, et qui crie maintenant ? des marchands, des bottiers, des épiciers, qui se décorent du nom de contribuables, parce qu'ils paient : ça fait pitié !

DUMONT.

Mais M. le marquis, vous faites des lois.

VIEUSSAINT.

On a déjà trop de lois, c'est prouvé ; et quant à moi, cela m'est égal, je vote pour le roi, comme je combattrais pour lui.

DUMONT.

Vous ne venez pas rejoindre ces dames?

VIEUSSAINT.

Non, j'attends ici le comte d'Orsange.

(Dumont sort.)

SCÈNE V.

VIEUSSAINT, *et un peu après*, LE COMTE D'ORSANGE ET ARTHUR.

VIEUSSAINT, *regardant sortir Dumont.*

Les hommes de cette classe ont tous au fond les mêmes idées révolutionnaires ; le comte d'Orsange se mésallie.... bah ! je me suis bien mésallié, moi, en émigration, quand j'épousai cette imbécile de Fransala Kekjer. Dumont est riche, et l'argent, c'était quelque chose, même dans l'ancien régime..... (*Entrent les d'Orsange.*) Ah ! serviteur, mon cher comte, salut, beau chevalier.

ARTHUR, *se jetant dans un fauteuil.*

How do you do?.. C'est passable ce château, mais comme c'est mieux en Angleterre.

VIEUSSAINT.

Ah parbleu, l'Angleterre ! mon ami, le chevalier

de Coisbeau m'en faisait des descriptions que je n'oublierai jamais.

ARTHUR.

Comment, vous ne connaissez pas Old England?

VIEUSSAINT.

La vieille Angleterre. Non. M'étant marié, je restai en Allemagne, à mon grand regret, car, d'après plusieurs aventures galantes que m'a racontées M. de Coisbeau, j'ai toujours regretté de ne pas être Anglais.

LE COMTE.

Vous êtes très bien avec le futur beau-père; il vous a bien servi aux dernières élections.

VIEUSSAINT.

Oui. Mais êtes-vous sûr qu'il soit bien à nous?

LE COMTE.

Sans doute, Dumont est très royaliste.

VIEUSSAINT.

Un homme de son extraction peut-il l'être? il m'a parlé de la charte.

LE COMTE.

Le grand mal. M. de la Bourdonnaie en parle bien.

ARTHUR, *avec fatuité.*

Parbleu, c'est différent! M. de la Bourdonnaie est un homme comme il faut!

VIEUSSAINT, *ravi.*

Arthur, tu es brillant.

LE COMTE.

Messieurs, c'est trop exiger. Dumont sans doute doit avoir certaines idées qui tiennent à sa position, mais il n'oserait les émettre devant nous.

ARTHUR, *se levant.*

Est-il en arrière le marquis; il entend le tête-à-tête bien mieux que la politique.

VIEUSSAINT, *satisfait.*

Allons, vicomte.

ARTHUR.

Je pense encore quelquefois à cette aventure que vous m'avez racontée, avec ces deux femmes de robe; vous et cet officier de Bourgogne, vous fûtes bien hardis.

VIEUSSAINT.

Nous ne fûmes pas si entreprenans ce jour-là, que Coisbeau l'était ordinairement.

LE COMTE.

Arthur, je dois rectifier vos idées, un homme de bas étage, comme M. Dumont, qui se dévoue entièrement à nous, lorsqu'il n'est pas en place, bien entendu, est on ne peut pas plus méritant.

VIEUSSAINT.

Il est certain que lorsqu'on m'annonce dans un salon : M. le marquis de Vieussaint !... c'est une espèce d'humiliation pour tout ce qui se trouve là.

LE COMTE, *à Arthur.*

Appelez, mon cher Arthur, la bonhomie de ceux qui ressemblent à Dumont, bêtise ; méprisez-la jusqu'à un certain point, mais que ce soit en secret ; ménageons les dupes, ne nous isolons pas.

VIEUSSAINT.

A-t-il envie du mariage ?

ARTHUR.

L'essentiel c'est la dot, et elle n'est pas fixée.

LE COMTE.

Soyez sans inquiétude... Je puis vous assurer, pour en finir, mon cher marquis, que je n'émets pas ces opinions, parce que mon fils va épouser Mademoiselle Dumont ; non, je regarde ces alliances comme nous étant très utiles ; elles nous servent de points intermédiaires pour descendre vers les classes inférieures dont nous avons besoin ; c'est pour cela que je marie ainsi mon fils.

VIEUSSAINT.

Oui, pour cela, et parce que la petite personne est très riche, et que le château de Noirvau vous fait envie.

LE COMTE.

Mais non. Après tout, je ne m'en défendrai pas; tout le monde sait bien qu'il n'y a aucun rapport de ton, de manières, de sentimens, d'existence, d'idées, entre nous et la famille Dumont; il faut bien qu'il y ait de l'argent.

ARTHUR.

Oui, oui, de l'argent, beaucoup d'argent!

VIEUSSAINT.

C'est ce que disait toujours Coisbeau.

ARTHUR, *à* VIEUSSAINT.

Ces êtres-là sont-ils heureux d'avoir un coffre-fort pour nous acheter?

VIEUSSAINT.

Je t'en réponds.... Voici la brillante société.

ARTHUR.

Qu'est-ce que c'est que tout ce monde?

VIEUSSAINT.

Peu de chose, va.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, Mme. DE RONCI, EUGÉNIE DUMONT, M. DUMONT, ERNEST, M. L'ABBÉ PACOT, M. BOURDON.

MADAME DE RONCI.

Messieurs, je regrette que vous ne nous ayez pas suivis dans le parc. Marquis, vous auriez vu la chapelle que je fais construire.

VIEUSSAINT.

Cela ne vaudra pas votre charmant kiosque. C'est un vandalisme de l'avoir fait démolir.

MADAME DE RONCI.

Les chapelles sont bien plus à la mode. Que dit-on à la ville? On m'a parlé d'une soirée chez le chef de la clique libérale, un certain M. Gaillard.

ERNEST, *étonné.*

Mais M. Gaillard est un homme très respectable.

DUMONT, *bas avec vivacité.*

Silence! mon fils!

PACOT.

M. Ernest a raison, ce M. Gaillard est un homme très bon, très charitable. (*Bas à Mme. de Ronci.*) Plaignons-le dans son égarement, ses doctrines sont bien perverses.

MADAME DE RONCI.

Mais donnez-nous donc des nouvelles, Marquis; un député : vous devez tout savoir.

VIEUSSAINT.

Je ne suis pas curieux. Autrefois on ne connaissait pas tout ce monde dont vous parlez. Je fuis tous ces visages-là. Il me semble toujours qu'ils ont figuré, plus ou moins, dans les horribles groupes de 93..... Mais demandez à Arthur, il est souvent fourré dans cette espèce de société.

ARTHUR, *avec fatuité.*

Moi? Non, je vois les femmes, voilà tout... Ils parlent d'une association pour l'extinction de la mendicité.

MADAME DE RONCI.

Cette affectation qu'ils mettent à prendre l'initiative de plaindre les pauvres, est une indignité. Cela les fait apercevoir davantage de leur misère, et c'est très dangereux.

VIEUSSAINT.

Ils veulent éteindre la mendicité, sont-ils bêtes! S'il n'y avait plus de pauvres que deviendraient les riches? Voilà mes philanthropes, c'est je crois le mot. Coisbeau s'en serait-il moqué! Ils n'ont, pour faire mieux, qu'à partager leurs biens avec la canaille, moi je garde les miens.

MADAME DE RONCI.

Et moi aussi.

VIEUSSAINT.

D'ailleurs pourquoi tous les pauvres n'ont-ils pas fait fortune dans la révolution? Ils ne sont pas excusables. Ote-toi de là que je m'y mette, c'est ce que je me rappelle toujours en voyant un vieux mendiant.

LE COMTE.

Autrefois on avait tort. On ne s'occupait pas assez de toutes les classes.

VIEUSSAINT.

Mon cher comte, vous n'auriez pas dit ça à Coblentz..... Arthur aussi a la manie de faire quelquefois du bien à ses paysans.

ARTHUR, *avec fatuité.*

Les paysannes sont si jolies, si intéressantes.......

VIEUSSAINT, *ravi.*

Il est délicieux! Il aurait fait comme Coisbeau, à Malte, toujours aux genoux des Siciliennes.

MADAME DE RONCI.

C'est bien mal, M. le marquis, de ne pas aller à la chambre.

VIEUSSAINT.

Je suis très peu curieux d'assister à des discussions fatigantes, souvent séditieuses. Paris ne m'amuse plus comme en 1786. Je logeais avec le chevalier de

Coisbeau; Arthur, tu aurais été dans ton centre. (*Bas.*) C'était bien la vie la plus désordonnée!

BOURDON.

Et vous, M. Ernest, alliez-vous souvent dans le monde, à Paris?

ERNEST.

Très peu.

DUMONT.

Et c'est sa faute. Je connais beaucoup le duc de Saint-Vallier. Je lui ai prêté de l'argent autrefois... Il t'aurait invité aux belles fêtes qu'il donne.

(On échange des sourires moqueurs.)

VIEUSSAINT, *se moquant.*

M. Dumont a rendu bien des services de cette nature.

ERNEST, *à part avec colère.*

Oh! mon pauvre père, par qui êtes-vous insulté?

UN LAQUAIS.

Mme. la baronne est servie.

EUGÉNIE, *bas à* ERNEST.

Mon cher Ernest, ne m'abandonne pas.

ERNEST.

Plutôt mourir, ma sœur.

(On sort dans l'ordre accoutumé; Arthur prend la main d'Eugénie; Pacot et Bourdon restent en arrière.)

PACOT *à* BOURDON.

Vous êtes placé près de M. Dumont. De l'encens, de l'encens, mon ami ; qu'il en crève !

BOURDON.

Oui, oui; cet Arthur est fier comme un de ses nobles aïeux.

PACOT.

Et ce jeune Ernest est ardent, cela peut aller loin...

BOURDON.

Quoi, vous penseriez....

PACOT.

Au succès, au succès ! ce mariage qu'ils espèrent, ne se fera pas mort-Dieu !

II.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'appartement de M. Dumont.

BOURDON, L'ABBÉ PACOT.

BOURDON.

Cela va mal. M. Dumont nous a répondu qu'il était engagé....

PACOT.

Je croyais que mon opinion aurait plus de poids; il faut faire jouer d'autres ressorts : d'abord il est bon que j'aille un peu monter la tête à notre ami Ernest.

BOURDON.

Ainsi vous ne désespérez pas?

PACOT.

Nous sommes accoutumés à revenir de plus loin... On vient. Ce sont probablement les d'Orsange; venez, passons par le jardin, il est inutile de les rencontrer.

SCÈNE II.

LE COMTE, ARTHUR, LE MARQUIS DE VIEUSSAINT.

LE COMTE.

Arthur, vous êtes beaucoup trop léger; c'est un travers de se croire si aimable.

VIEUSSAINT.

Ah ! mon cher comte, votre fils est aimable.

LE COMTE.

N'oubliez pas, Arthur, que toute cette famille n'est que ce qu'on appelle de la bonne bourgeoisie.

ARTHUR, *souriant.*

Autrefois, cela se serait assez appelé de la canaille.

LE COMTE, *avec vivacité.*

Voulez-vous ne pas dire cela de votre beau-père.

VIEUSSAINT, *ravi.*

Voilà bien la brillante étourderie française, qui nous rendait l'objet de l'envie et de l'admiration de tous les peuples !

LE COMTE.

M. Dumont a le mérite d'avoir une très grosse fortune ; sa fille est jolie et bonne.

ARTHUR.

C'est fort touchant ; mais j'espère que M. le comte d'Orsange me fait l'honneur de croire que l'*heur* ou le malheur de ma vie, est tout-à-fait hors de la sphère où brille l'intéressante miss Dumont.

VIEUSSAINT, *ravi.*

Tu es un joli garçon. C'est que c'est ça !

LE COMTE.

Vous m'impatientez ; deux mots, corbleu ! Veux-

tu le château? Oui ou non, et la fille par-dessus le marché?

ARTHUR.

Le château de toute mon âme. Va donc pour la fille.

VIEUSSAINT.

Tiens, j'épousai bien, moi, près de Culmbach, la fille d'un brasseur, Fransala Kekjer ou Keikecheïr; parole d'honneur, je n'ai jamais bien su son nom.

LE COMTE, *à* ARTHUR.

Vos grands airs intimident cette jeune personne.

VIEUSSAINT.

Alors tu as tort. Coisbeau avait la plus belle prestance. Molé, Fleury, l'étudiaient toujours; hé bien, avec ma femme, on aurait dit un homme de néant.

ARTHUR.

Pourquoi aussi des gens de cette espèce ont-ils des châteaux?

VIEUSSAINT.

Ah! mon cher, c'est ce qu'il y a de fâcheux; c'est cette maudite industrie qui fait tout le mal: j'ai toujours voté contre. Penser qu'à faire pousser des betteraves et à vendre du sucre, on gagne des châteaux; c'est fort! en conscience, c'est les voler.

LE COMTE.

Messieurs, trêve d'esprit, je vais parler d'affaires

à M. Dumont ; n'oubliez pas, Arthur, de demander des nouvelles de Madame Beaupierre, sœur de M. Dumont.

ARTHUR, *choqué.*

La toute Grospierre.... Diable.

LE COMTE, *avec sévérité.*

J'ai dit, Madame Beaupierre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DUMONT.

DUMONT.

M. le marquis, M. le comte, on vous a fait attendre.... J'étais sorti un instant.

LE COMTE.

Point de cérémonie entre nous (*bas à Arthur*), montrez un peu d'empressement.

(Arthur salue M. Dumont.)

LE COMTE, *bas.*

Parlez donc....

VIEUSSAINT, *bas.*

Parle au château, beau paladin.

ARTHUR.

Votre maison est un hôtel, M. Dumont ; est-ce plus beau que le château de Noirvau ?

DUMONT.

C'est un autre genre.

ARTHUR

Combien rapporte-t-elle, votre terre de Noirvau ?

DUMONT.

Environ 40,000 francs.

ARTHUR.

On dit que vous êtes un bien bon père de famille, M. Dumont.

DUMONT.

C'est si naturel.

ARTHUR.

M. le comte d'Orsange est aussi excellent pour moi ; mais il y a des parens très durs. L'important, c'est d'être riche quand on est jeune..... Je suis persuadé, M. Dumont, que vous voudrez que vos enfans jouissent de suite de votre fortune.

LE COMTE.

Arthur, vos discours peuvent déplaire.

VIEUSSAINT.

Comme il est sincère, c'est absolument l'impétueuse franchise des chevaliers français.

ARTHUR.

Eh ! pourquoi faire l'hypocrite ? Saint-Trailles, Crécy et moi, nous avions fait serment de ne pas nous gêner.... Il n'en coûte pour cela que quelques coups d'épée et de pistolet.

VIEUSSAINT.

Il a raison, Coisbeau avait reçu quatre ou cinq coups

d'épée et tué trois de ses amis.... Ce qu'il dit est plus sage qu'on ne croirait d'abord... Il a eu des succès, mais beaucoup.

LE COMTE.

Pensez, Arthur, que M. Dumont peut désirer dans son gendre plus de modération et de solidité.

DUMONT.

Ma fille est douce, timide.

ARTHUR.

Elle aimera le séjour de la campagne ; elle restera beaucoup à Noirvau. M. Dumont, j'ai une passion pour ces antiques demeures féodales, où *palpitent encore* les souvenirs de notre antique gloire ; marquis, de nos douces amours ?

VIEUSSAINT, *bas à* DUMONT.

Il est charmant.

DUMONT, *bas*.

Un peu léger, peut-être.

VIEUSSAINT, *bas*.

Coisbeau l'était encore plus.

ARTHUR.

Marquis, allons parcourir les jardins de l'hôtel et saluer Mlle. Eugénie, sans oublier Mme. Bellepierre.

DUMONT.

Ma sœur ? Madame Beaupierre.

ARTHUR.

Oui, oui. Je n'ai pas de mémoire (*avec persif-flage*), Beaupierre ? parbleu ! ce n'est pas difficile à retenir. Beaupierre !

(Dumont cause avec le Comte.)

LE MARQUIS, *bas à* ARTHUR.

Es-tu mordant ! (*sévèrement*,) mais jeune homme il faut avoir de la politique ; (*avec satisfaction*,) je te devais cette morale.

(Arthur sort, après avoir salué légèrement M. Dumont.)

VIEUSSAINT, *sortant*.

Comme il salue avec grâce ! Vous devez être bien content, M. Dumont ?

SCÈNE IV.

LE COMTE, M. DUMONT.

LE COMTE.

Je pense, mon ami, que l'étourderie du vicomte ne vous aura pas déplu. Élevé aux pages du Roi, avec l'élite de la noblesse française, il a pris quelques-uns des travers de cette jeunesse brillante.

DUMONT.

Vous m'avez dit qu'il a un bon cœur.

LE COMTE.

Parfait. Et raisonnons en pères : Arthur, qui n'est pas très riche maintenant, vous aura une obligation infinie de l'avoir enrichi..... Sa reconnaissance sera naturellement proportionnée à son bien-être..... Quant à la dot, quels sont vos projets ?

DUMONT.

Vous serez contens.... Je ne voudrais pas qu'on marchandât ma fille.

LE COMTE.

Quelle idée! C'est à mon ami que j'ai ouvert mon cœur.

DUMONT.

Il est si naturel de craindre pour le bonheur de son enfant.

LE COMTE.

Sans doute. J'irai même plus loin, cette crainte prouve que vous avez des sentimens très honorables.

DUMONT, *gaîment.*

Allons, il faut qu'on parle de ce mariage. Je veux une noce dans toute la force du terme : bals, illuminations, transparens, feux d'artifice, et mon chiffre partout ?

LE COMTE.

Vous pourriez mettre nos armes en regard. Ça ferait plus d'effet. Elles sont un peu chargées, c'était le goût du temps, c'est si ancien, nous remontons jusqu'à la première croisade.

DUMONT.

C'est très beau.... J'aime passionnément la noblesse... Et je veux vous faire part d'une idée qui m'est venue. M. Arthur, qui est vicomte, ne sera peut-être pas fâché de me voir devenir noble.... Avec votre crédit, celui du marquis de Vieussaint, cela doit être facile.

LE COMTE, *à part.*

Aurait-il de l'ambition pour son fils? (*Haut.*) Je n'approuve pas cette idée.

DUMONT.

Pourquoi?

LE COMTE.

La bonne bourgeoisie vaut mieux que de la si petite noblesse. Rappelez-vous le mot d'Henri IV.

DUMONT.

Mais il faut bien commencer.

LE COMTE.

Faites votre fils militaire, il fera souche. L'épée, il n'y a que cela.

DUMONT.

Mais moi?

LE COMTE.

Vous serez toujours assez noble, étant le père d'un vicomte. Savez-vous que les aïeux des petits-fils que vous aurez montaient dans les carrosses de Louis-le-Grand?..... A-propos, je désirerais pour mon fils

des immeubles dans la dot. Le château de Noirvau est une bien belle propriété..... C'est un effet de toute sûreté : vous y allez rarement?

DUMONT.

Mon fils ira maintenant, il y a une belle chasse.

LE COMTE.

Cela conviendrait à Arthur, il aime la chasse avec passion.

DUMONT.

Ils iront tous les deux.

(Entrent Eugénie et Mme. Beaupierre.)

LE COMTE, *à part.*

Ce n'est pas là mon compte. Il se propose peut-être de donner l'équivalent en argent... Allons en avant, n'importe, ces gens là... On peut toujours les envoyer promener après tout.

SCÈNE V.

LES MÊMES, EUGÉNIE, Mme. BEAUPIERRE.

Mme. Beaupierre parle avec difficulté, comme une personne un peu sourde.

LE COMTE.

Mme. Beaupierre est bien conservée, pour un si grand âge.

DUMONT, *bas.*

Elle n'a pas trop sa tête.

LE COMTE.

Qu'avez-vous fait, Mademoiselle, de mon fils et du marquis de Vieussaint?

EUGÉNIE.

Nous n'avons pas eu l'honneur de les voir.

MADAME BEAUPIERRE.

Qui donc?

EUGÉNIE.

M. Arthur d'Orsange, et M. le marquis de Vieussaint.

MADAME BEAUPIERRE.

Attendez.... J'ai si peu de mémoire... Le marquis de Vieussaint, je le connais.... Un ci-devant noble.

DUMONT, *à part, faisant la grimace.*

Ma sœur va me faire souffrir... Elle qui reste quelquefois si long-temps sans parler.

MADAME BEAUPIERRE.

Les affaires ne sont plus comme alors? Ce n'est plus du temps de la république, ma nièce?

EUGÉNIE.

Non, ma tante.

DUMONT.

Ne parlez pas ma sœur, votre poitrine s'en trouvera mal.

MADAME BEAUPIERRE.

Mon pauvre mari en voulait terriblement à la noblesse.

DUMONT, *à part, douloureusement.*

Que va-t-elle se rappeler ?

LE COMTE, *voyant le trouble de* DUMONT.

Je sais que vos enfans héritent de cette tante-là.

MADAME BEAUPIERRE.

Ah ! ma chère Eugénie ! Il l'ont tué mon pauvre Beaupierre. Ce sont les brigands, les chouans, comme on disait dans le temps.

DUMONT, *douloureusement.*

Quand sa tête se détraque ça ne finit plus.

LE COMTE.

Elle est très riche, Mme. Beaupierre ?

DUMONT.

Oui, M. le Comte.

MADAME BEAUPIERRE.

Comment s'appelle-t-il ce grand, ce victorieux.... Je vous en parle toujours ?....

EUGÉNIE.

Le général Hoche, ma tante.

MADAME BEAUPIERRE.

Ah ! il se battait bien celui-là ; avec lui Beaupierre

n'eût pas été fait prisonnier et tué.... Et l'autre... Letitia, Arcole?..... Tous ces noms se brouillent.

DUMONT, *en colère.*

Finissez ma sœur.

EUGÉNIE.

Ne la fâchez pas ; elle est si bonne !

MADAME BEAUPIERRE.

A qui en avez-vous, mon bon Jacques ? Vous voulez encore que je parle en faveur de l'Égypte.... Non..... La Corse, non.... Aide-moi donc Eugénie ?

EUGÉNIE.

Napoléon.

DUMONT.

Il ne fallait pas nommer l'usurpateur.

MADAME BEAUPIERRE.

Oui, vous m'avez assez tourmentée pour que j'aimasse Bonaparte... C'est une vieille querelle, mon bon Jacques.

DUMONT.

Ma sœur, le ciel nous a rendu les Bourbons !

MADAME BEAUPIERRE.

Oui, oui, Marie-Louise.... Je n'aime pas l'Autrichienne.

DUMONT, *désespéré, à part.*

Oh ! quel mot. Je souffre le martyre.

LE COMTE, *à part.*

J'espère bien qu'il donnera le château maintenant! (*Haut.*) Son mari est mort sous les étendards républicains, dans la Vendée?

DUMONT.

Hélas oui! Il m'a causé bien du chagrin; moi qui étais alors si bon royaliste que j'ai failli émigrer.

LE COMTE.

Et vous auriez fait une grande sottise. Vous avez gagné de l'argent, cela vaut mieux.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ARTHUR, LE MARQUIS DE VIEUSSAINT.

ARTHUR, *avec affectation.*

Mademoiselle, je m'empressais de venir vous offrir mon hommage. Nous nous sommes égarés... Votre hôtel est très beau, M. Dumont... (*Bas à Vieussaint.*) A qui cela appartenait-il?

VIEUSSAINT, *bas à Arthur.*

A personne. — Il l'a fait construire à nos dépens, à force de nous vendre de son sucre de betterave.

ARTHUR, *avec affectation.*

Nous avons aperçu un délicieux pavillon. Le paysage est enchanteur! vous amusez-vous à le peindre, Mademoiselle? Quelle est heureuse cette toile dépositaire des impressions de votre âme! vous vos occupez beaucoup de peinture?

EUGÉNIE.

Non, très peu, Monsieur.

ARTHUR.

Je viendrai interrompre vos douces rêveries, vos savantes études... Seriez-vous mélancolique?... Ah! la mélancolie, c'est le songe des âmes tendres. C'est l'idéal....

(Eugénie s'occupe de sa tante, et n'écoute plus les discours d'Arthur; le comte cause avec Dumont.)

VIEUSSAINT, *bas à* ARTHUR.

Tu as été classique, mais peut-être d'un genre un peu trop élevé: c'est faible de constitution, ces Provinciales!

ARTHUR.

Je suis fâché de n'avoir pas pu parler sur la mélancolie, vous auriez été content.

VIEUSSAINT.

Je n'ai pas besoin de ça, pour voir que tu es un homme très remarquable.... Extrêmement remarquable.... Peut-être même ne peux-tu pas t'apprécier aussi bien que je t'apprécie.... Et j'ai long-temps étudié Coisbeau!

ARTHUR.

Mais je ne produis pas d'effet.

VIEUSSAINT.

C'est que cette fille-là est absolument comme ma Fransala Kekjer, bête comme une oie !... Une fille de brasseur, fort jolie à la vérité ! Hé bien ! Coisbeau en tirait parti.... Il ne la quittait pas. Si tu montrais niaisement de la sensibilité, de la bonté, tu verrais peut-être cette imbécile de fille s'attendrir.

ARTHUR.

Ça m'est égal, je déteste les larmes.

VIEUSSAINT.

Tu as tort. Je ne vivrais que de larmes.

(La conversation redevient générale.)

ARTHUR.

Mes respects à Mme. Beaupierre.

MADAME BEAUPIERRE.

Oui, hélas ! Beaupierre, il l'ont tué, les traîtres, les bêtes féroces.... Près de l'île.... l'île.... Aide-moi donc Eugénie ?

DUMONT, *avec vivacité.*

Ne l'aide pas, au nom de Dieu.

MADAME BEAUPIERRE, *ayant entendu les derniers mots.*

C'est ça, l'île-Dieu !

ARTHUR, *avec confiance.*

Combattait-il sous d'Elbée, l'Escure, Stofflet, Cathelinau, Beauchamps ?

DUMONT, *avec douleur.*

Nous y voici.

MADAME BEAUPIERRE, *avec passion.*

Oui, oui, Stofflet, c'est ce que je cherchais, le scélérat le fit fusiller. Pauvre Beaupierre !..... Oh ! il n'aimait pas les aristocrates, celui-là, et pourtant il fut blessé, et manqua périr pour sauver une grande maison que M. Vieussaint appelait son château.

ARTHUR.

Serait-il vrai, Marquis?

VIEUSSAINT.

C'est très possible. Mais le château n'en fut pas moins brûlé, malgré sa blessure.

ARTHUR.

Mademoiselle aimerait-elle le fracas, le grand monde ? Nous connaissons tout Paris.

EUGÉNIE, *sèchement.*

Non, Monsieur.

VIEUSSAINT, *bas à* ARTHUR.

Est-elle stupide ! absolument ma Fransala.... Mais aussi comme elle faisait de la bierre !.... Coisbeau en aurait bu toute la journée.

LE COMTE.

Mademoiselle, Arthur apprendra près de vous, qu'avec des goûts plus simples on est plus près du

bonheur ; la vie s'écoule si doucement au milieu d'un petit cercle d'amis, près d'une épouse chérie.

VIEUSSAINT, *bas à* ARTHUR.

Fait-il bien le bourgeois, ton père ?

ARTHUR, *bas au Marquis.*

Il faut relever ça. (*Haut*) Avez-vous remarqué les attentions de Mme. de Ronci pour M. Pacot, et ce M. Bourdon qui se servait de son couteau pour couper son pain ?....

MADAME BEAUPIERRE.

Il n'y a plus de lois contre les accapareurs de pain ?

ARTHUR, *à part.*

Peste de la vieille médaille républicaine !

MADAME BEAUPIERRE, *à* EUGÉNIE.

Ton pauvre oncle, et deux émigrés que nous avons cachés, nous n'avions pas deux livres de pain par jour.

LE COMTE.

Vous voyez, Messieurs, que dans ces temps désastreux, il y avait des vertus sous toutes les bannières.

(Le Comte cause de nouveau d'affaires avec M. Dumont.)

VIEUSSAINT.

Les vertus ne me rendront pas mon château brûlé.

ARTHUR.

Oui, mais vous avez reçu une forte indemnité, vous en aviez reçu une autre en traitant avec les acquéreurs de vos biens ; vous avez une très bonne place.

VIEUSSAINT.

Tiens! je l'ai bien gagnée ; sais-tu que voilà bientôt quinze ans que je suis député, sans avoir de traitement.

ARTHUR.

Vous avez une bonne pension de la liste civile.

VIEUSSAINT.

Oui, mais je l'ai reçue de M. Decazes, et j'ai été forcé de prendre sur moi de l'accepter d'un ministre que je détestais.

LE COMTE, *bas à* ARTHUR.

Dumont est d'une confusion horrible; il donnera tout ce que nous voudrons. (*Haut.*) M. Dumont, puisque nous sommes tous réunis, pourquoi ne ferions-nous pas la demande d'usage, et ne passerions-nous pas le contrat ce soir ?

EUGÉNIE, *effrayée.*

Ciel ! mon père... mais mon frère n'est pas avec nous.

DUMONT, *bas, sévèrement.*

Eugénie ! (*Haut.*) Je vais faire appeler Ernest.

(Dumont donne ses ordres à un domestique ; le Comte, Arthur et Vieussaint se retirent dans un coin du théâtre; Dumont cause avec sa fille du côté opposé.)

LE COMTE.

Une fois le mariage public, nous aurons meilleur

marché de Dumont. La jeune personne est mal disposée pour toi, Arthur.

ARTHUR.

Pure grimace. N'est-ce pas, Marquis, vous qui connaissez les femmes?

LE MARQUIS.

Je t'en réponds. Toutes les fois que les femmes refusent, c'est grimace; je l'ai éprouvé cent fois, et Coisbeau me l'avait dit.

DUMONT, *bas à sa fille.*

Obéissez, je vous l'ordonne.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ERNEST.

M. DUMONT, *bas à son fils.*

Veuillez écouter et vous taire.

LE COMTE.

Puisque M. Ernest est présent, et que M. Dumont a bien voulu consentir au mariage que nous souhaitons (*à Dumont*), je vous prie, mon ami, d'accorder la main de Mlle. Eugénie au vicomte Arthur d'Orsange, Vidame de Saint-Ivon, baron de Runeuil, etc.

DUMONT.

Votre demande m'honore infiniment, M. le comte, et je...

ERNEST, *avec vivacité, soutenant Eugénie.*

Mon père, voyez comme elle pâlit!

DUMONT.

Silence.

ERNEST, *très ému.*

Il faut savoir si Monsieur est agréé par ma sœur...

DUMONT.

Silence, Ernest!

LE COMTE, *rapidement.*

Nous vous avions demandé, M. Ernest, bien empressés de faire connaissance avec le frère de l'aimable Eugénie.

ARTHUR.

Oui, M. Ernest, bien empressés de vous voir. (*Bas à Vieussaint.*) Allez donc...

VIEUSSAINT, *très rapidement.*

Arthur, comment n'as-tu pas rencontré M. Ernest à Paris?

ARTHUR.

La figure de M. Ernest ne m'est pas en effet inconnue.

DUMONT.

Mon fils suivait des cours et travaillait beaucoup.

ARTHUR.

Moi, je passais mes journées au bois, au tir chez Lepage; y alliez-vous, M. Ernest?

ERNEST.

Je vous y ai vu avec M. de Saint-Jacques.

VIEUSSAINT, *bas à* ARTHUR.

C'est singulier, il y met de l'intention.

ARTHUR.

Oui, nous verrons. (*Haut.*) Pauvre de Saint-Jacques, il fut tué par un coup de maladroit.

ERNEST.

Mais non, son adversaire tirait aussi bien que lui.

ARTHUR, *le regardant fixement.*

Ah diable! vos traits... Je vous remets maintenant. (*Froidement au Marquis.*) C'est M. Ernest qui l'a tué, ce malencontreux Saint-Jacques.

ERNEST, *avec douleur.*

Il m'avait si grièvement offensé!...

DUMONT, *pâlissant.*

Ai-je bien entendu?... Mon fils a tué un homme en duel!

ERNEST.

Je donnerais tout au monde pour racheter sa vie. (*Avec un peu de hauteur*). Mais on est placé dans de si cruelles circonstances.

DUMONT, *qui a vu l'intention.*

Pas un mot de plus, malheureux !

ARTHUR, *avec la même hauteur.*

Et quelles sont ces circonstances?

ERNEST, *froidement.*

Quelles qu'elles soient, je ne reculerai jamais devant elles.

DUMONT.

Sortez... (*Ernest sort avec sa sœur.*) M. le Comte, je suis au désespoir....

LE COMTE.

Ne précipitons rien ; demain, nous aurons l'honneur de vous revoir.

DUMONT.

Que de bonté!.... Je ne vous demande que ce temps-là pour réduire ce jeune insensé.

III.

Le lendemain.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUGÉNIE, M. DUMONT, ERNEST, *un peu après.*

EUGÉNIE.

Mon père, ne faites pas le malheur de ma vie.

DUMONT.

Je suis un excellent père!... Je ne veux que votre bonheur... J'étouffe... Ah! Ernest!.. vous osez reparaître devant moi, après la scène d'hier?

ERNEST.

Mon père, je viens vous dire que M. Pacot lui-même m'avait appris sur les d'Orsange des choses épouvantables... Vous serez seul, je pars avant ce mariage.

DUMONT.

Hé bien! allez servir.... On ne fait pas la guerre, vous gagnerez la noblesse.

ERNEST, *hors de lui.*

Oui, j'irai en chercher des titres... partout où on repousse la persécution; vous doutez injustement

de moi... s'il me faut un nouveau baptême, il sera de sang !

DUMONT.

Mon fils, qu'osez-vous dire ! va, suis-le, Eugénie ; je suis au désespoir.

SCÈNE II.

M. DUMONT, M. L'ABBÉ PACOT.

DUMONT.

Vous me voyez très effrayé, M. de Pacot. Mon fils me fait trembler par son opposition à ce mariage. Ce matin, je le traitais comme un enfant ; mais je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il a tué un homme en duel.

PACOT.

Aussi, pourquoi rejeter, hier, mes propositions.

DUMONT.

J'étais engagé.

PACOT.

Je ne puis le croire.

DUMONT.

J'ai l'honneur de vous l'assurer.

PACOT.

Vous me l'assurez en vain. Vous êtes si homme

d'honneur, que vous devez vous exagérer les choses.

DUMONT.

Non, quelle obstination.

PACOT.

C'est celle d'un ami. Je raisonne; je vous vois au désespoir d'avoir pris cette résolution ; donc, me dis-je, elle n'était pas mûrement réfléchie.

DUMONT.

C'est possible, mais...

PACOT.

Si elle n'était pas mûrement réfléchie, elle n'était pas trop bien formée, elle n'existait donc pas invariablement ; donc encore, elle était bien loin d'être absolue, et dans ce cas, je demanderai à toute personne de bonne foi, comment il serait possible qu'elle fût obligatoire ?

DUMONT.

Vous arrangez bien cela ; mais il y a bien à dire....

PACOT.

Les d'Orsange sont ruinés ; la Comtesse, mère d'Arthur, était perdue de réputation ; sa sœur est connue par ses galanteries ; le Comte est méprisé de tout le monde, à la cour ; et ces gens-là prennent des airs si méprisans...

DUMONT.

J'ai bien cru m'en apercevoir.

PACOT.

Si vous n'aviez pas eu des préventions contre M. de Bourdon, il est très protégé. En épousant votre fille, il aurait obtenu pour vous le titre de baron.

DUMONT.

C'est bien peu baron. On dit que tous les peintres célèbres obtiennent une baronnie.

PACOT.

En effet, il ne faut pas que l'on puisse vous confondre avec de simples peintres célèbres ; on vous ferait comte; vous avez des droits, quelle fonction remplissez-vous ?

DUMONT.

J'ai été inscrit autrefois, par protection, dans la garde départementale, afin d'éviter les cohortes ; je suis maire de Noirvau, trésorier de l'association pieuse et marguillier de ma paroisse.

PACOT.

C'est plus qu'il n'en faut. Il semble à ces messieurs que la restauration a été faite à leur profit... Dieu, qui en est l'auteur de cette merveilleuse restauration, veut des hommes religieux, monarchiques; ensuite...

DUMONT.

Bon M. de Pacot, quel ami vous êtes !

(Entrent Mme. de Ronci et Bourdon.)

PACOT, *bas à* MADAME DE RONCI.

Il est presque empaumé.

MADAME DE RONCI.

J'ai quitté la campagne, j'avais besoin de vous voir, M. Dumont, en apprenant cet étrange mariage.

M. DUMONT.

Cependant, M. Arthur est d'une bien grande famille.

MADAME DE RONCI.

Est-ce tout que d'être d'une grande famille? Ah! qu'il vaut un peu mieux être un homme de bien.

BOURDON.

Pourquoi ne le dirais-je pas? Un homme comme M. Dumont.

MADAME DE RONCI.

Non, je ne souffrirai pas qu'un si bon père de famille soit indignement trompé.

PACOT.

Si vous savez quelque chose, Madame la baronne, votre devoir est de le dire.

MADAME DE RONCI, *à* PACOT *et à* BOURDON.

Messieurs, faites un tour de jardin, il faut que je parle à M. Dumont. (*Ils sortent.*) Ce pauvre Bourdon aime votre fille à la fureur, et savez-vous qu'il ne lui déplaît pas? Je le crois fort; j'ai surpris des regards, des demi-mots de la jeune personne, et

tout cela avec une modestie... car elle est adorable, votre Eugénie.

DUMONT.

Serait-il possible? Je suis très embarrassé.

MADAME DE RONCI.

Embarrassé, c'est bientôt dit; mais marier votre fille contre son gré, c'est jouer trop gros jeu; grand Dieu! ne songez-vous pas que c'est de l'âme de votre enfant qu'il s'agit?

DUMONT.

Quel trait de lumière! Je n'avais pas envisagé la chose sous ce point de vue.

MADAME DE RONCI.

Compromettre son salut éternel!

DUMONT.

En effet, elle ne peut souffrir M. Arthur. Que j'ai été imprudent!

MADAME DE RONCI.

Envoyez-moi Mlle. Eugénie, c'est par-là qu'il faut commencer. Nous verrons si je ne me suis pas trompée.

DUMONT.

Oui, vous avez raison, je vais la chercher. (*A part.*) La voilà, cette femme qu'on ose calomnier. Oh! que le monde est dupe et méchant!

SCÈNE III.

MADAME DE RONCI, *et un peu après,* EUGÉNIE.

MADAME DE RONCI.

Je joue ici un bien singulier rôle. Moi, marier Bourdon!...... C'est pourtant ce qui se voit tous les jours.... L'amour, qui y croit! L'amitié!... c'est le rêve des dupes! La reconnaissance, quelle est faible auprès de cet ardent égoïsme qui nous dévore tous! La crainte, c'est quelque chose! Si Bourdon en manquait.... J'aurais à me venger, on dit que c'est encore un plaisir...

EUGÉNIE.

Je suis accourue, Madame.

MADAME DE RONCI.

Comme elle a pleuré... Je sais tout, ma chère amie.

EUGÉNIE.

On a rétabli les couvens, je prierai tant que je serai heureuse.

MADAME DE RONCI.

Enfant! vous, avec cette taille, ces formes, ces contours grâcieux, cette peau blanche et rose.... vouloir aller au couvent, y pensez-vous? Prenez un bon mari.

EUGÉNIE, *rougissant.*

Madame.



MADAME DE RONCI.

Vous êtes trop bien faite pour n'aimer que Dieu. Assurez votre indépendance en faisant la fortune d'un homme qui vous devra tout. Je sais que M. de Bourdon vous aime, il est aimable, il plaît à votre père.

EUGÉNIE.

Vous me voyez dans un étonnement......

MADAME DE RONCI.

C'est de votre âge : au mien vous ne vous étonnerez plus... Je vais arranger tout cela... Regardez-moi comme votre meilleure amie, ce mariage nous liera beaucoup plus encore.

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, ERNEST, *qui a épié.*

ERNEST.

Que te voulait cette baronne ? Maudite richesse qui fait que tous ces êtres-là s'agitent autour de nous ! Mon père est en conciliabule avec Bourdon et Pacot....

EUGÉNIE.

Ils veulent maintenant que j'épouse M. Bourdon.

ERNEST.

Je suis dérouté !... Ce nouveau projet doit faire

(Entre Dumont.)

rompre l'autre mariage.... Mais comment éviter celui-ci? Ce Bourdon, quel est-il?

EUGÉNIE.

Je le connais très peu.

ERNEST, *se rappelant.*

Ce nom ne m'était pas étranger à l'époque où je faisais mon droit. Il m'a dit qu'il avait rempli un emploi beaucoup au-dessus de celui qu'il a. Oh! quelle idée... Viens m'aider, Eugénie; le temps est précieux, il y va de notre bonheur à tous.

SCÈNE V.

LE COMTE, ARTHUR, VIEUSSAINT, DUMONT, *un peu après.*

ARTHUR.

Je ne me marie pas par amour; ce qu'a dit Pacot est très alarmant, M. le Comte.

VIEUSSAINT.

Non, il n'est pas croyable qu'après une telle alliance, M. Dumont veuille faire son fils héritier. Quelle insolence! hein! que vous avais-je dit, sont-ils révolutionnaires?

LE COMTE.

Il faut s'assurer des choses.

DUMONT, *dans le fond.*

Je n'oserai jamais leur dire que j'ai changé d'avis. Ouf !

LE COMTE.

Nous venons terminer, mon ami. Mais pour passer le contrat il faut que la dot soit définitivement fixée.... Vous aviez bien voulu nous dire que nous serions contens.

DUMONT, *embarrassé.*

Mais oui.... J'ai dit cela.

ARTHUR, *bas à* VIEUSSAINT.

Pacot avait raison, voyez son trouble.

LE COMTE.

Je vous ai prié, en invoquant l'intérêt de nos enfans, de leur donner la terre de Noirvau. Avez-vous réfléchi à cela ?

DUMONT, *embarrassé.*

Mais non, je donnerai 200,000 francs.

ARTHUR, *bas au Marquis.*

Oh ! oh ! Nous sommes loin du compte.

LE COMTE.

200,000 Francs ! C'est beaucoup trop peu pour vous, M. Dumont.

DUMONT.

Je veux garder l'autorité dans ma famille.

VIEUSSAINT, *bas à* ARTHUR.

Ça rappelle le peuple souverain !

LE COMTE.

Je comptais, je n'en ferai pas mystère, sur le château de Noirvau.

DUMONT.

Ce château, moi, je comptais le substituer à mon fils.

ARTHUR, *vivement.*

Comment, une substitution ! vous, M. Dumont ?

LE COMTE, *étonné.*

M. Dumont, une substitution ! (*Bas au Marquis.*) Pacot a dit la vérité.

VIEUSSAINT.

Mais, mon cher M. Dumont, cédez-leur : que ferez-vous d'un château ? Vous n'avez pas absolument besoin de cela, vous, comme le vicomte Arthur ; il en a l'habitude...

ARTHUR.

Je tiens à cette clause.

DUMONT, *avec plus de fermeté.*

M. le Comte, je vous ai dit que je ne voulais pas qu'on marchandât ma fille.

ARTHUR.

Je ne marchande pas, mais donnez le château,

je vous en conjure, le bonheur d'Eugénie y est attaché.

VIEUSSAINT, *à* DUMONT.

Vous voyez, il n'est plus léger maintenant.... Il vous parle du bonheur d'Eugénie..... C'est beaucoup!

LE COMTE.

Allons, M. Dumont, mon ami!

VIEUSSAINT.

Hé bien! Donnez 7 à 800,000 francs et nous signons. (*A part.*) Bonne idée! c'est Coisbeau qui m'inspire.

DUMONT, *avec fermeté.*

Non, Messieurs.

ARTHUR, *vivement.*

Non, hé bien! point de mariage.

LE COMTE, *vivement.*

Arthur, retractez-vous. J'espère que M. Dumont tiendra ses promesses.

DUMONT.

C'est M. votre fils qui vient de refuser ma fille. (*Avec fermeté.*) N'en parlons plus.

ARTHUR, *insolemment.*

J'en suis ma foi ravi! Point de tante Grospierre, point de marguillier!.. Aussi bien, Saint-Trailles

et Montferrat se seraient trop moqués de moi..... Adieu, M. de Dumont.

(Ils sortent tous, à l'exception de Dumont.)

DUMONT.

Quel bonheur qu'Ernest n'ait pas été avec moi !

SCÈNE VI.

M. DUMONT, MADAME DE RONCI, M. DE BOURDON, PACOT.

DUMONT.

Tout est rompu.... (*Il sonne.*) Pierre, dites à mes enfans de se rendre ici.

MADAME DE RONCI.

M. Dumont, que je vous embrasse, pour la noble fermeté que vous avez montrée. Mais je redoute le bruit que cela va faire.

DUMONT.

Ne craignez rien ! Avant que cette rupture soit connue du public, il apprendra un autre mariage bien plus convenable.... Cher M. de Bourdon, embrassez-moi, mon fils.

BOURDON, *se jetant à ses pieds.*

O mon excellent père ! (*Dumont le reçoit dans ses bras.*)

DUMONT.

A quel piége affreux j'ai échappé!... Croyez-vous qu'ils m'ont mis à mon aise, et qu'ils m'ont eux-mêmes donné occasion de rompre, parce que je donnais trop peu de dot?

BOURDON, *bas à* PACOT.

Ce trop peu me fait peur.

DUMONT.

Maintenant je donne à Eugénie 400,000 francs.

BOURDON, *bas à* PACOT.

Je respire... Cela fait un bien....

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ERNEST, EUGÉNIE.

DUMONT.

Venez, mes enfans. Je me suis débarrassé de ces fiers d'Orsange?... Ernest, tu avais raison... Eugénie, d'après ce que m'a dit cette bonne Mme. de Ronei, tu ne me désapprouveras pas... Ernest, embrasse ton frère.

BOURDON, *avec le plus grand empressement.*

M. Ernest, quelle est ma félicité, ma joie!..... (*Il veut se précipiter dans ses bras*).

ERNEST, *se reculant.*

Modérez-vous, Monsieur.

PACOT, *à part.*

Maudit libéral.

DUMONT, *furieux.*

Que veut dire cela?

ERNEST, *froidement.*

Que vous êtes de nouveau trompé, mon père.

DUMONT, *plus en colère.*

Ernest! encore!

ERNEST.

Connaissez M. Bourdon. Vous le croyez dévoué au Roi, par exemple?

PACOT.

Qui oserait en douter!

ERNEST.

Moi! (*A Dumont.*) Lisez ce *Moniteur.*

BOURDON, *bas à* PACOT.

O grand Dieu! Ma proclamation de 1815.

PACOT, *bas.*

Ne pâlissez donc pas.

ERNEST.

Le style de Monsieur m'avait frappé dans le temps. Grâce à ma bonne mémoire, j'ai retrouvé cette importante pièce, dans votre recueil des *Moniteurs.*

Lisez, mon père. « Il est enfin délivré le sol de la patrie !.. Cette famille... » Ma bouche se refuse à prononcer ce tissu d'infamies...

Signé BOURDON, *Sous-Préfet.*

(Dumont parcourt les proclamations.)

DUMONT, *d'un ton sévère.*

Vous avez écrit cela, Monsieur ?

BOURDON.

Du tout. Non, non.

PACOT.

Il y a eu un autre Bourdon, sous-préfet.

MADAME DE RONCI.

Mon ami, votre fils extravague, je puis vous assurer...

ERNEST.

Épargnez-vous des peines inutiles. Un hasard heureux m'a rendu trop fort. La femme de chambre de Mme. de Ronci épouse notre jardinier ; elle prétend avoir des lettres que nous lirions si.....

MADAME DE RONCI.

Messieurs, sortons de ce repaire.

PACOT.

Je ne le croyais que libéral, c'est un révolutionnaire enragé !

(Mme. de Ronci, Pacot et Bourdon sortent.)

DUMONT.

Tout ce qui vient de se passer m'accable. C'est une énigme pour moi.

ERNEST.

Dont heureusement presque toute la France a la clef.

DUMONT.

Que faire au milieu de toutes ces tracasseries? Quel parti prendre?

ERNEST.

Celui de marier Eugénie avec son cousin Adolphe, il est digne d'elle; celui d'être de votre siècle, de rendre mépris pour mépris; enfin, pardonnez-moi de le dire, mon père : de vivre parmi vos égaux.

LE PÈRE TAUPIN.

LE PÈRE TAUPIN.

PERSONNAGES.

M. DE RUSSEUL.

PHILIPPE, son neveu.

M. DE LA ROCHE.

Mme. D'ORCY.

LE PÈRE TAUPIN.

LE PÈRE TAUPIN.



SCÈNE PREMIÈRE.

(L'appartement de M. de Russeul.)

M. DE RUSSEUL, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Je crains de vous avoir dérangé, mon cher oncle, en laissant entrer chez vous ma bonne et vieille nourrice.

RUSSEUL.

Mais non, ta nourrice n'est pas importune ; elle ne demande pas l'aumône comme la plupart des personnes qui s'adressent à moi.

PHILIPPE.

Vous êtes si charitable, si généreux !

RUSSEUL.

Oui, mais cela me fatigue ; désormais je ne veux plus donner qu'à l'église, je ferai ainsi une œuvre tout aussi méritoire, et je prendrai beaucoup moins de peine.... Quelle belle vieillesse que celle de cette femme ! quel âge dis-tu qu'elle a ?

PHILIPPE.

Quatre-vingt-quatre ans, mon oncle.

RUSSEUL.

Neuf grandes années de plus que moi ! j'éprouve un singulier plaisir à voir des octogénaires bien portans... Cette bonne femme, quatre-vingt-quatre ans ! C'est bien beau !

PHILIPPE.

Est-ce que vous avez refusé l'invitation de Madame d'Orcy ?

RUSSEUL.

Oui, mon ami, cela me dérange, de manger hors de chez moi ; et puis je n'ai pas grand'faim, il faut faire un peu pénitence, je jeûnerai aujourd'hui.

PHILIPPE.

Oh ! je vous prie, renoncez à ce projet ; que de-

viendrais-je si vous tombiez malade ? Vous l'êtes déjà.

RUSSEUL.

Il est temps de penser à mon salut, tu es dans la bonne voie, Philippe, Dieu merci... A ton âge, j'étais un bien grand pécheur... Je ne suis pas tranquille. Ah ! mon Dieu !

PHILIPPE.

Ne vous affligez pas, je prierai tant pour vous que nous obtiendrons grâce. Ce matin, j'ai demandé au ciel de faire descendre sur mon bon oncle sa miséricorde divine ; je l'ai demandé avec une bien ardente ferveur. Je jeûnerai avec vous, si vous me le permettez.

RUSSEUL.

C'est inutile. Va faire ta cour à Mademoiselle d'Orcy.

PHILIPPE.

Décidément, mon oncle, vous desirez donc ce mariage ?

RUSSEUL.

Mais oui. Cette jeune personne est très pieuse.

PHILIPPE.

Il est vrai que Mademoiselle Lucie est un ange.

RUSSEUL.

Elle fera descendre les bénédictions du ciel sur moi, et j'en ai grand besoin, Philippe; je te le répète, je ne suis pas tranquille.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. de La Roche!

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. DE LA ROCHE.

LA ROCHE.

Votre très humble serviteur. (*Il serre la main à Philippe.*) (*A Russeul.*) Je me suis acquitté de vos commissions, j'espère que ce sera à votre satisfaction. (*Il se frotte les mains en souriant.*) D'abord grande nouvelle à la fabrique, nous avons mis à la porte le suisse.

RUSSEUL.

J'en suis fâché, il était si empressé pour moi.

LA ROCHE.

Mais, c'était sa consigne... Soyez tranquille, son remplaçant le sera tout autant.

PHILIPPE.

Qu'a-t-il donc fait ?

RUSSEUL.

C'était un ivrogne, il a trop bu.

LA ROCHE.

Si ce n'était que cela !

RUSSEUL.

C'est donc sérieux ?

LA ROCHE.

Je vous scandaliserai ; on l'a trouvé au cabaret, chantant des chansons très mondaines avec deux juifs.

PHILIPPE.

Oh ! le drôle, quelle immoralité ! L'autre jour, chez le centurion du quartier, nous avons compté les maisons de la ville qui ne s'acquittent pas de tous leurs devoirs religieux ; croyez-vous bien qu'il y en a.... (*il parle bas à son oncle*).

RUSSEUL.

C'est épouvantable ! Mais comment peut-on le savoir ?

PHILIPPE.

Par les cuisinières et les domestiques qui sont de la congrégation des ouvriers.

LA ROCHE.

Patience. Le temps viendra où tous ces impies pourront le payer cher. (*A M. de Russeul.*) Voici le compte de l'argent que j'ai remis pour vous : 500 fr. au petit séminaire, 500 fr. à la congrégation du Sacré-Cœur, 300 fr. pour acheter à Monseigneur ce bouquet d'arbres qui embellira tant sa maison de campagne.

PHILIPPE, *à part.*

Que d'argent ! ce La Roche est donc enragé ?

RUSSEUL.

Monseigneur a daigné accepter ?

LA ROCHE.

Il a été ravi. Il a même poussé la bonté jusqu'à ordonner qu'on vous écrivît une lettre en son nom, pour vous remercier de la croix d'argent que vous avez donnée à la cathédrale. La croix est du prix de 4,000 fr.

PHILIPPE, *à part.*

Mon oncle est riche ; c'est égal, c'est toujours bien désagréable.

LA ROCHE.

Monseigneur m'a dit, de sa propre bouche : « Dites à Russeul que si je n'étais pas si occupé de mon mandement, j'irais de suite l'embrasser. »

RUSSEUL.

Êtes-vous content de son mandement ?

LA ROCHE.

Oui. Il fera encore plus de bruit que celui de l'année dernière.

RUSSEUL.

Monseigneur, tout bon qu'il est, ne manque pas de fermeté ; vîtes-vous comme il traita ce petit professeur qui se mêle d'écrire sur l'astronomie ? « Monsieur, vous expliquez le système de Newton ; et quel droit Newton avait-il de faire un système ? Newton vous empêchera-t-il d'être destitué, Monsieur le savant ?... » Il était tout pâle. J'aime ce digne prélat ; il éprouve un plaisir si vrai lorsqu'on fait quelque don un peu considérable, à lui ou à son église : je n'en resterai pas là.

PHILIPPE, *à part.*

Il veut donc me ruiner ! Tout ceci finira, j'espère.

RUSSEUL.

Avez-vous parlé, mon cher La Roche, à Madame d'Orcy ? Est-elle bien disposée en notre faveur ?

LA ROCHE.

A merveille; le mariage que vous souhaitez est une affaire conclue; si cela vous convient, et si vous donnez votre bien à votre neveu.

RUSSEUL, *effrayé*.

Mon bien à mon neveu ! du tout.

PHILIPPE.

Oh ! mon oncle, je ne demande pas....

LA ROCHE.

Mais entendons-nous, c'est après vous que vous donneriez; hélas ! mon Dieu ! pas avant.

RUSSEUL, *avec tristesse*.

Il faut bien mourir, tôt ou tard; malgré cela, on répugne à s'engager après soi.

LA ROCHE.

Mais cela ne peut vous être en rien préjudiciable.

PHILIPPE, *à part*.

A la bonne heure, ce La Roche est bon à quelque chose.

RUSSEUL, *avec tristesse*.

Et vous pensez que ce mariage est convenable ?

LA ROCHE.

Sans aucun doute.

RUSSEUL.

Je ne veux pas m'engager par écrit.

LA ROCHE.

Hélas ! mon Dieu, vous ferez tout ce que vous voudrez.

PHILIPPE, *à part.*

Comme il va vite ! c'était bien essentiel.

RUSSEUL.

Je donnerai parole de faire Philippe mon héritier.... Et pourtant je ne croyais pas que Madame d'Orcy fût si intéressée ; c'est bien mal, elle qui passe pour avoir tant de religion.

LA ROCHE.

Il y va du bonheur de sa nièce ; elle l'aime avec passion.

RUSSEUL.

Tant pis. C'est un péché que de mettre de la passion dans un attachement terrestre.

LA ROCHE.

Songez que vous ferez le bonheur d'un neveu que vous aimez.

RUSSEUL.

Il est certain que je serais bien malheureux si

après avoir fait cela Philippe allait manquer de reconnaissance.

PHILIPPE.

Oh ! mon oncle....

LA ROCHE.

Qu'allez-vous supposer ? Philippe, un jeune homme si attaché à ses devoirs et à son oncle !... Mon ami, au lieu de douter de sa bonne conduite, demandez-lui plutôt des prières ; je le regarde comme un petit bienheureux ; son intercession peut faire beaucoup pour l'objet qui trouble votre conscience.

RUSSEUL.

Vous croyez ? Ce cher et bon Philippe ! Hé bien alors, mon ami, j'accepte ton offre de jeûner avec moi. M. La Roche t'excusera auprès de Madame d'Orcy.

LA ROCHE.

Y songez-vous? Il a accepté et ne peut refuser sans motif ; d'ailleurs, si vous désirez ce mariage, ne faut-il pas qu'il fasse sa cour à ces dames ? Il a un rival dangereux dans le jeune d'Orville ; il ne faut pas s'endormir.

RUSSEUL.

Faites donc pour le mieux, mon cher La Roche,

puisque vous m'assurez que je ne prends pas un engagement téméraire; vous aurez le père Taupin à ce déjeûner : il a passé hier deux heures avec moi, je ne me lasserais pas de l'entendre parler.

LA ROCHE.

Ce cher Taupin ! vous savez qu'il a bien voulu approuver mon ouvrage de l'union au Sacré-Cœur.

RUSSEUL.

Votre ouvrage est bien, et M. Taupin est un éloquent prédicateur. Vous rappelez-vous, Philippe, à la dernière mission, lorsqu'il parlait politique? Quelles paroles hardies ! Ça coulait comme la lave.

PHILIPPE.

Oui, mon oncle, et comme il tombait sur les ennemis de Dieu ! Certains fonctionnaires publics étaient si embarrassés qu'ils n'osaient lever les yeux ; et quand il parla des épouses adultères, il avait presque l'air de fixer ses regards sur Madame de Verseuil et Madame Florval ; il y avait des maris qui étaient rouges, et qui ne savaient où se mettre, en voyant qu'on les regardait.

LA ROCHE, *riant*.

Ah ! ah ! ah ! il est malin, votre neveu. Ce qu'il y a de plus fort, c'est que tous ces gens-là disaient qu'ils ne reviendraient plus à ces sermons.

RUSSEUL.

Les misérables ! Ah ! il y a bien à faire pour ramener toutes ces brebis égarées.

PHILIPPE.

Des brebis ? Dites des loups, mon oncle.

LA ROCHE.

De véritables Amorréens, Syriens, Arméniens, Saduccéens et Philistins.

PHILIPPE.

De penser qu'on voyait là le scandale en personne ; Madame Robert... Dieu me garde de dire du mal de mon prochain ! Mais cela ne crie-t-il pas vengeance de voir avec des épaulettes le fils d'un ancien fédéré ? Et ce M. Hercule, qui déclame toujours contre les priviléges, et qui osait dire l'autre jour à une personne très royaliste, à Madame Benoît : « Oui, Madame, si vous et moi entrions par hasard dans les salons de M. le duc de Blancas ou du prince de Polignac, notre entrée ferait le même effet que celle de deux animaux immondes... » C'est grossier, mais ce langage exprime bien toute la haine invétérée de la malveillance.

LA ROCHE.

Très bien, Philippe ! Voilà l'indignation de la vertu ! (*A Russeul.*) Il fait ainsi de vigoureuses sorties, dans nos sociétés pieuses. Aussi, il obtient beaucoup de considération.

RUSSEUL.

Tant mieux. Cela ne peut jamais nuire, et cela peut me servir au besoin.

LA ROCHE.

Il est neuf heures, je cours à la fabrique. Notre curé vieillit, il ne s'occupe que de ses pauvres; il est vrai de dire qu'il leur distribue tout son revenu, et même tout son patrimoine.

PHILIPPE.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit terriblement gallican.

RUSSEUL.

Voilà qui est affreux !

LA ROCHE.

Qui en souffre plus que moi ? C'est bien malheureux !.... Car d'un autre côté, on compterait les jours de ce pasteur par ses bonnes actions. Je me surprends moi-même à admirer sa belle âme, sa piété, ses touchantes vertus, son esprit et ses connaissances.... Puis, tout d'un coup, il me fait saigner le cœur avec ce qu'il appelle sa charité pour le prochain.

PHILIPPE.

Non pas sa charité, mais sa tolérance. Sa tolérance ! Cet horrible mot a fait bien du mal.

LA ROCHE, *gaîment.*

Oui, cher petit! J'ai déjà faim pour ce déjeûner. Un déjeûner chez Madame d'Orcy, ce sera soigné! Petit, ne vous faites pas attendre.

PHILIPPE.

Je n'ai que mes stations à faire. Je serai exact.

LA ROCHE.

Je vous porterai bientôt une bonne nouvelle.

SCÈNE III.

RUSSEUL.

Il a beau dire : je crains de n'avoir pas été très prudent. J'en parlerai au père Taupin. C'est là un homme! Que de choses il m'a racontées!... Il faut que je voie le père Taupin....

SCÈNE IV.

(L'appartement de Mme. d'Orcy.)

LA ROCHE, Mme. D'ORCY, *travaillant.*

LA ROCHE.

Serviteur, Madame. Le joli ouvrage que vous tenez là!

MADAME D'ORCY.

C'est pour notre maison du tiers ordre de Saint-Dominique.

LA ROCHE.

Elle doit en avoir grand besoin. Les impies tarissent chaque jour les sources de la charité.

MADAME D'ORCY.

Au contraire. Nous avons plus d'argent qu'il ne nous en faut.

LA ROCHE.

Hélas ! mon Dieu, tant mieux ! J'ai passé la matinée chez M. de Russeul, comme je vous l'avais annoncé ; il m'a chargé de vous demander officiellement votre nièce. Son neveu est un bien bon jeune homme.

MADAME D'ORCY.

Oh ! oui. Vous savez que ces dames, Henri et moi, nous lui avons donné le surnom de saint François d'Assise.

LA ROCHE.

J'aimerais mieux l'appeler saint Roch, il a plutôt quelque chose de la sévérité de ce grand apôtre. D'après ce qu'il me reste à vous dire, je regarde ce mariage comme immanquable. M. de Russeul lègue tous ses biens à son neveu, verbalement à la vérité, mais n'importe; Russeul est si pieux que

sa parole doit être regardée par vous comme de l'argent comptant.

MADAME D'ORCY.

J'aimerais mieux un contrat.

LA ROCHE.

Hélas! mon Dieu, c'est la même chose! Cela ne doit pas empêcher un mariage si avantageux.

MADAME D'ORCY.

Il y a bien une autre considération qui m'inquiète.... Vous savez que Charles d'Orville, le fils de mon ancienne amie, devait épouser ma nièce?

LA ROCHE.

Il est si mauvais sujet que je croyais qu'il n'y pensait plus.

MADAME D'ORCY.

Pardonnez-moi. Il a quitté sa garnison tout exprès. Il m'embarrasse en tirant avantage de certaine parole, donnée ou prononcée autrefois, quand j'étais encore dans les voies du monde.

LA ROCHE.

Et vous croyez-vous obligée à faire le mal que vous aviez projeté, quand vous étiez dans ce monde corrompu? Prenez garde, on dit que M. Charles est très libéral.

MADAME D'ORCY.

Et Philippe est si bien pensant ! Dieu ne peut pas m'ordonner de sacrifier ma chère Lucie.

LA ROCHE.

Où est-elle donc ?

MADAME D'ORCY.

A cause de l'arrivée de d'Orville, je l'ai envoyée passer quelques jours chez ma cousine, au château de Pierval.

LA ROCHE, *gaîment*.

N'ayez donc pas ce front soucieux ! moi, je vous dis que Philippe est ce qu'il faut à votre nièce. Avec ce militaire elle serait perdue pour vous..... Hélas, mon Dieu ! Un gaillard qui fume et blasphème habituellement !

MADAME D'ORCY.

Oh ! mon Dieu ! Mais comment savez-vous cela ?

LA ROCHE.

Tous les officiers de cavalerie fument et blasphèment habituellement. Vingt fois il m'ont chassé de la promenade. J'aimais assez à les voir monter à cheval, et instruire leurs recrues ; mais entendre sans cesse prononcer en colère le saint nom de Dieu !

MADAME D'ORCY.

Vous me faites trembler.





LA ROCHE.

Mariez donc votre nièce avec un homme qui la mènera au bal, qui lui fera faire son paradis sur la terre, qui mangera en carême de bons poulets, de bons pâtés..... Hélas, mon Dieu ! Philippe, lui, en fera une sainte.

MADAME D'ORCY.

Et si je vous avouais que je crois que Lucie aimera les plaisirs. Je lui trouve déjà un air distrait quand je lui peins les réunions et les spectacles comme des lieux abominables.

LA ROCHE.

Cela annonce des goûts charnels. Raison de plus pour hâter ce mariage, avant que ce hussard ait eu le temps de l'envelopper dans les filets de la séduction et de la perdition. La concupiscence pénètre jusque dans la moelle des os, comme dit saint Anasthase, et que produit-elle? Hélas ! mon Dieu ! Le triomphe du serpent ! la chute de notre première mère en est la preuve : avec Philippe, Mlle. Lucie marchera dans la bonne route.

MADAME D'ORCY.

Vous me persuadez. Je crois, M. de La Roche, ne pouvoir mieux faire que de céder à vos bons conseils.

LA ROCHE.

J'ai donc votre parole, c'est très bien. Je suis

étonné que le père Taupin se fasse attendre, lui qui a toujours si bon appétit.

MADAME D'ORCY.

Il est accablé d'affaires. Il m'a fait dire qu'il viendrait dans la matinée, pour s'excuser d'avoir été forcé de refuser mon invitation.

LA ROCHE.

Je suis fâché qu'il ne soit pas de ce joli festin.... (*Riant.*) Ah! ah! ah! Voici le cher Philippe; arrivez donc, petit.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PHILIPPE.

PHILIPPE, *mielleusement.*

Mille pardons, Madame; j'étais à faire mes stations, et je ne me suis aperçu que j'étais en retard qu'en arrivant à Saint-Cyprien; j'ai couru comme un fou dans les rues, afin de ne pas me presser dans les églises, en récitant mes prières.

LA ROCHE.

Ce cher petit: il est tout en nage. C'est comme moi, à l'enterrement de ce général; ces troupes n'en finissaient pas, et j'étais invité à un dîner excellent....

Mais, petit, il faut prendre son mal en patience; nos saints martyrs souffrirent bien davantage.

MADAME D'ORCY.

J'espère, Messieurs, qu'il ne vous arrivera rien de pareil. Voici le fond de votre déjeuner. Nous avons un pâté de foie gras, des huîtres, un saumon, une roche de truffes, un jambon délicieux, et quelques petits plats de douceur.

LA ROCHE.

Et de votre bon Bourgogne, de vos jolies confitures glacées?

MADAME D'ORCY.

Sans doute, puisque je sais que tout cela est de votre goût.

PHILIPPE.

La nourriture du corps est peu de chose. Je lisais ce matin un traité de l'enfer, où il est dit que....

LA ROCHE.

Ce cher petit! Mais il y a temps pour tout. La religion ne défend pas d'user : elle ne défend que l'abus.

UN DOMESTIQUE.

Madame est servie!

MADAME D'ORCY.

Joseph, qu'on apporte la table ici. (*A La Roche.*)

Ce salon est plus chaud, je sais que vous craignez le froid.

(Les domestiques apportent une table élégamment servie ; Mme. d'Orcy s'assied entre La Roche et Philippe.)

LA ROCHE, *mangeant avec le plus grand appétit.*

Voici un bon déjeuner après les Rogations! Hélas, mon Dieu! que ce jambon est appétissant, succulent et moelleux! ces truffes sont pour les anges!

MADAME D'ORCY.

Je sais que votre cuisinière est excellente, Monsieur de La Roche; mais celle de votre oncle n'est pas trop bonne, Monsieur Philippe.

PHILIPPE.

Mon oncle voulait la renvoyer; mais c'était une jeune fille qui pouvait se perdre.

LA ROCHE.

Hélas! oui; elle est très jolie, très éveillée; elle a même l'air un peu pécheresse.

PHILIPPE.

J'ai décidé mon oncle à la garder, pour la rendre pieuse.

LA ROCHE, *gaîment.*

Ce cher petit! (*D'un air sévère.*) Cependant il faut que chacun fasse son devoir, et le devoir d'une cuisinière est d'apprêter, avec le plus grand soin,

les biens que Dieu nous donne. Encore un peu de truffes et de jambonneau, je vous prie, Madame. Versez-moi donc à boire, Philippe, versez donc! est-ce que vous avez mal à la main?

MADAME D'ORCY.

Monsieur Philippe, vous ne mangez pas.

PHILIPPE.

Je suis préoccupé d'une discussion que j'ai eue hier, chez Mme. de Seigneval, avec un officier, M. d'Orville. Ces Messieurs ont des principes bien peu réligieux.

LA ROCHE.

Que vous avais-je dit? C'est incroyable la quantité de personnes qui ne valent plus rien maintenant! Ah! cela me cause un bien violent chagrin; hélas, mon Dieu! hélas !.... Un peu de truffes et de jambon, je ne puis m'en rassasier.

PHILIPPE.

Je ne conçois pas cette soif d'impiété qui dévore les libéraux.

LA ROCHE.

Tout est dirigé contre la religion....... Fasse le ciel que le temps de la persécution n'arrive pas de nouveau! *Amen.* Hélas, mon Dieu! que je souffre en pensant à tout cela!..... (*Souriant aux truffes.*) Encore de ces grosses truffes.... Cher petit, versez-moi à boire, versez donc, Philippe!

MADAME D'ORCY.

Et que disait M. d'Orville?

PHILIPPE.

Il déclamait contre les prétentions des ultramontains.

MADAME D'ORCY.

C'est horrible!

LA ROCHE.

Qu'il se fasse hérétique, mais qu'il n'outrage pas le chef de l'Eglise. Ah, mon Dieu! quelle amertume! (*Souriant aux confitures.*) Je vais fêter vos jolies et aimables confitures.

PHILIPPE.

Il criait aussi contre l'ambition du ministre des affaires ecclésiastiques.

MADAME D'ORCY.

Les impies! les impies! Ils veulent donc voir arriver la fin du monde?

LA ROCHE.

Ça ne m'étonnerait pas, vous avez vu ce discours de M. Dupin?... Il faut croire que Dieu veut châtier son peuple.

MADAME D'ORCY.

Comment nos princes peuvent-ils laisser parler tous ces Hérodes et ces Nathan? Les jacobins ne dorment pas; ici, ils ont nommé M. Robert.

PHILIPPE.

Le capitaine d'Orville me soutenait que c'était un digne homme, qui vociférait de peur que le clergé ne reprît l'état civil, et qui a manifesté son opposition en plein conseil-général ; un digne homme qui ne voulait pas de la censure, et qui n'a pas craint de faire...

LA ROCHE, *apercevant qu'on apporte le café.*

Quelle bonne odeur! le café, le café! Petit, le café sera froid.

(Un domestique verse le café.)

LA ROCHE.

Oh! le bon Moka!... Ah ça! à présent que nous avons bien mangé, nous pouvons parler d'affaires sérieuses. Cher Philippe, vous aurez une tante bien aimable! Madame consent.

PHILIPPE.

Oh! quel bonheur! (*Levant les yeux au ciel.*) Seigneur! comment ai-je mérité tant de grâces?

MADAME D'ORCY.

Monsieur Philippe, par votre bonne conduite.

LA ROCHE.

C'est la vérité. Pour terminer, M. Russeul n'attend que vos ordres, Madame.

MADAME D'ORCY.

Puisqu'il est souffrant, j'irai chez lui et nous signerons le contrat.

PHILIPPE.

Qu'il m'est doux de vous nommer ma tante. (*A part.*) Enfin j'ai réussi.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur, le père Taupin est dans le salon.

MADAME D'ORCY.

Venez, Messieurs ! hâtons-nous, il ne faut pas le faire attendre.

LA ROCHE.

Un seul instant. Philippe, un autre verre de liqueur. (*Après avoir bu.*) Que ce marasquin est doux et velouté !

PHILIPPE, *à part.*

Je n'aime pas ce père Taupin, et surtout ses conversations avec mon oncle.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Le salon de Mme. d'Orcy.

LES MÊMES, LE PÈRE TAUPIN.

LA ROCHE.

Le voici, le voici, ce cher Taupin? Eh bien!

que dit-on dans Paris ? Aurons-nous une belle mission ?

TAUPIN.

Non ; il n'y aura point de mission ici.

TOUS.

Point de mission !

TAUPIN.

Ne voyez-vous pas l'élan que prennent les choses ? Notre triomphe est ajourné ; le parti de l'impiété essaie de reprendre des forces : il serait dangereux de lui fournir des prétextes.

LA ROCHE.

Hélas, mon Dieu ! dans quel siècle vivons-nous ? C'est pire que du temps des Nabuchodonosor, des Néron et des Héliogabal.

MADAME D'ORCY.

L'esprit d'innovation est réellement effrayant. M. le comte de Déransol et M. de Lavangardière, chefs de nos congréganistes, sont certainement des hommes très respectables ; eh bien ! j'ai entendu des congréganistes mêmes s'écrier que c'étaient deux vieilles ganaches ! Ce sont leurs termes.

LA ROCHE.

Et ce curé qui a fait ôter de son église les armes de l'ancien seigneur, tandis qu'on les avait laissées pendant toute la révolution. Cela est arrivé à Saint-

Brice; aussi M. de Saint-Brice m'a bien dit que son curé ne dînerait pas souvent au château. C'est très impolitique !

TAUPIN.

Mais non ; il y a une partie de la noblesse qui veut faire obstacle et qui n'est pas bien disposée pour nous.

PHILIPPE.

M. Taupin a raison. Et puis, il ne faut pas trop heurter la nation.

MADAME D'ORCY.

Oh ! Monsieur Philippe, vous parlez de la nation !

LA ROCHE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! Il s'est trompé.

PHILIPPE, *avec embarras.*

C'est la population que j'ai voulu dire.

TAUPIN.

Vous avez tort d'être embarrassé, M. Philippe ; les mots ne sont rien, et ils peuvent servir beaucoup pour arriver aux choses. Nos frères empruntent souvent les phrases de leurs adversaires pour les combattre avec leurs propres armes. Les impies sont tout étonnés de nous entendre, quand cela est nécessaire, parler des citoyens, de la patrie, quelquefois même de la liberté.

TOUS.

De la liberté !

TAUPIN.

Oui, oui; nous nous servons des mêmes termes dans un sens opposé : témoins nos cantiques :

Brisons tous nos fers,
Sortons de l'esclavage.

Qu'un homme du peuple de la congrégation du Son, entende parler de fers, d'esclavage, ces mots ne feront plus d'effet.

LA ROCHE.

Ah! ah! il est très profond le père Taupin; je sais par cœur son brillant sermon de l'année dernière. Ah! Madame, que n'avez-vous pu vous trouver sur la place!

MADAME D'ORCY.

J'étais malade.

LA ROCHE.

Il était monté sur le piédestal où l'on a placé depuis la statue de Louis-le-Grand, il me semble l'entendre encore, ce cher Taupin.

(Il imite le ton d'un prédicateur.)

« O mes frères!

» Je suis heureux de vous faire entendre des paroles de paix et de réconciliation, de ce lieu où sera placé l'image d'un roi, la terreur des sujets pervers et factieux; devant lui, ils auraient tremblé, les vils, les exécrables propagateurs des atroces principes qui ont déchaîné tant de parricides et homicides fureurs; qu'à ma voix les proscriptions, les mépris, les humi-

liations, accablent, déchirent, dévorent ces monstres réprouvés. Frappez! frappez! Dieu de justice et de vengeance. » C'était brûlant.

MADAME D'ORCY.

Ce passage est admirable. Quelle mémoire, Monsieur de La Roche.

LA ROCHE.

Et comme la fin était heureuse et bien amenée. « Nous avons placé la croix de la mission ici, de préférence à tous les autres lieux, que des autorités impuissantes à juger les voies du Seigneur, se hâtaient de nous offrir. Cette croix, dit-on, empêche la promenade : hé bien, tant mieux, les bons se réjouiront de la voir là, les méchans seuls en souffriront. » Père Taupin, le temps où vous avez prononcé ces belles paroles promettait mieux que celui-ci, car cela ne va pas.

TAUPIN.

Priez et ayez confiance ; il a fallu quelque force pour faire ce que nous avons fait, même en vous accordant que l'ignorance et l'imbécillité des peuples soient d'un puissant secours.

MADAME D'ORCY *étonnée.*

Que dit-il donc ?

PHILIPPE.

Il vaut mieux que le peuple soit imbécile que révolutionnaire.

TAUPIN, *à part.*

Ils ne sont pas à la hauteur.

LA ROCHE.

Ce cher père Taupin étonne par la hardiesse de ses discours. On reconnaît bien toujours en lui un ancien dragon ! Moi, je ne m'embarrasse pas de toutes ces considérations.... La canaille a détruit les trônes et les autels; celui qui a détruit doit être détruit ; voilà tout mon système, il n'est pas fort entortillé, n'est-ce pas? Il y a de très beaux raisonneurs ; j'avoue que je ne les crains pas ! M. de Verneul, par exemple, défendait avec assez d'esprit, il y a quelques jours, la liberté de la presse, il me serrait de près, il croyait que j'étais pris et abattu.... et moi, tout d'un coup de répondre vigoureusement : Monsieur, Monsieur, je suis un imbécile, soit ! mais enfin je veux garder ma tête sur mes épaules. Il fut tout étonné, il croyait avoir mal entendu; enfin il essaya de nouveau de continuer, et moi de nouveau : je veux garder ma tête !.... Mais la Charte, le gouvernement représentatif, la religion des sermens ?.... et moi toujours : je veux garder ma tête, je veux garder ma tête ! et je les défie tous de me pervertir.

PHILIPPE.

Voilà comme il faut combattre ces modernes Pharisiens. Sous le vain prétexte d'obéir aux lois d'une féroce philanthropie on nous a retirés les verges né-

cessaires pour réprimer tous ces sarrasins et payens. Du temps de Bonaparte, on ne se gênait pas tant, une chaîne au cou et des gendarmes. Si l'on voulait agir de même, on verrait disparaître ce peuple de philosophes, d'athées, de brigands déguisés et de libéraux égorgeurs.

MADAME D'ORCY *à* LA ROCHE.

Ah ! si d'Orville avait été aussi bien pensant.

UN DOMESTIQUE *annonçant.*

M. le capitaine d'Orville.

TAUPIN *à* LA ROCHE.

Est-il de la congrégation ?

LA ROCHE.

Hélas, mon Dieu ! c'est pis qu'un machinéen, à ce qu'on dit du moins....

SCÈNE VII.

LES MÊMES, D'ORVILLE.

TAUPIN *étonné.*

Mon capitaine !

LA ROCHE.

Vous le connaissez ?

TAUPIN.

J'ai été son maréchal-des-logis-chef dans le 16e. dragon.

D'ORVILLE.

Je vous savais ici, Taupin.

PHILIPPE, *bas à* MADAME D'ORCY.

Il pourrait bien dire, mon père.

TAUPIN.

Ce nom de d'Orville m'étonne, mon capitaine.... (*Se reprenant avec vivacité.*) Monsieur, c'est-à-dire.

D'ORVILLE.

Ce nom, je le porte depuis deux ans; alors Madame d'Orcy ne trouvait pas le nom de Pascal assez noble, on m'accorda la permission de prendre celui de ma mère, et je crains bien que cette condescendance n'amène pas le résultat que j'ai dû en attendre.

PHILIPPE, *bas à* MADAME D'ORCY.

Tous les philosophes détestent la noblesse, même chez eux-mêmes.

D'ORVILLE, *à* MADAME D'ORCY.

Vous ne répondez pas, Madame? La main de Lucie me fut pourtant promise. Ma bonne mère, votre amie, au lit de mort, me recommandait si souvent de la rendre heureuse.

MADAME D'ORCY.

Lucie ne peut être la femme d'un homme qui fait parade de la perversité de ses doctrines... avant-hier encore, chez Madame de Seigneval.

D'ORVILLE.

Comment, Madame! Mais tout le monde était de mon avis. On m'a calomnié. C'est vous, M. Philippe. je saurai vous retrouver, Monsieur!

MADAME D'ORCY, *effrayée.*

Des menaces! et par suite un duel peut-être!

PHILIPPE.

Rassurez-vous, Madame, je sais souffrir. Je ne répondrai à aucune provocation.

LA ROCHE.

Hélas, mon Dieu! Je le crois bien, un duel!

TAUPIN, *étourdiment.*

Un duel, ah! un duel! Vous rappelez-vous, capitaine, ce fameux coup de sabre que je donnai... (*A part.*) Oh! quelle imprudence.

D'ORVILLE.

Je ne fais ici que me défendre. Mais vous, vous étiez le plus grand duelliste de tout le corps d'armée.

LA ROCHE.

Vous? vous duelliste, père Taupin?

TAUPIN, *embarrassé.*

Hé !... la grâce n'était pas encore... descendue sur moi. Du reste, je puis affirmer positivement que Dieu, touché de mes remords, m'a entièrement pardonné ; j'en ai la preuve certaine.

D'ORVILLE.

M. Philippe, vous me répondrez de vos paroles...

PHILIPPE.

Vous avez tort de vous croire offensé, je ne vous ai point calomnié ; j'ai pu parler de vos opinions, puisque vous ne les cachez pas.

D'ORVILLE.

Moi, me taire devant vos pareils !... Je n'ai rien dit de condamnable, Madame ; Monsieur est venu me vanter les apostoliques, j'ai pu lui répondre que je ne les aimais pas. Cela ne m'empêche pas de respecter ma religion, de servir ma Patrie et mon Roi.

LA ROCHE, *bas.*

Répondez-lui, père Taupin.

TAUPIN.

Non, je vous laisse la gloire de le confondre. *Amen* !

LA ROCHE, *bas.*

Vous serez content. (*Haut.*) Les apostoliques !

Les apostoliques ! En Espagne on n'outragerait pas impunément les ordres religieux et les ministres du culte.

D'ORVILLE.

En Espagne? On n'outrage que la raison et la Divinité.

LA ROCHE.

Oui, oui ; pour ne pas outrager la Divinité, on n'a qu'à renouveler la fête de l'Être-Suprême.

D'ORVILLE.

Qui vous parle de cela ?

LA ROCHE.

Oh ! personne !... Moi, je suis un imbécile, soit ; mais enfin je veux garder ma tête. (*Bas à Taupin d'un air satisfait.*) Est-ce ça ?

D'ORVILLE, *d'un ton sévère.*

Monsieur, vous discutez d'une manière étrange ; cessez de me faire injure en paraissant croire que je cherche à défendre des impiétés et d'horribles folies. Si vous êtes dévôt, montrez un peu de tolérance et de charité.

PHILIPPE, *bas à* MADAME D'ORCY.

Je ne le croyais pas si mauvais.

LA ROCHE, *bas à* TAUPIN.

Ah ! il en veut encore. (*Haut.*) La tolérance et la charité, et quelque chose encore, la liberté, la

liberté ! la liberté avec son bonnet et ses beaux rubans tricolores, c'est ce qu'on veut. Hé bien, moi, je déteste la liberté d'être au cachot, la liberté de massacrer, la liberté de... Et je veux garder ma tête...

D'ORVILLE, *avec colère.*

Morbleu, Monsieur, parlons d'autre chose.

LA ROCHE *à* TAUPIN.

Je le tiens. (*Haut.*) Allez arrêter le torrent révolutionnaire.

D'ORVILLE, *s'emportant.*

Mais, Monsieur, vous supposez très ridiculement que...

LA ROCHE, *vivement.*

Jeune homme, respectez mes cheveux blancs. Je suppose... comme si nous ne l'avions pas vu... Enfin, moi qui vous parle, je restai six mois caché dans une maison de campagne, ne vivant que de l'air du temps et de quelques provisions que m'apportaient les fidèles. Je restai vingt-quatre heures n'ayant pour toute nourriture que du pain, du sucre, quelques fruits et deux bouteilles de vin.

MADAME D'ORCY.

Oh ! mon Dieu, écartez loin de nous de semblables orages !

D'ORVILLE.

Et que me font à moi toutes les horreurs de 93 !

je n'en suis pas responsable, je n'étais pas né. Est-ce que cela empêche que la vérité ne soit la vérité ! Malgré ces cris, on ne réussira pas à troubler le pays, parce qu'il est éclairé et que tous les pouvoirs ont pour se garantir de leurs passions la salutaire leçon du passé.

LA ROCHE, *bas à* TAUPIN.

Je vais l'accabler (*Haut.*) Vous appelez le passé salutaire? quel salut !... Le comité de salut public !

D'ORVILLE, *en colère.*

Je perds patience, morbleu ! Peut-on déraisonner ainsi? Monsieur....

MADAME D'ORCY.

Respectez M. de La Roche, d'Orville. N'ajoutez pas l'insulte à l'impiété. (*A Philippe.*) Sortons, je suis indignée.

(Elle sort avec Philippe.)

D'ORVILLE.

Et il faut se contraindre !

LA ROCHE, *bas à* TAUPIN.

Le coup de grâce. (*Haut.*) Capitaine, ces doctrines-là ne portent pas bonheur ; pensez au mauvais riche et à Jéroboam. Mon enfant, Dieu se venge tôt ou tard... Voyez le déplorable sort du rebelle Absalon. Vous ne raisonneriez pas de cette manière, si, avec la permission du Seigneur, vous étiez pendu à un arbre par les cheveux, et entouré d'ennemis. (*En sortant avec* TAUPIN.) Je l'ai terrassé.

SCÈNE VIII.

TAUPIN, LE CAPITAINE D'ORVILLE.

D'ORVILLE.

Les imbéciles !

TAUPIN.

Ce n'est pas ça, capitaine. Pour enlever une position, il faut souvent la tourner. Vous m'avez vu manœuvrer ?

D'ORVILLE.

J'ai eu tort. Ma colère m'a fait descendre jusqu'à l'absurdité de cette discussion.

TAUPIN.

C'était amusant de voir le brillant capitaine d'Orville bloqué dans le cercle de ces intelligences bornées.

D'ORVILLE.

C'était amusant pour vous... Un jésuite.

TAUPIN.

Écoutez-moi : En 1815, la carrière se fermait pour les hommes de ma classe. Tout changeait, jusqu'au drapeau. J'avais étudié pour être abbé, avant d'être dragon ; j'étais sans ressource, il faut vivre, et ici je ne suis pas mal... Cependant je suis encore libre de me dédire et si je viens à me raccommoder avec mon

oncle, je jette le froc aux orties. Mais, assez sur mes affaires, parlons des vôtres : vous voulez épouser la nièce et vous vous brouillez avec la tante !

D'ORVILLE.

Je n'ai rien dit que de très sage.

TAUPIN.

La sagesse est folie avec les fous ; mais vous ne pouvez pas connaître le cœur humain comme moi, dont c'est le métier. Cet habit a un peu changé mes habitudes ; mais le soldat a bien aussi ses vieilles ruses. De notre régiment on n'en retrouve plus : Pierval, d'Abri, Morand, Chaver, avons-nous fait des bamboches ensemble... Ah ! mille dieux... (*Se reprenant.*) Oh ! je m'oublie encore.

D'ORVILLE, *se moquant.*

Comment, M. le jésuite ?

TAUPIN, *un peu confus.*

Je plaisantais.... Père Taupin, vous venez de dire de belles sottises. Si on m'avait entendu, quel péché ! (*Il prie tout bas, et dit très haut avec un soupir.*) Amen !

D'ORVILLE.

Qu'il est drôle !

TAUPIN, *avec bonhomie.*

Vous avez raison. C'est comique au moins de m'entendre dire tant de choses, à moi. Si vous m'aviez vu l'année dernière, perché comme un corbeau sur une colonne, criant à tue-tête !... Que voulez-vous ? Je suis obligé à ça.

J'appelle l'Empereur : l'ogre corse... Ça m'a fait un peu de peine dans le commencement ; mais il est mort, l'Empereur et Roi (*craignant qu'on ne l'ait entendu*), Dieu veuille avoir son âme ! (*A d'Orville.*) Il faut faire son état ; il paraît que j'ai du talent, les supérieurs me traitent bien, j'ai de l'argent, je puis me mettre en bourgeois quand je suis à Paris, et je suis mes instructions.

D'ORVILLE.

Et vos instructions portent de favoriser les affiliés, cet hypocrite Philippe ?

TAUPIN.

Non, au contraire, on a en vue quelque chose qui pourrait bien faire manquer son mariage. Si je voulais me presser un peu....

D'ORVILLE.

Que dites-vous ? vous êtes donc bon à quelque chose ?

TAUPIN.

Sans doute ; mais nous avons bien aussi notre mauvais côté.

D'ORVILLE.

Je n'ai plus que cette espérance. Taupin, je m'abandonne à vous. Non, vous ne trahirez pas votre ancien capitaine, votre frère d'armes, s'il vous en souvient encore.

TAUPIN, *avec une chaleur militaire.*

Mille dieux ! plutôt dévorer dix mille frocards comme moi ! je suis là-dedans, mais je ne suis pas dénaturé ; après tout, je vous dois la vie, comme tout l'escadron que vous avez sauvé à Ligny, en nous obligeant à nous couvrir de gloire. Quels coups de sabre à ces vilains Prussiens !... J'y ai reçu cet agrément-là (*montrant une blessure*); moi et mon cheval, mon intrépide Coco, nous saignions comme des bœufs, et nous frappions toujours, point de quartier. Ah ! million de lattes aiguisées ! (*Il se retourne avec crainte.*) Chut, chut, chut; mais, père Taupin, vous êtes donc enragé? il ne faut pas se compromettre, il n'y ferait pas bon. (*A d'Orville.*) Permettez que je me remette le moral.

(*Il tire un livre de sa poche et il chante.*)

(*Air du Drapeau.*)

Tout n'est qu'impudicité,
Trahison, fragilité,
Dans tous ces objets pervers
Que vont saisir les enfers.

Assez. Ces cantiques que j'ai composés me rafraîchissent l'imagination. Il faut savoir s'humilier : *Non confundaris confiteri peccata sua.*

D'ORVILLE.

Il est étonnant. Mais enfin quel est votre projet ?

TAUPIN.

C'est ça, je vais vous prendre pour confident. Ces militaires sont si étourdis ! Qui l'a été plus que moi ? Est-ce que vous n'en avez pas entendu parler à Leipsick ?

D'ORVILLE.

Non. (*A part.*) Il m'impatiente.

TAUPIN.

Alors vous n'étiez pas encore au régiment ; par imprudence, je manquai être pris dans mon logement ; il y avait une baronne blonde, grasse, bien faite, quels yeux ! quelles dents ! quelle tournure ! nom d'un sabre, comme c'était roulé !... Le 18, je tuai son mari, à qui mes manières ne convenaient pas, et trois cosaques que ce jaloux-là amenait pour me saisir ou m'assassiner ; et cependant il est dit : *Non occide.* Mais dans ce temps-là, qu'est-ce que ça me faisait ? J'aurais avancé ; mais tout a été perdu à Waterloo ; ces chiens d'Anglais ! Mon sang bout d'y penser, quelle boucherie dans notre dernière charge ! Si l'Empereur n'avait pas perdu la tête, je serais colonel !... Encore !

chut! chut! mais ce n'est pas cela, *miserere mei!* A la bonne heure. Saint Ignace, priez pour moi! Il faut un peu chanter.

AIR : *Du haut en bas.*

Oui, qu'à ma voix
Le pécheur se dénonce;
Oui, qu'il s'approche et reçoive mes lois,
Toutes les fois que je m'annonce.

Amen! et je ne perds pas votre affaire de vue.

D'ORVILLE.

Est-il original!

TAUPIN.

Il faut avoir plusieurs cordes à son arc, la chance peut tourner. Vers les cinq heures, vous aurez de mes nouvelles. (*Il sonne, un domestique entre.*) Priez M. de La Roche de se rendre ici. (*A d'Orville.*) Il est très important qu'il vous veuille du bien, flattez-le sur ses écrits, parlez-lui de son livre, de l'union au Sacré-cœur et vous deviendrez les meilleurs amis du monde.

D'ORVILLE.

Soyez tranquille, je m'en tirerai bien.

(Entre La Roche.)

TAUPIN.

Mon cher La Roche, j'ai fait des reproches au capitaine; il prétend n'avoir pas eu l'intention de vous scandaliser. (*Bas à La Roche.*) Il paraît que

la force de vos discours a produit sur lui la plus vive impression, continuez, c'est une conversion qui vous fera le plus grand honneur : un capitaine de dragons !

LA ROCHE.

Ils ont de beaux casques. Serait-il possible ! Hélas, mon Dieu ! quelle douce satisfaction ! Comptez sur mon zèle.

SCÈNE IX.

D'ORVILLE, LA ROCHE.

LA ROCHE.

Capitaine, je suis enchanté que vous ayez causé avec le fort des forts, le père Taupin. J'espère qu'il vous convertira.

D'ORVILLE.

Mais, Monsieur, j'aime ma religion, vous m'avez affligé en paraissant en douter.

LA ROCHE.

Ah ! nous y voici ! Alors je vous dirai : montre-moi ta foi par tes œuvres. Oh ! mon ami, n'avancez plus des hérésies que Satan lui-même vous a inspirées, à votre propre insu. Cette religion

que vous dites aimer, en observez-vous les pratiques? la connaissez-vous? êtes-vous instruit?

D'ORVILLE, *avec une feinte naïveté.*

Non. Je dois avouer que je sais très peu de choses; j'ai bien fait six mois de troisième; mais à l'armée on oublie... Malgré ça, j'aime à lire, et je lisais l'autre jour un bien bon livre.

LA ROCHE.

Intitulé?

D'ORVILLE.

Intitulé..(*A part.*) Ah, maudite mémoire! (*Haut.*) intitulé de *la... non, de la Sainte union du cœur.*

LA ROCHE.

Oh! oh! Serait-ce de l'*Union au Sacré-Cœur,* par hasard?

D'ORVILLE.

Précisément. Comme on tombe sur les méchans! Comme c'est bien écrit! C'est comme de la poudre à canon.

LA ROCHE, *à part.*

Taupin avait raison, ce n'est pas là un malveillant. (*Haut.*) Vous disiez que vous ne vous connaissiez pas en livres.

D'ORVILLE.

Je le dis encore, mais je ne juge pas d'après moi. Un

de mes amis, qui est très savant, plaçait cet écrit fort au-dessus de ceux de... comment les a-t-il nommés?... Oh! Bourdaloue et Bossuet?

LA ROCHE, *ravi.*

Bourdaloue et Bossuet!.. Au-dessus de Bourdaloue et Bossuet! Hélas, mon Dieu, quelle joie! Voilà un éloge que je n'ai pas cherché, et qui me dédommage bien des critiques amères des impies... Mon fils, vous voyez, par ce qui m'arrive, que Dieu, tôt ou tard, sait récompenser les bons; vous le voyez, car je n'ai pas besoin de vous dire que je suis l'auteur de l'*Union au Sacré-Cœur.*

D'ORVILLE.

J'aurais gardé le silence dans notre discussion, si j'avais su que vous aviez fait ce chef-d'œuvre.

LA ROCHE.

Jeune homme, vous n'êtes pas coupable. Il m'a été donné de séparer le bon grain de l'ivraie; vous n'avez besoin que d'être bien dirigé, fuyez les mauvaises sociétés.

D'ORVILLE.

Je les fuirai.

LA ROCHE.

Lisez de bons livres.

D'ORVILLE.

Je veux savoir le vôtre par cœur.

LA ROCHE.

C'est vraiment un agneau. Ayez en horreur les journaux de la félonie et de la révolte : le *Courrier*, *les Débats*.

D'ORVILLE.

Le Constitutionnel ?

LA ROCHE.

L'exécrable, l'horrible, l'horrible *Constitutionnel* ! Je n'en ai jamais lu une page de ces détestables écrits. Vous n'êtes pas instruit, tant mieux ! c'est un grand avantage, vous n'avez pas lu du moins les écrits des deux bandits ?

D'ORVILLE.

Quels bandits ?

LA ROCHE.

Voltaire et Rousseau. Quand vous serez abonné à la Société catholique des bons livres, vous connaîtrez la philosophie par les épithètes qui accompagnent ordinairement leurs noms. Jeune homme, je veux vous faire recevoir de la Congrégation... Loin de nous les idées mondaines ; mais l'on n'est pas fâché d'avoir la préférence sur un camarade moins protégé. Vous avez fait la campagne d'Espagne ?

D'ORVILLE.

Avec les bandes de la foi, de fameux soldats!

LA ROCHE.

Cet enfant-là ne mérite pas le jugement sévère que nous avions tous porté. Vous avez tué des ennemis, n'est-ce pas?

D'ORVILLE.

Oui, dans d'autres guerres, des Anglais.

LA ROCHE, *riant.*

Des hérétiques, voyez le jeune gaillard! et vous les tuiez à cheval, au galop, en uniforme?

D'ORVILLE.

Oui, en chargeant.

LA ROCHE.

Hélas, mon Dieu! ce devait être un bien beau coup-d'œil! C'est ainsi que le prince Jonatham abattait les Philistins ennemis; mais vous n'auriez pas su comme David, tuer avec une simple fronde l'énorme géant Goliath, parce que pour cela, mon ami, il fallait l'aide de Dieu. Capitaine, je veux vous raccommoder avec Madame d'Orcy; je sais que le mariage de Lucie vous contrarie, nous vous trouverons une autre héritière encore plus riche.

D'ORVILLE.

Hé, Monsieur, j'adore Lucie!

LA ROCHE.

Jeune homme, on n'adore que Dieu. N'oubliez pas cela, et vous ne serez pas fâché, capitaine, d'avoir montré de bons sentimens.

D'ORVILLE, *seul.*

Me voilà bien avancé... maudite bigoterie! Je vais trouver Lucie; sa cousine est dans mes intérêts, et morbleu! si Taupin ne me tient pas ce qu'il m'a promis à ce rendez-vous de cinq heures, je ne prends plus conseil que de ma mauvaise tête et de mon amour.

SCÈNE X.

L'appartement de M. de Russeul; quatre heures. M. de Russeul parait souffrir; il est assis dans un grand fauteuil.

M. DE RUSSEUL, TAUPIN.

RUSSEUL.

Ah! c'est vous, mon père, je vous attendais avec impatience; je suis bien soucieux, bien affaibli, j'ai bien besoin de vos bons conseils.

TAUPIN.

Vous avez vécu plus saintement que moi, vous

pourriez plutôt guider un pauvre et vieux soldat, à peine dans la bonne route.

RUSSEUL.

Un autre Paul, que la grâce a touché. Ce qui m'étonne, c'est que vous ne soyez pas encore prêtre.

TAUPIN.

Mes supérieurs ne m'en ont pas jugé digne, parce que je ne suis qu'un misérable pécheur... Vous vouliez me parler d'affaires.

RUSSEUL.

Oui, vous m'avez rendu un important service en me recommandant de ne pas m'engager par écrit ; mais j'ai fait une promesse verbale, n'est-ce pas une grande faute ?

TAUPIN.

Non, M. Philippe est votre seul neveu. Pour avoir des regrets, il faudrait qu'une idée différente se présentât à vous, ce qui n'est pas probable.

RUSSEUL.

Mais si : tout ce que vous m'avez dit du progrès de votre ordre me trotte terriblement dans la tête ; et maintenant je serais lié ?

TAUPIN.

Cela dépend ; si vous changiez d'avis dans des intérêts terrestres, oui.

RUSSEUL.

Mais si je voulais donner à l'église?

TAUPIN.

C'est différent; ce n'est pas à la créature de rien disputer à son créateur; dans ce cas seul, vous êtes entièrement libre.

RUSSEUL.

Le nombre des personnes qui vous font des dons est très considérable?

TAUPIN.

Sans cela, nous ne pourrions marcher.

RUSSEUL.

Et vous pensez que ces donations peuvent racheter le plus gros péché mortel!

TAUPIN.

Cela n'est pas douteux. Rappelez-vous ce qui se passa lors de la grande peste, chacun croyait que la fin du monde allait arriver; l'église acquit des biens immenses pour prix du salut qu'elle accordait.

RUSSEUL, *hésitant.*

Je.. je... Vous devriez prêcher là-dessus.

TAUPIN.

Ce serait trop dangereux, nous avons trop d'ennemis.

RUSSEUL.

Et pourquoi l'évêque, ministre des affaires ecclésiastiques, ne les extermine-t-il pas?

TAUPIN.

Je l'ignore; mais ces hommes de peu de foi n'entreront pas dans la terre promise. Honte et malédiction pour toutes les considérations particulières!.. Beaucoup de gens savent que l'on peut s'ouvrir une des portes du Ciel, en prêtant une main secourable à la réédification du Saint-Temple, et pourtant ils osent garder leur argent et leurs méprisables biens! Ils préfèrent des parens avides et intéressés à leur maître suprême, à toutes les joies ineffables du paradis céleste!.. Malheureuses créatures! Ne craindrez-vous la damnation irrévocable, que lorsque vous roulerez sans espérance dans les feux dévorans de ces abîmes sans fond!

RUSSEUL.

Il me semble entendre la voix d'un redoutable apôtre. Ah! père Taupin, si vous m'encouragiez un peu!

TAUPIN.

Si l'action venait de moi, comment pourriez-vous, aux yeux de Dieu, avoir le mérite de l'avoir faite?

RUSSEUL.

C'est trop vrai... Si je n'avais pas un neveu, je n'hésiterais pas; mais il veut mon bien.

TAUPIN.

Monsieur Philippe ! un jeune homme si pieux ! Prenez garde de le calomnier.

RUSSEUL.

Oh ! je suis sûr qu'il sera furieux. Il est si rare de voir des personnes entièrement détachées des biens de ce monde ; moi-même, je ne pourrais pas imiter la personne dont vous m'avez parlé, je ne voudrais absolument donner qu'après moi.

TAUPIN.

C'est moins méritoire ; mais cela n'empêche pas d'être sauvé ; peu importe, du reste, vous venez de me fermer la bouche en me disant que M. Philippe n'approuverait pas votre dessein ; dans le fond, je n'ai aucun intérêt à cela, moi.

RUSSEUL.

Je sais bien que vous avez mille moyens d'opérer votre salut ; moi, je n'ai peut-être que cette unique voie, et j'ai fait une action bien lourde à porter maintenant ; après tout, Philippe, qui m'est tombé sur les bras à la mort de ma sœur, a plus de trois mille livres de rentes ; il ne peut

être assez injuste pour vouloir m'empêcher d'être sauvé.

TAUPIN.

Vous savez que je suis sincère : si M. Philippe a de la religion, comment donc un misérable intérêt....

RUSSEUL, *avec vivacité.*

Pas si misérable, j'ai plus de cinquante mille livres de rente.

TAUPIN.

Un million! (*A part.*) Comme je serai fêté dans la Société!

RUSSEUL.

Vous gardez le silence?

TAUPIN.

Que voulez-vous? nos idées ne sont pas les mêmes; votre réponse prouve que vos vues sont encore charnelles. (*Dévotement.*) Mes regards sont tournés vers des lieux où un million, deux mille millions, dix-mille trônes, valent précisément tout autant qu'un grain de sable.

RUSSEUL.

Vous avez encore raison. Malheureux mondain que je suis! C'est plus fort que moi, je ne puis pas me décider... Si... si je faisais une donation de moitié?

TAUPIN, *avec sévérité.*

Vous auriez droit justement à la moitié de ce que vous auriez obtenu en donnant le tout. (*S'animant par degrés.*) M. de Russeul, on ne marchande pas le paradis ou l'enfer, on ne marchande pas avec le maître des rois et des hommes; il lit dans nos cœurs, et nous croyons lui échapper! insensés! à qui échappez-vous?... à vos anges gardiens; où courez-vous, vils jouets des passions? à votre perte. Quel est ce traité, ce pacte insuffisant entre le ciel et la terre? c'est un arrêt de mort. Quelle est cette lugubre voix du monde? c'est celle qui célèbre le triomphe du tentateur. Ariens, hérétiques, payens, vous tous, chrétiens sans ferveur, tremblez! tremblez! la damnation vous presse et vous vous endormez! Qui vous réveillera? L'osez-vous demander? Ne l'entendez-vous pas, ce dernier, ce lamentable anathême? Il fait retentir la vallée des gémissemens et des larmes! Tu te repens, pécheur, il est trop tard; le gouffre est entr'ouvert. Malheur! trois et quatre fois malheur! O damnés! l'épouvantable éternité a commencé à dévorer son éternelle proie.

RUSSEUL, *effrayé.*

C'en est assez, mon père; je suis vieux, je me sens bien malade : le Ciel m'a parlé par votre saint organe, je ne repousserai pas ce dernier conseil.

TAUPIN.

Mais votre neveu peut dire...

RUSSEUL.

Le motif de cette action doit lui interdire toute espèce de plainte.

TAUPIN.

Mais si le chagrin d'être privé de votre succession allait le jeter dans de mauvaises voies?

RUSSEUL.

J'aime mieux qu'il soit damné que moi ; d'ailleurs, s'il m'aime véritablement, il doit vouloir tout ce qui m'est avantageux ; et s'il ne m'aime pas, que m'importe la manière dont il prendra la chose. Dans tous les cas, il ne peut pas me nuire.

TAUPIN.

Ce raisonnement est fort ; je compte beaucoup aussi sur sa piété.

RUSSEUL.

Le monde ne lui convient pas ; et si j'avais le bonheur de voir mon neveu entrer dans votre Société, comme cela me serait avantageux.

TAUPIN.

La résolution que vous prenez pourrait bien l'amener là ; mais vous n'êtes pas prêt à agir.

RUSSEUL.

Hé ! je suis bien forcé de me presser ; ils vont tous se rendre ici pour ce mariage, il faut les prévenir, je vais envoyer chercher mon notaire.

TAUPIN.

Non, le nôtre vaut mieux ; c'est M. Derchaut.

RUSSEUL.

C'est aussi le mien, pas de difficultés. (*Il sonne.*) François, allez de suite chercher M. Derchaut.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PHILIPPE.

PHILIPPE *a entendu l'ordre de son oncle.*

(*Dans le fond.*) Le notaire, tant mieux !

RUSSEUL.

Où étiez-vous, Philippe ?

PHILIPPE.

Chez Madame d'Orcy. Votre volonté n'a point rencontré d'obstacles. Que d'obligations je vous ai, mon bon oncle ! Madame d'Orcy va venir.

RUSSEUL, *bas à* TAUPIN.

Je me sens attendri.

TAUPIN, *bas.*

Abraham étendit son premier né sur le bûcher pour obéir au Seigneur.

RUSSEUL.

Il a toujours raison. Ah! mon neveu, que n'avez-vous songé à prendre l'état ecclésiastique.

PHILIPPE, *étonné.*

Qu'entends-je? Dieu ne l'a pas voulu, puisque je vais me marier.

TAUPIN.

Dieu manifeste toujours assez à temps sa divine volonté.

RUSSEUL.

Philippe, je compte sur ton amitié, m'en donnerais-tu des preuves?

PHILIPPE, *effrayé.*

Pour un oncle si cher, pour un oncle si bon... (*A part.*) Ma langue reste glacée.

RUSSEUL.

Ton oncle te demande son salut ; il peut agir par sa seule volonté, il préfère avoir ton consentement.

PHILIPPE, *plus effrayé.*

Mon consentement, à quoi?

RUSSEUL.

J'ai commis une faute, tu connais mes remords...

PHILIPPE.

Je frissonne. On vous a prescrit une pénitence ?

RUSSEUL.

Les jésuites ont élevé des digues aux torrens dévastateurs ; quelle sainte œuvre que de s'unir à eux pour terrasser l'irréligion et le mauvais principe !... Je... je suis résolu, très résolu de les aider de tout mon pouvoir, de tout mon bien ; toujours après moi, bien entendu, père Taupin.

PHILIPPE, *anéanti.*

Je suis perdu.

TAUPIN.

Je vous ai dit que c'était convenu.

PHILIPPE, *avec énergie.*

Convenu ! quoi ! mon oncle, vous destiniez ce coup mortel au fils de votre sœur, à la veille d'un mariage que vous avez désiré ! Quand il touche au bonheur, vous l'écrasez sans pitié !

RUSSEUL.

Comme ces cris sont pénibles !

TAUPIN.

Jephté ne fut point arrêté dans son sacrifice ; le glaive moissonna les nouveau-nés sur le sein des mères amalécites.

PHILIPPE, *au désespoir.*

Mon oncle, mon oncle, voulez-vous mon malheur éternel ?

RUSSEUL.

Et toi, es-tu assez égoïste pour vouloir le mien ?

TAUPIN, *à* PHILIPPE.

Offrez ce sacrifice à Dieu.

RUSSEUL.

C'est bien dit. Dieu te récompensera.

PHILIPPE, *hors de lui.*

Ma tête brûle ! Mon oncle, vous êtes abusé par cet homme intéressé ; ces jésuites sont des ambitieux ; ils viennent troubler le repos des familles. Lisez Escobar, Emmanuel Sa, et tant d'autres : vous les connaîtrez ! Les lois les condamnent.

RUSSEUL.

Il extravague ! Philippe, vous parlez comme les libéraux.

TAUPIN.

Je ne réponds pas à ces calomnies.

PHILIPPE.

Non ! à la voix de cet homme, je ne passerai pas du comble du bonheur à cet excès de misère !.... Je suis à vos pieds, Monsieur de Russeul ; je vous demande....

TAUPIN, *avec vivacité.*

Votre bien : quelle rapacité !

RUSSEUL.

Entre dans les ordres.

PHILIPPE.

Hélas! je serai un mauvais prêtre.

RUSSEUL.

Et moi, veux-tu que je sois damné? Résigne-toi, Philippe. Tu as blasphémé. (*Entre le notaire.*) M. Derchaut, arrangez cet acte de manière que personne ne puisse rien faire casser.

(Taupin parle bas au notaire.)

DERCHAUT.

Soyez tranquille.... Je suis moi-même affilié....

PHILIPPE.

Condamné pour toujours ! ô désespoir ! ô rage !

SCÈNE DERNIÈRE.

LES MÊMES, Mme. D'ORCY, M. DE LA ROCHE.

PHILIPPE, *égaré.*

O Madame, ô Monsieur de La Roche, venez vous joindre à moi ! Sauvez-moi ! sauvez-moi !

RUSSEUL, *froidement.*

C'est inutile, tu le sais bien.

PHILIPPE, *plus égaré.*

Mon bon oncle !... Je suis dévot, très dévot. (*Il prie avec un mouvement convulsif; on distingue faiblement ces mots :*) Saint Pierre, saint Paul, tous les archanges, priez pour moi... Saints apôtres, priez pour moi.... C'est ma faute, c'est ma faute, ma très grande faute !

LA ROCHE.

Quel égarement ! Est-ce qu'il est devenu fou ?

MADAME D'ORCY.

Il me fait peur; qu'a-t-il donc, Monsieur de Russeul ?

RUSSEUL, *froidement.*

Il se remettra. Touché par la grâce, je dispose de mon bien. (*A Taupin.*) Après moi, bien entendu, en faveur des jésuites.

MADAME D'ORCY.

Mais alors, point de mariage.

RUSSEUL.

Je ne pense qu'à mon salut.

M. DERCHAUT *à* RUSSEUL.

L'acte est prêt; voyez comme il est clair, clair et court.

(Russeul prend l'acte et le lit.)

PHILIPPE.

Je me sens mourir. M. de La Roche, ayez pitié de moi !

LA ROCHE.

Mais, Monsieur Taupin, un mariage arrêté !

TAUPIN.

J'ai des ordres !

LA ROCHE.

Hélas ! mon Dieu ! un jeune homme si bon, si vertueux !

TAUPIN.

J'ai des ordres de Rome ; de Rome, entendez-vous, M. de La Roche ?

LA ROCHE.

Que trop, hélas ! mon Dieu ! Je n'ai plus rien à dire.

TAUPIN à RUSSEUL, *qui a lu.*

Vous pouvez signer sans crainte.

(Russeul veut aller signer ; Taupin le suit ; Philippe se jette entre son oncle et la table où est l'écritoire ; il s'arme de la canne de son oncle et menace Taupin.)

PHILIPPE.

Il ne signera pas!... (*A Taupin.*) Misérable spoliateur, tu m'en réponds sur tes jours !

RUSSEUL, *se retirant effrayé.*

Serait-il capable de me faire mal !

TAUPIN, *après l'avoir repoussé.*

J'en ai bien vu d'autres... (*A Russeul.*) Signez, je le surveille.

PHILIPPE à TAUPIN.

Tu es le plus fort, mais je m'en vengerai, scélérat.

MADAME D'ORCY.

Quelle horrible comédie !

RUSSEUL.

Scélérat ! (*A M. Taupin.*) Lever la main sur le père Taupin !... fuis de ma présence, blasphémateur ! tu n'en voulais qu'à mon bien. Je signe avec plaisir ; Dieu m'éclaire assez à temps.

PHILIPPE.

Il a signé !!!... Dieu ! s'il y en avait un, il écrase-

rait ce monstre vomi par l'enfer ; ce monstre qui profite de votre atroce égoïsme et de votre exécrable imbécillité..... Redoutez tous les deux mon implacable vengeance ; ce n'est pas mon dernier adieu !! Puissiez-vous dans ce monde et dans l'autre être traités comme vous l'avez mérité !

RUSSEUL.

Il me fait peur, le méchant ! cette scène me fera mal.

TAUPIN.

Rentrez dans votre appartement.

RUSSEUL.

Oui, je veux passer le reste de la journée en prière.

TAUPIN.

Vous ferez bien. (*Russeul passe dans sa chambre.*) (*A La Roche.*) Monsieur de La Roche, parlez pour le capitaine, je vous assure qu'il vaut dix mille Philippe... C'est pieux, c'est sage, n'aimant ni le vin, ni le jeu, ni les femmes... mille vertus, pas un défaut !

LA ROCHE.

Hélas ! mon Dieu ! je le crois bien d'après ce qu'il m'a dit.

TAUPIN.

Je vais vous l'envoyer.

(Il sort.)

LA ROCHE.

Madame, Dieu vous a préservée, M. Philippe était trop intéressé, trop colère...

MADAME D'ORCY.

Et ce père Taupin a fait là une vilaine chose...

LA ROCHE, *étonné.*

Le père Taupin ! impossible.

MADAME D'ORCY.

D'Orville est franc et honnête ; je veux lui confier le bonheur de ma nièce... Mon vieil ami, profitons de cette leçon, attachons moins de prix aux faux dehors ; et pour ne pas être dupes, évitons de donner dans aucun excès.

LA ROCHE.

Oh ! oh ! ceci sent l'hérésie... Allez-vous redevenir mondaine, hélas ! mon Dieu?

MADAME D'ORCY.

Je vais devenir plus défiante, plus avisée et plus

indulgente en jugeant les choses que je ne connais pas bien.

LA ROCHE.

Le capitaine d'Orville combattra avec moi ces idées de péché... Je songe à en faire un beau marguillier, une fois marié... Hélas! mon Dieu! en grand uniforme, et dans notre banc, ce serait un bien beau coup-d'œil un jour de grande fête!

LES

FILLES REPENTIES

DE SAINT-VAR.

PERSONNAGES.

MONSEIGNEUR, Évêque de Saint-Var.
M. VIART, Supérieur du séminaire.
Le Père TAUPIN.
Mme. la Vicomtesse D'ORCINNE, Présidente.
Mme. De FLAMMINGE, Vice-Présidente.
Mme. De VERMANSEUL.
Mme. De VILLANDRY.
Mme. De REIBEL.
Mme. ANTOINE.
Mme. BERNARD.
SOEUR SÉVÈRE.
ROSE,
JACQUETTE,
JEANNE,
BERTE,
FRANÇOISE,
LAURE,
} Filles repenties.
LAURENT.
JOSEPH, Cocher de Mme. de Flamminge.

(La scène est dans la ville de Saint-Var, près de Toulouse.)

LES

FILLES REPENTIES

DE SAINT-VAR.



SCÈNE PREMIÈRE.

L'appartement de Monseigneur.

TAUPIN, *seul.*

Quand on a été maréchal-des-logis de dragons, amateur de belles, de vin, et bon enfant, on ne vaut rien pour être jésuite ; aussi ça ne durera-t-il pas. Je suis résolu à prendre la volée. Toujours se morfondre à la porte des supérieurs... Cet évêque est-il long-temps à table !... Ah ! M. Viart.

(Entre Viart.)

VIART.

Monseigneur n'est pas encore visible.

TAUPIN.

Il y a plus d'une heure que je l'attends ; il boit sec, Monseigneur !

VIART, *d'un air sévère.*

Que dites-vous? Monseigneur ne peut pas rester une heure à table ; il est probablement en prières.

TAUPIN.

C'est ce que je pensais. (*A part.*) Est-il bon ! (*Haut.*) Vous avez l'air souffrant, M. Viart.

VIART.

C'est que je jeûne beaucoup.

TAUPIN.

Et moi aussi. (*A part.*) Oui, j'ai déjà deux bouteilles de vin dans le ventre; ça tient chaud.

VIART.

Voici Monseigneur.

SCÈNE II.

LES PRÉÇÉDENS, MONSEIGNEUR.

MONSEIGNEUR.

Père Taupin, je vous ai fait attendre ; mes gens craignaient de me déranger ; je jouais au volant avec mon secrétaire, excellent exercice pour faire la digestion... Je vous scandalise, M. Viart, mais c'est par ordonnance de mon médecin.

VIART.

Je n'en doutais pas, Monseigneur.

MONSEIGNEUR.

Et comment va mon séminaire?

VIART.

Je crois que Monseigneur en sera content.

MONSEIGNEUR.

Ces jeunes gens sont studieux... maigres.

VIART.

Très maigres, depuis que Monseigneur a bien voulu me nommer leur supérieur.

MONSEIGNEUR.

J'y tiens beaucoup. Rien n'a meilleur air que ces jeunes lévites un peu pâles, cela va à merveille avec leur surplis, et puis il faut s'attirer des respects. Messieurs : les jours de souffrance de l'Église ont précédé ses jours de triomphe.

VIART, *avec zèle.*

Ah! Monseigneur, on l'oublie trop, cette importante vérité ; beaucoup de membres du clergé ne mènent pas une vie assez austère, je les plains de ne pas connaître la joie ineffable de souffrir pour son Dieu... Délicieuses tortures, adorables douleurs qui...

MONSEIGNEUR, *interrompant.*

Oh! oh! mais doucement donc, mon cher supérieur. (*A Taupin.*) Ce petit saint-là nous réduirait à rien.

VIART.

Non, Monseigneur, je ne puis, comme Monseigneur d'Hermopolis, désirer que les pompes du luxe viennent au secours de la religion.

MONSEIGNEUR.

Trop de luxe, non; mais il faut s'entendre... Qu'on me retranche, par exemple, ma maison de campagne, mes chevaux et mon cuisinier, et je ferai une belle figure!

TAUPIN.

Monseigneur a raison, il ne faut pas laisser le corps s'affaiblir, l'âme s'énerverait; dans mes campagnes et mes pélerinages, je ne me suis jamais refusé un verre de vin avec accompagnement...

MONSEIGNEUR.

Assez, assez, père Taupin, vous iriez aussi trop loin... M. Viart, j'approuve, du reste, très fort votre conduite : beaucoup de travail pour ces jeunes gens, et qu'ils soient maigres.

VIART.

J'ai fait supprimer le bois dans toute la maison.

MONSEIGNEUR.

Très bien! point de feu pour ces chers enfans, c'est jeune, cela ne sent pas la rigueur de cet hiver glacé.... On gèle ici. François? François?

(Un domestique paraît.)

A quoi songez-vous? Je vous ai ordonné de brûler beaucoup de bois dans ce salon, même quand je n'y suis pas; ça chauffe les murs.

(Le domestique fait un très grand feu.)

VIART.

La table de la maison est des plus frugales, on n'y mange presque que des légumes.

MONSEIGNEUR.

Des légumes, sont-ils heureux! La viande, les truffes, le poisson, le gibier, les entremêts, les ortolans, me fatiguent horriblement. Croyez-vous, Taupin, que le meilleur plat de mon déjeûner a été des petits pois venus en serre-chaude, et que M. le colonel de Vermanseul m'a envoyés.

TAUPIN.

Il est colonel, M. de Vermanseul? Il sert depuis si peu de temps.

MONSEIGNEUR.

Oui, et c'est un bien bon colonel; il est très pieux, et il fait quantité de présens à l'église de Saint-Maxence, sa paroisse, c'est très exemplaire.

Viart, où en êtes-vous de l'application de la théologie ?

VIART.

Aux massacres de la révolution.

TAUPIN, *étonné*.

Comment, aux massacres ! à propos de théologie ?

MONSEIGNEUR.

C'est ce diable de Viart qui a inventé cela. On dit : l'application de l'algèbre à la géométrie ; delà il a conçu l'heureuse idée de l'application d'une partie de la théologie aux œuvres exécrables de l'impure révolution française... Cependant, Viart, je désirerais que vous fussiez plus clair dans l'exposé des motifs qui vous ont déterminé à professer cette nouvelle science.

VIART.

Monseigneur sait bien qu'on ne peut pas tout dire.

TAUPIN.

Cela est vrai, ce n'est pas facile de professer... en Palestine, quelquefois il m'arrivait, en voulant convertir les Turcs, de creuser tellement la question, que bien que je crusse m'entendre, il était possible qu'à la rigueur je finisse par ne distinguer que très faiblement cette lueur que le génie sait retrouver entre le doute et l'obscurité dans les profondeurs de la science.

MONSEIGNEUR.

C'est Viart qui en a du génie!... Pourtant cela doit vous lasser, mon cher supérieur, de répandre tant de sang dans le court espace de temps que dure votre leçon quotidienne; réellement, Taupin, c'est que ses discours sont épouvantables, mais ce qui s'appelle horribles! Il a un recueil des plus atroces aventures de 93; je crois même qu'il en invente, ce bon supérieur.

VIART.

Non, Monseigneur, croyez...

MONSEIGNEUR.

Et quand cela serait, il n'y aurait pas grand mal. Comment appelez-vous cette jeune personne dont vous racontiez la mort il y a quelques mois?

VIART.

Il y en a eu un si grand nombre!

MONSEIGNEUR.

C'est la vérité. C'est que réellement j'évalue à plus de douze cent mille les victimes qui vous sont nécessaires pour que vos tableaux ne soient pas invraisemblables, à ne mettre que mille personnes pour former une mer de sang, et cinq cents par amas de carnage.

VIART.

C'est encore loin de l'affreuse réalité.

MONSEIGNEUR.

Taupin, vous ne pouvez vous figurer à quel point il anime toute cette jeunesse; ce ne sont, pendant qu'il parle, que des soupirs, des yeux enflammés de colère, des cris étouffés.

VIART, *souriant.*

Ah! ils ne seront pas faciles à mener et à pervertir ces jeunes gens-là.

MONSEIGNEUR.

Tant mieux! père Taupin; j'attends les dames de la congrégation des filles repenties : vous allez souvent dans cet établissement, en êtes-vous content?

TAUPIN.

Très content, Monseigneur; c'est étonnant de voir la quantité de mauvais sujets qui redeviennent vertueuses dans cette maison.

MONSEIGNEUR.

Mais on dit qu'après en être sorties, ces femmes vertueuses redeviennent de mauvais sujets?

TAUPIN.

Monseigneur a raison, c'est malheureusement trop vrai. Si ce n'était cela, ce serait un établissement bien utile.

VIART, *sortant.*

Je présente mes humbles respects à Monseigneur; il n'a pas d'ordres à me donner?

MONSEIGNEUR.

Non... tenez-les toujours maigres, je vous le recommande, et ne m'envoyez plus pour porte-mître ce vilain jeune homme brun.

VIART.

M. Guillot?...

MONSEIGNEUR.

C'est donc un homme du peuple; j'aurais dû m'en douter. Il sue, il a taché ma belle mître d'or. Choisissez pour le remplacer quelqu'un de bonne famille.

VIART.

Il y en a peu maintenant.

MONSEIGNEUR.

N'avez-vous pas M. de Saint-Julien?

VIART.

Il est fortement soupçonné d'être un peu libéral.

MONSEIGNEUR.

Peste! alors prenez le jeune d'Abreul. Ce pauvre comte d'Abreul s'est donné à moi si complètement! Il faut faire quelque chose pour son fils.

VIART.

Il est fort gras.

MONSEIGNEUR.

Faites-le maigrir, cela avant tout..... Adieu, Viart.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Mesdames de la congrégation des Filles Repenties.

SCÈNE III.

MONSEIGNEUR, TAUPIN, Mme. LA VICOMTESSE D'ORCINNE, Mme. DE FLAMMINGE, Mme. DE REIBEL, Mme. DE VERMANSEUL, Mme. DE VILLANDRY, Mme. BERNARD, Mme. ANTOINE.

MONSEIGNEUR.

Mesdames, soyez les bienvenues.

(Ces dames, après plusieurs révérences très empressées et très respectueuses, entourent Monseigneur, qui tousse plusieurs fois.)

MADAME DE FLAMMINGE, *vivement.*

Ah! mon Dieu, Monseigneur, seriez-vous enrhumé?

TOUTES, *avec effroi.*

Monseigneur enrhumé!

MONSEIGNEUR, *souriant.*

Ce n'est rien. C'est Madame de Vermanseul qui se porte bien ! quelles grosses joues !

MADAME DE VERMANSEUL.

Merci, Monseigneur. Je suis confuse de tant de bonté.

MADAME DE FLAMMINGE, *bas à* LA PRÉSIDENTE.

A quoi songe-t-il de lui parler la première ? (*Haut.*) Monseigneur, nous venons...

MONSEIGNEUR, *distrait.*

Réellement vous avez de belles joues, Madame de Vermanseul ; mangez-vous beaucoup ? Mon estomac va mal.

MADAME D'ORCINNE.

Tant d'autres choses vont si bien en vous, Monseigneur ; nous admirons cette sagacité, cette charité, ce zèle infatigable...

MONSEIGNEUR, *distrait.*

Père Taupin, mais regardez donc ces joues-là ?

TAUPIN, *bas à* MONSEIGNEUR.

C'est comme l'arrière-face de ces petits anges qui sont dans la chapelle de Monseigneur.

MONSEIGNEUR, *bas.*

Taupin !... On voit bien qu'il a servi.

MADAME D'ORCINNE.

Monseigneur, nous venons vous prier d'assister au tirage d'une loterie qui doit avoir lieu dans la maison que nous administrons ; les différens lots sont les ouvrages des dames de la société : le produit doit servir à marier une de nos filles repenties.

MONSEIGNEUR.

Ne la mariez pas, si vous n'êtes pas sûres de sa conduite.

MADAME DE FLAMMINGUE.

Dieu merci, nous sommes sans crainte. Voilà plus de trente conversions cette année.

MONSEIGNEUR.

Mais on dit qu'une fois dehors, ces filles recommencent leurs impuretés.

TOUTES.

C'est une calomnie, Monseigneur.

MADAME D'ORCINNE, *piquée.*

Non, Monseigneur, elles ne recommencent rien ; elles sortent pures, sans tache et repentantes !.... Mais le siècle est si corrompu que quelquefois les mauvais exemples les perdent de nouveau. Hélas ! elles succombent à la tentation comme d'autres innocentes filles.

TAUPIN.

Hélas ! oui, cela est vrai... Elles succombent absolument de même.

MONSEIGNEUR.

Avez-vous choisi le futur époux?

MADAME DE FLAMMINGE.

Pas encore, Monseigneur. Celle de nos filles qui se conduit le mieux a le choix d'entrer dans un couvent ou de se marier. La plupart préfèrent ce dernier parti.

TAUPIN.

Je n'en suis pas étonné. Presque toutes sont dominées par une ardeur de pensée qui les entraîne vers le crime que Monseigneur a nommé.

MADAME DE REIBEL.

Oh! oui, mon père, on ne saurait croire la peine qu'elles nous donnent pour les retenir dans le repentir. Il faudrait quelquefois la gendarmerie.

MADAME D'ORCINNE, *bas, vivement.*

Silence, Madame, quelle imprudence!

TAUPIN.

Hélas! les passions ont passé par-là!... Et laquelle de ces filles égarées avez-vous choisie, Madame la présidente?

MADAME D'ORCINNE.

Rose, mon père: celle qui était figurante ou comédienne.

TAUPIN, *à part.*

Ce n'est pas là mon compte.

MONSEIGNEUR.

Oh ! oh ! Une comédienne ! et vous l'avez convertie à fond ?

MADAME DE FLAMMINGE.

Parfaitement, Monseigneur, et il fallait la voir quand elle entra chez nous ; elle avait des termes, elle ne parlait que d'un perfide......

MONSEIGNEUR.

D'un perfide, quoi ?

MADAME DE FLAMMINGE.

Je rougis, Monseigneur, d'un perfide.... amant.

TAUPIN.

O ciel ! Je suis scandalisé !

MADAME DE FLAMMINGE.

Nous avions la charité qui nous empêchait de l'être... Madame la présidente, me disait-elle....

MADAME D'ORCINNE.

Madame la vice-présidente, elle aurait dû vous dire.

MONSEIGNEUR.

Oui, oui, continuez, Madame de Flamminge, ce récit m'intéresse...

MADAME D'ORCINNE, *bas.*

Allez-vous répéter ces horreurs ?

MADAME DE FLAMMINGE.

Madame, me disait-elle, j'ai été abandonnée par M. Ambroisini....

TAUPIN.

C'est le nom de son impudique complice en damnation?

MADAME DE FLAMMINGE.

Oui, mon père : j'ai été abandonnée comme Ariane, dans l'île de Naxos.

MONSEIGNEUR.

Quelle abomination !

MADAME DE REIBEL.

En vérité, elle ne parlait que du paganisme.

MADAME DE VILLANDRY, *bégayant.*

Du pa-a-ganisme dont nos saints martyrs ont bri-brisé les i-idoles. Castor et Pollux, Mars, Bac-Bacchus et Jupit-pitpit....

MADAME DE FLAMMINGE, *avec vivacité.*

Jupiter, Madame. Jésus Maria ! permettez-moi de me signer, Monseigneur.

MADAME DE REIBEL.

Et moi, que de peines j'ai eues pour la déshabituer de chanter des chansons.... (*Elle se tait.*)

MONSEIGNEUR.

Des chansons : sur?

MADAME DE REIBEL.

Sur.... Je n'oserai jamais.

MONSEIGNEUR.

Parlez, Madame.

MADAME DE REIBEL, *rougissant.*

C'étaient des chansons.... sur les hommes.

MONSEIGNEUR.

Et maintenant elle est irréprochable?

MADAME D'ORCINNE.

Oui, Monseigneur, elle voudrait toujours être à l'église.

MADAME DE REIBEL.

Je dois dire, cependant, que je la trouve fainéante et gourmande.

MADAME DE VILLANDRY.

Et très menteuse.

MADAME D'ORCINNE.

(*Bas.*) Silence donc? (*Haut.*) Monseigneur, c'est un miracle d'en avoir fait ce qu'elle est devenue; c'est pour cela que nous l'avons choisie.

MONSEIGNEUR.

A quelle heure demain, Mesdames?

TOUTES.

A midi, Monseigneur.

(Elles se disposent à sortir, après avoir salué à plusieurs reprises. Monseigneur attire à l'écart Mme. de Vermanseul; toutes les dames sont fort intriguées.)

MADAME DE FLAMMINGE, *bas à* LA PRÉSIDENTE.

Que peut-il lui dire?

MONSEIGNEUR, *bas à* MADAME DE VERMANSEUL.

Remerciez M. de Vermanseul de ses excellens petits pois.

(Monseigneur rentre dans ses appartemens.)

MADAME D'ORCINNE *à* MADAME DE VERMANSEUL, *en sortant*

Que vous a dit Monseigneur?

MADAME DE VERMANSEUL, *fièrement*.

C'est entre Monseigneur et moi, Madame.

SCÈNE IV.

Le théâtre représente une salle où sont disposés des ouvrages de couture. Des chaises sont alignées à l'usage des Filles Repenties; au milieu est le grand fauteuil de la sœur supérieure.)

ROSE, JACQUETTE, LAURE.

ROSE.

Comme c'est dur de se lever à six heures; ah! je baille... et comme on est vêtu.

JACQUETTE.

Ah, ne m'en parlez pas! Moi, que je faisais un tapage à ma bonne, lorsqu'elle nous apportait le chocolat avant midi; moi, que j'étais toujours mise comme une actrice, oh!...

JEANNE.

Faut mettre ça avec les vieux pompons, plus y penser. S'il y avait de bons momens, les mauvais traitemens ne se faisaient pas attendre : les hommes sont si monstres!

JACQUETTE.

Ah! je n'ai pas à me plaindre, j'ai t'abusé de mon empire, j'ai épuisé à sec d'argent un Anglais assez gentil. Il est parti pour en chercher des guinées sterling, et peut-être noyé. On s'accoutume à rouler sur l'or avec ce peuple-là; fallait me voir avec un grand chapeau à plumes, si on n'aurait pas dit une baronne ou une vicomtesse : quel malheur!

JEANNE.

Ah! bah! pas de chagrin. Y en a pas une ici avec qui on en ait si mal agi qu'avec moi, particulièrement les militaires, qu'on dit que l'honneur français y peut pas manquer. Si vous saviez comme mon grenadier s'est conduit avec moi, Jacquette!

JACQUETTE.

M'entendre appeler Jacquette?... moi, que je portais le nom d'Isménie!..

JEANNE.

Et moi, que mon grenadier et tout le régiment ils m'appelaient Wagram. Jeanne ! si on dirait pas un pékin.

ROSE, *déclamant.*

Jeanne auprès d'eux, ce fier soutien du trône,
Portant corset et jupon d'amazone,
Le chef orné d'un petit chapeau vert,
Enrichi d'or et de plumes couvert,
Sur son fier âne étalait ses gros charmes.

JEANNE.

Dites donc, mes amours, c'est du catéchisme d'opéra ?

ROSE.

Non, c'est de l'héroïne d'Orléans.

JACQUETTE.

Vous êtes pas moins bien instruite, Rose.

ROSE.

J'ai eu un amant qui était jobard, il m'apprenait tout ça par cœur, ainsi que mes rôles.

JACQUETTE.

Si c'était un Anglais, vous devez assez maudire leur enfer pour se repentir.

ROSE.

Au théâtre on voit tant de choses frappantes ! on est fait à tout. J'ai eu un homme puissant, dévôt

et assez modeste, qui secourait à tous mes besoins. Volage que je fus! je le quittai pour M. Ambroisini, un fameux acteur; était-il frappant dans un rôle à effet? Cinq pieds onze pouces! soulevant des poids mieux que les Hercules du Nord.

JEANNE.

Mon grenadier aussi était fameusement fort! et ce M. Ambroisini...?

ROSE.

M'abandonne à son tour pour suivre une mille pattes de danseuse qui s'appelait Terpsichore, à qui j'ai manqué, de peu s'en faut, lui arracher les yeux et ses bras de mannequin.

JEANNE.

Consolons-nous d'être ici: moyennant la piété, on peut avoir un mariage.

JACQUETTE.

J'en veux pas. Je crois que je prendrai le parti de retourner avec les Anglais.

ROSE.

Dame! j'ai essayé de bien des choses, il faut essayer du mariage; mais la piété, c'est pas amusant. (*Soupirant.*) Ah! il me manque quelque chose.

JEANNE.

Pardi! y me manque mon grenadier La Douceur, je ne fais pas la mijaurée.

ROSE, *émue.*

Ambroisini ! perfide Ambroisini !

JACQUETTE.

Moi aussi, il me manque une belle jeunesse !.. Les Anglais sont-ils bel homme ?

JEANNE.

J'aime de cœur que les militaires: le bourgeois ça n'est pas assez farceur.

ROSE.

Vous ne diriez pas ça si vous aviez connu M. Ambroisini, il ne dégrisait pas; hormis de voler et de tuer, il n'y avait rien qui pût le faire reculer.

JACQUETTE.

Oh ! le bourgeois n'est pas assez farceur... Tenez, regardez cette balafre-là, c'est un cadeau d'un individu que j'ai adoré.

ROSE.

Je n'ai jamais aimé ces tapars grossiers....., je leur aurais repassé deux doigts de fer. (*Elle se fend, comme si elle tirait les armes.*) Une, deux...

JACQUETTE.

Mais qui donc vous a encore appris cela ?

ROSE.

Un sous-officier de carabiniers; il n'avait que

cinq pieds neuf pouces, deux pouces de moins que M. Ambroisini. Pas moins, il était fort aimable, il me donnait des leçons quand j'étais encore demoiselle.

JEANNE.

Silence, voici cette supérieure ; ayons l'air de prier.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTES, SOEUR SÉVÈRE.

LA SOEUR.

Vous pensez au bon Dieu? très bien, mes enfans, vous n'ignorez pas que le choix de nos dames peut tomber sur une de vous trois ; je crois donc qu'il n'est pas inutile de vous faire répéter vos résolutions ; allons, à vous, Rosette : Jacquette et Jeanne répondront.

ROSE.

Je prends la ferme résolution de ne jamais avoir de mauvaises pensées, et de ne pas m'épargner en me donnant la discipline.

JEANNE *et* JACQUETTE.

Oui, oui, oui.

ROSE.

Je prends la ferme résolution de ne jamais m'habiller indécemment, de ne pas tourner la tête à l'église, de ne pas oublier de dire mes petites prières en m'habillant et me déshabillant ; je prends la ferme résolution d'être modeste, vertueuse, laborieuse et pieuse.

JEANNE *et* JACQUETTE.

Oui, oui, oui.

LA SOEUR.

C'est très bien ; ces dames vous aiment ; j'ai idée qu'une de vous aura du bonheur aujourd'hui.

ROSE.

C'est une sœur qui est respectée de ces dames.

JEANNE.

Comme ma sœur a un beau chapelet !

ROSE.

C'est un cadeau d'un missionnaire, en récompense de la vertu de ma sœur.

JACQUETTE.

Ah ! comme j'ai eu des torts avec la vertu !

JEANNE.

Et moi, que j'ai senti que le vice pendant cinq ans sans interruption. Repentir et confession.

LA SOEUR.

Calmez-vous, mes enfans, tout est pardonné

au pécheur qui se repent de ses erreurs passées.

JACQUETTE.

Est-elle heureuse, ma sœur ! elle n'a pas connu le tourment de la passion.

LA SOEUR.

Pardonnez-moi, j'entends celle de M. Viart toutes les années.

ROSE.

Ce n'est pas de celle-là dont elle parle, ma sœur, c'est de ce funeste égarement, délire d'un être complet, frénésie de l'âme sensible, comme disait M. Legrand, un autre excellent acteur, dans un bien beau drame : ah ! j'ai aimé, je puis le dire, Mesdames, et...

JEANNE, *interrompant.*

Et moi, que mon pauvre La Douceur me faisait venir les larmes aux yeux, tant seulement en se mettant en grande tenue : guêtres et pantalon blanc, frac bleu, schakos noir, pompon et épaulettes rouges, briquet et figure assez sévère, avec deux moustaches relevées comme une queue de lapin.

LA SOEUR.

Paix donc ! Il valait mieux prier que de dire cela.

JACQUETTE.

Il n'y en a pas pour la tenue comme la nation anglaise : quel beau linge !

LA SOEUR.

Ne vous livrez plus à ces écarts d'imagination. Rose, savez-vous par cœur l'objet en question ?

ROSE.

Oui, très bien; mais pour me donner de l'assurance, ma sœur devrait me faire prendre une bonne tasse de café bien fort et bien sucré. Quand M. Ambroisini jouait le rôle d'un grand criminel, ou autre chose, il était bien rare qu'il se privât de deux ou trois bouteilles de vin.

JEANNE.

Mon grenadier aussi, il lui fallait de la boisson.

JACQUETTE.

Ce sont les Anglais qui boivent sec et long-temps.

LA SOEUR.

C'est trop fort, laissez là ces souvenirs profanes.

ROSE.

C'est un piége du tentateur, Mesdemoiselles.

(La pendule sonne huit heures, toutes les Filles Repenties entrent successivement; elles se rangent, la sœur les inspecte.)

LA SOEUR.

Mes filles, je suis contente de votre air de modestie; vous savez que Monseigneur doit visiter

notre maison; point de jalousie, priez que le choix tombe sur vous; mais priez Dieu aussi pour celle qui vous sera préférée.

ROSE.

Alors il y a contradiction.

LA SOEUR.

Silence! je vais faire l'appel.

(Sœur Sévère fait l'appel; Julie, Jeanne, Jacquette, Marguerite, Rose, Lise, Françoise, Berte, répondent: me voilà.)

Bien, il ne manque personne. Comment s'appelle la nouvelle venue?

LA NOUVELLE REPENTIE.

Laphloia.

LA SOEUR.

Quel nom! vous n'êtes donc pas chrétienne?

LA NOUVELLE REPENTIE, *rapidement*.

Je suis née à Austerlitz. Ma mère, veuve d'un brave capitaine, me donna le jour dans un caisson. Après bien des événemens, j'épousai un colonel tué à la bataille de Waterloo.... Je...

LA SOEUR.

C'est bon, c'est bon.

MARTHE.

Des veuves de colonel, c'est connu; je l'ai été aussi, moi, en 1816, que le valet-de-chambre de l'ambassadeur d'Angleterre.....

JACQUETTE.

Oh ! vous avez connu les Anglais ? Milord Pemberton, fort aimable particulier de ce pays-là, me disait....

LA SOEUR.

Silence ! vous porterez, Mamselle, le nom de Thérèse, votre patronne.

LA NOUVELLE REPENTIE.

Oui, ma sœur. (*Aux autres filles.*) La vérité est que mon père a été sergent dans l'ex-118me.

JEANNE, *avec vivacité.*

Dans l'ancien régiment de La Douceur : ah ! il l'aimait le 118me., il m'en parlait toujours.

LA SOEUR, *en colère.*

Taisez-vous ! Quoi qu'on dise vous vous rappelez toujours quelque chose. (*Entre le père Taupin.*) Je vous salue, mon père.

TOUTES.

Le père Taupin ! Le père Taupin !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTES, TAUPIN.

TAUPIN, *souriant.*

Quels éclats de joie! Oui, mes nouvelles Madeleines, c'est le père Taupin, qui vient vous exhorter à la vertu.

MARTHE, *bas à* MARGUERITE.

Quel dommage qu'il y ait la sœur, il est si drôle!

TAUPIN, *à* LA SOEUR.

Ces jeunes Samaritaines vous font enrager?

LA SOEUR.

Toujours ces souvenirs mondains.

TAUPIN.

Ça passera; il faut que j'entretienne Rose un moment.

LA SOEUR.

Rose, serait-elle choisie?

TOUTES, *murmurant.*

Ah, par exemple!

TAUPIN.

La curiosité, mes filles: qu'est-ce que la curiosité?

LA SOEUR.

C'est un péché. Venez toutes terminer les apprêts de cette grande journée... Et vous, Rose, demeurez.

SCÈNE VII.

LE PÈRE TAUPIN, ROSE.

TAUPIN, *sur le devant de la scène.*

Si elle est dévote, comme on le dit, le père Taupin, le fameux père Taupin est sûr de son fait. (*Haut.*) Rose, ma chère Rose, le vice vous fait donc horreur ?

ROSE.

C'est la pure vérité. (*A part.*) Il n'a pas son air farceur aujourd'hui.

TAUPIN.

Mon enfant, il faut détester le péché, le repousser, le refouler dans le fond de la conscience, et jusque dans les replis de vos sens, si je puis m'exprimer ainsi. Voyons, ma très chère Rose, vous vous rappelez le monde ?

ROSE.

Pardi, je ne puis oublier ce que j'ai vu.

TAUPIN.

Et vous éprouvez des remords d'avoir si souvent péché ?

ROSE.

Oh, oui ! je n'ai repos et calme qu'en priant. (*A part.*) Veut-il me mettre dedans ?

TAUPIN.

Rose, Rose, l'état où vous êtes m'a profondément touché. Je vous guiderai vers le salut, avec zèle, empressement, charité et tendresse... Que sentez-vous à ma voix! Votre sein est agité: comme il bat!

ROSE, *à part.*

Il veut quelque chose: en avant la modestie et la piété. (*Elle baisse les yeux et dit son chapelet.*)

TAUPIN, *à part.*

(*Essayons de prêcher un peu.*) Le démon se glisse partout, comme le tentateur se glissa à travers tous les obstacles jusqu'au fond du sein de notre première mère; le démon aux serres brûlantes... Ah! ma chère Rose, si vous étiez la proie du démon... (*Il la presse contre lui avec hardiesse.*)

ROSE, *le repoussant avec force et colère.*

Ah! dites donc, restez chez vous.

TAUPIN, *d'un ton gai.*

Allons, c'est bon, vous le faisiez donc exprès. (*Changement de front.*) Rose, je le vois, vous avez connu l'amour?

ROSE.

Pardi, au théâtre on n'est pas de marbre, je crois.

TAUPIN, *d'un ton mielleux.*

Et moi aussi j'ai respiré le souffle empoisonné... (*Il se reprend.*) Tiens, l'habitude! tel que vous me

voyez, j'ai été maréchal-des-logis de l'ex-8me. dragons.

ROSE.

Dragon, et maintenant vous êtes père?

TAUPIN.

Fatigué de mon état, je ne suis plus rien. Je pars cette nuit pour aller recueillir aux États-Unis une fort honnête succession; vous le savez, ma chère Rose, depuis long-temps je brûle de vous plaire, et je viens brusquement vous proposer d'être du voyage. Je n'ai pas le temps de faire des phrases; ces dames veulent vous faire épouser un assez mauvais sujet, Laurent, le domestique de Mme. d'Orcinne; mais cela ne vous convient pas. Parlez, belle Rose, consentez-vous à me suivre?

ROSE.

C'est donc moi qu'on a choisie?

TAUPIN.

Que vous importe? à quoi cela peut-il vous mener? Allons, mon enfant, nous sommes à dix lieues de Bordeaux, voilà une bourse joliment garnie, et en avant les amours, argent comptant!

ROSE, *d'un ton théâtral.*

En avant les amours; et si vous m'abandonniez? si, pour prix de mon sacrifice, je ne recueillais que honte et que mépris? O devoirs que je trahis! ô... . . . .

TAUPIN.

Assez, petite rusée; elle me débite une tirade d'un vieux mélodrame; fi donc! je suis un ancien. Parlons mieux, je vais trouver Monseigneur pour l'accompagner ici; ce soir, je jette le froc aux orties; puis-je compter sur vous? Un peu de confiance, je n'engendre pas la mélancolie, et le gousset rend un assez joli son.

ROSE.

Je vous suivrai, et plus de repentir.

TAUPIN, *bas.*

Elle est charmante. On vient: à minuit trouvez-vous dans le jardin. (*Haut, d'un ton dévôt.*) Adieu, mon enfant, et que le Seigneur vous maintienne dans ces bonnes dispositions....

SCÈNE VIII.

ROSE, *et un peu après*, LAURENT.

ROSE.

Il m'a fait voir une assez belle bourse, ce père-là... et pourtant, je ne suis pas très décidée; Laurent est protégé, et puis le père Taupin veut passer la mer, c'est pas amusant... Le voici, ce cher

Laurent. Vous êtes venu avec Madame la présidente, Monsieur?

LAURENT.

Ainsi que doit faire un fidèle serviteur. Oui, belle fleur, rose parfumante. Rose, vous allez t'épouser le vertueux Laurent, comme dit ma maîtresse.

ROSE.

Vous, vertueux? séducteur!

LAURENT.

J'ai donné là-dedans d'un assez bon genre; je pense bien, faut soutenir la bonne cause, puisque les honnêtes gens y portent main-forte.

ROSE.

Je sais que vous êtes adroit.

LAURENT.

Madame la comtesse me traite bien; mais aussi faut voir comme je pense.

ROSE.

Et vous roulez sur l'or?

LAURENT.

Suffit que je manque de rien. Et le commerce des reliques, que je fais vendre par une manière de vieux pélerin, ça peut compter. Un peu de galon, une boîte en carton, et un morceau d'os de poulet brisé.... C'est pas coûteux et ça rapporte. Soixante

francs l'autre jour d'une de mes vieilles dents, transformée en dent de saint Magloire, retrouvée dans les ruines où ce saint-là subit le martyre: j'avais affaire à une comtesse simple et crédule; trente francs un morceau du manteau de Ponce-Pilate : y a de quoi faire fortune; cinquante francs une moitié de fer du cheval de l'empereur Constantin. Si la bourse des saints n'est pas plus tôt tarie que mes reliques, je risque rien, aimable Rose.

ROSE.

Oui ; mais êtes-vous certain d'être choisi pour m'épouser? Je crains...

LAURENT.

Vous craignez... Allons, vous ne savez pas comme je pense. J'ai toisé ces canards-là ; l'affaire est au sac. Mais prononcez-vous donc?

ROSE, *déclamant.*

Espérance et confiance
Finiront notre souffrance.

LAURENT.

Vaut mieux ceci :

L'Église, dans sa clémence,
Tôt ou tard nous récompense.

Avec ces cantiques-là on est sûr de ne manquer de rien; quatre repas par jour, café et pousse-café.

J'entends du bruit ; nous nous retrouverons dans le jardin.

ROSE.

Ce garçon est vraiment aimable... Ma position est fort embarrassante.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

Mme. DE FLAMMINGE, Mme. DE REIBEL, Mme. DE VERMANSEUL, Mme. ANTOINE, Mme. BERNARD.

MADAME DE VERMANSEUL.

Certainement, il n'est pas juste que Madame la comtesse d'Orcinne veuille nous imposer son domestique Laurent.

MADAME DE REIBEL.

Sans presque nous avoir consultées.

MADAME ANTOINE.

Pour qui nous prend Madame la présidente?

MADAME BERNARD.

Les volontés sont libres.

MADAME DE FLAMMINGE.

Mon cocher est un ancien soldat, plus religieux que cet hypocrite Laurent.

MADAME ANTOINE.

Je pourrais aussi proposer mon domestique, qui est un excellent sujet.

MADAME BERNARD.

Oui, c'est un très honnête homme.

MADAME DE FLAMMINGE, *bas à* MADAME DE VERMANSEUL.

Quelle prétention! (*Haut.*) Prenez garde, Mesdames; si nous nous divisons, Madame la présidente l'emportera. Madame d'Orcinne est comtesse, je suis vicomtesse; je crois donc qu'on ne peut, prudemment, lui opposer que mon cocher Joseph. (*Bas, à Madame de Vermanseul*). Ces petites gens sont incroyables!

MADAME ANTOINE, *bas à* MADAME BERNARD.

Je finirai par les planter là : quel orgueil!

(On entend des cris : Vive la présidente!)

MADAME DE REIBEL.

Voici la présidente. Se fait-elle rendre des honneurs!

MADAME DE FLAMMINGE.

Mesdames, secondez-moi.

SCENE X.

LES MÊMES, LA PRÉSIDENTE Mme. D'ORCINNE.

LA PRÉSIDENTE, *enivrée des cris, des repentirs, à la coulisse.*

Bien, très bien, braves filles, très bien! (*Avec enthousiasme.*) Mesdames, lorsque l'impiété, l'athéisme, le déisme, la révolution, en un mot, élèvent de nouveau leurs têtes altérées de sang, je...

MADAME DE FLAMMINGE.

Très bien, Madame la comtesse; mais réservez cela pour Monseigneur, il va venir, et nous n'avons pas encore choisi l'époux de Rose.

LA PRÉSIDENTE.

Pardon, Madame la vicomtesse, c'est mon domestique Laurent.

MADAME DE FLAMMINGE.

Mais, Madame, la présidente n'a pas le droit de décider d'après sa seule volonté.

LA PRÉSIDENTE, *en colère.*

Serait-ce la vice-présidente qui l'aurait!

MADAME DE FLAMMINGE.

Vous avez été nommée présidente, on sait comment.

LA PRÉSIDENTE.

J'ai été nommée par les missionnaires, au scrutin.

MADAME DE FLAMMINGE.

Le scrutin fut faux. Ce fut la protection de Monseigneur.

LA PRÉSIDENTE.

Non pas sa protection, mais mon rang.

MADAME DE FLAMMINGE.

Je suis aussi noble que vous, Madame; votre aïeul était procureur ou médecin.

LA PRÉSIDENTE.

Quelle horreur! en 1259, on trouve déjà Bracher de Fleuriens, seigneur de trois villages, et haut-justicier. Il avait épousé très haute et très puissante dame, Gertrude Gerbeglouse d'Imberjault, de Loudam; dans un moment de jalousie...

MADAME DE FLAMMINGE, *interrompant.*

Nous savons cela, Madame....

LA PRÉSIDENTE, *furieuse.*

Comment, on me calomnie, et je ne pourrai pas me justifier! Dans un mouvement de jalousie, le sire Bracher de Fleuriens donna la mort à son épouse, mais ses mânes plaintifs furent bien vengés; en représailles, les vassaux du sire de Bracher périrent tous dans les plus horribles supplices : Bracher se sauva presque seul; et....

MADAME DE FLAMMINGE.

Personne ne croit que vous descendez de cette illustre famille.

LA PRÉSIDENTE.

C'est possible, mais tout le monde croit cependant que votre grand père, il y a quarante ans, a acheté une savonnette à vilain !

MADAME DE FLAMMINGE.

C'est faux !

(On entend des cris : Vive Monseigneur ! vive Monseigneur !)

TOUTES LES DAMES, *avec le plus grand enthousiasme.*

Vive Monseigneur ! vive Monseigneur !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MONSEIGNEUR, TAUPIN.

(On fait placer Monseigneur sur un trône épiscopal ; le père Taupin est près de lui ; ces dames prennent leurs places.)

MONSEIGNEUR.

Continuez, Mesdames ; quand on emploie aussi bien son temps, on ne doit pas être interrompu.

MADAME LA PRÉSIDENTE.

Monseigneur ! quelle gloire, quel triomphe, quel immense succès, quelle éclatante récompense, que d'avoir obtenu l'ineffable bonheur de vous posséder aujourd'hui. Ah ! qu'on ne demande plus à quoi servent ces réunions, puisque cette assemblée serait assez utile quand même elle n'aurait d'autre résultat que de payer le juste tribut d'éloges dus à un prélat

vertueux, sage, éclairé, fondateur de onze couvens et colonne inébranlable de la foi!

MONSEIGNEUR, *satisfait.*

A merveille! Elle a de l'éloquence, au moins! Où est la fille que vous avez choisie?

MADAME DE FLAMMINGE, *présente* ROSE.

La voici, Monseigneur. Rose, le meilleur, le plus grand des évêques, Monseigneur, pour tout dire en un mot, vous permet de lui offrir vos vœux.

ROSE, *déclamant.*

Monseigneur, en ces jours affreux, épouvantables,
Du sang humain foudroyez les buveurs.
De Sodome et Gomhorre un peuple cannibale
A renouvelé les horreurs.
Hélas! un autre évêque, en son fougueux délire,
Beauvais, nous a soumis au plus âpre martyre,
Mais Dieu sut foudroyer son bras.
Ah! Monseigneur, écrasez sous vos pas
Libéraux, maçons, apostats,
Poursuivant, ivres de furie,
Églises, Dieu, trônes, états.
Monseigneur, dans ce jour prospère,
Au milieu de votre bercail,
Du vice aimable épouvantail,
Ramenez la femme adultère,
Et qu'agrée Votre Grandeur
Notre zèle offert de grand cœur,
Et toute sorte de bonheur.

MONSEIGNEUR.

Comment donc, des vers, et de bons vers ! Mme. de Flamminge, je ne vous connaissais pas ce talent-là. Du vice aimable épouvantail, très bien !... Maintenant quel est le futur époux ?

LA PRÉSIDENTE.

Monseigneur, c'est mon domestique, le vertueux Laurent.

MADAME DE FLAMMINGE.

Non pas Laurent, Madame. Plusieurs de ces dames veulent que ce soit mon cocher, Joseph.

LA PRÉSIDENTE.

C'est très mal. Devant Monseigneur ! quelle audace !

MADAME DE FLAMMINGE.

Quelle audace ! Madame la présidente croit nous imposer par ses beaux discours ; mais on sait que c'est son homme d'affaires qui les fait.

LA PRÉSIDENTE.

Et vos vers, personne n'ignore que c'est votre pharmacien qui en est l'auteur.

MONSEIGNEUR, *souriant.*

Silence donc, Mesdames ! vous me manquez de respect.

LA PRÉSIDENTE ET MADAME DE FLAMMINGE.

Pardon, Monseigneur.

MONSEIGNEUR.

Faites entrer ce Laurent et ce Joseph, nous voudrons bien examiner quel est le plus digne d'obtenir la préférence.

MADAME D'ORCINNE.

J'admire la sagacité et la bonté de Monseigneur : qu'on fasse entrer Laurent.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LAURENT.

MONSEIGNEUR.

Taupin, examinons ce jeune homme.

TAUPIN, *à part.*

Tâchons d'empêcher qu'on le choisisse.

MONSEIGNEUR.

Vous êtes donc prêt, mon ami, à épouser Rose, si on vous donne la préférence ?

LAURENT, *d'un air hypocrite.*

Oui, mon père, c'est-à-dire, Monseigneur.

MONSEIGNEUR.

Avant d'épouser une repentie, il faut avoir pris

l'inébranlable résolution de lui donner de très bons exemples.

LAURENT.

Dieu merci, je pense bien ; je suis parfait chrétien et royalisse ; la grand'messe, les vêpres, complies et bénédiction me font pas peur.

MONSEIGNEUR.

Très bien !

MADAME D'ORCINNE.

Cela est très vrai, Monseigneur. Le dimanche, je suis obligée d'avoir un autre domestique ; il ne ferait pas la plus petite chose dans la maison.

LAURENT.

Par scrupule que je crois toujours de manquer. (*Il se signe.*)

MONSEIGNEUR.

Pourquoi faites-vous ce signe révéré ?

LAURENT.

Parce qu'il me semble que l'on a toujours besoin de la grâce du saint lieu.

MONSEIGNEUR.

Avez-vous fait tout le Carême ?

LAURENT.

Comme mon devoir me l'avait z'inspiré dans le cœur.

MADAME D'ORCINNE.

Monseigneur, il n'est pas presque croyable qu'il soit encore en vie ; personne, pendant ce temps de pénitence, ne le voyait jamais manger.

MADAME DE FLAMMENGE.

Personne ! Cependant mon cocher et d'autres domestiques ont trouvé dans sa chambre, à cette époque, une quantité de provisions et de bouteilles de vin.

MONSEIGNEUR.

Oh ! oh !

MADAME DE FLAMMINGE.

Beaucoup de témoins peuvent certifier que ce n'est pas une calomnie.

MONSEIGNEUR.

En effet, Laurent, vous êtes fort gras.

LAURENT.

Ah, mon bon Dieu ! voici la vraie z'et divine vérité. Les autres domestiques de Madame la comtesse se mortifiaient pas assez, mangeant et buvant comme de vrais Sarnapadèles, et l'Oldopherne, au lieu d'y couper la tête, ainsi qu'il est ordonné, j'emportais leur vin et pitance pour donner aux pauvres pécheurs.

MONSEIGNEUR.

Oh ! oh ! alors ce serait avoir bien agi.

TAUPIN.

Mais j'ai entendu dire qu'à une époque de trouble, vous avez commis des vols, vous avez incendié des maisons et des fermes.

LAURENT.

Je pense bien, mon père; j'ai tapé d'aplomb sur la canaille et malveillans. Je suis royalisse véritable, on ne peut pas m'ôter ça!

MONSEIGNEUR.

Taupin, en se rappelant les fureurs des ennemis du trône et de l'autel, on comprend, sans les excuser, que de pareils excès aient pu avoir lieu.

TAUPIN.

Ne vous a-t-on pas chassé de chez Mme. de Clairmont?

LAURENT.

On m'a pas chassé. Cette maison est pleine de maçons esprits forts, sans foi, sans loi; un soir que je les avais entendus implorer de leur volonté, la révolution, république et assignats, je me repassai d'horreur une fameuse discipline dans ma chambre; v'lin! v'lan! c'est pas moi qui crains de frapper fort!

MONSEIGNEUR.

Très bien, et après?

LAURENT.

Je me mis à prier Dieu, en pleurant pour ces

athées et malfaiteurs ; je pleurai tant que je m'endormis ; v'là que tout-à-coup.... Fust ! fust ! je vois paraître un rayon de lumière.... *Miserere mei !* que je me dis, en me prosternant en bas du lit ; mais peut-être Monseigneur ne me croit pas ?

MONSEIGNEUR.

Ce serait une vision, oh ! oh ! Mais, a-t-il parlé de cela dans le temps ?

MADAME D'ORCINNE.

Oui, Monseigneur ; quand il a cru que ma bonté méritait sa confiance entière, il m'a fait ce même récit.

MONSEIGNEUR.

Continuez, Laurent.

LAURENT.

J'entendis un rayon de lumière, encore une fois, avec un autre sifflement : fust! fust ! puis tout aussitôt j'aperçus, par-dessus un éclair et rayon de feu, un ange resplendissant, avec des fameux habits en or ; il me fixa, sourit et me dit, tout comme je vous vois : Laurent, quitte ces vilains chrétiens-là.

TAUPIN.

Quelle imposture ! Monseigneur, cela n'est pas croyable....

MONSEIGNEUR.

Doucement, ne vous prononcez pas ainsi, Mon-

sieur, je n'aime pas les esprits forts. Cela est à examiner. Une vision! Mais ce n'est pas le moment. (*Après avoir réfléchi.*) Faites venir le cocher Joseph.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE COCHER.

MONSEIGNEUR.

Il a une tournure militaire. Vous avez servi, Joseph?

JOSEPH, *brusquement.*

Dans le 109me.

MONSEIGNEUR.

Et vous êtes religieux?

JOSEPH, *brusquement.*

Je suis, quoi?

MADAME DE FLAMMINGE.

Monseigneur vous demande si vous aimez le bon Dieu?

JOSEPH.

Tiens! pourquoi que je ne l'aimerais donc pas?

MONSEIGNEUR.

Allez-vous régulièrement aux églises?

JOSEPH.

Oui, on peut faire ça, sans être cafard.

MONSEIGNEUR.

Je n'aime pas ce mot-là; et si vous épousiez une repentie, vous la ramèneriez sans doute dans la bonne voie, par la douceur et les bons exemples?

JOSEPH.

Pardon, excuse, mais ces beautés-là c'est un peu rétif. Je suis ancien, tant pis si je dis mal; m'est avis que le manche de mon fouet en ferait plus qu'un sermon. Peut-être même ces farceuses de carême ça croit pas même en Dieu!

MADAME DE VERMANSEUL.

L'imbécile! battre une femme!

MADAME D'ORCINNE, *souriant*.

Quelle absurdité! Mais si elles ne croyaient pas en Dieu, elles ne seraient pas des repenties.

MADAME DE VERMANSEUL.

C'est trop absurde.

MONSEIGNEUR.

Votre religion est farouche. Voyons si vous êtes instruit.... Quelle différence faites-vous entre un catholique et un protestant?

JOSEPH.

Ah! je prie Dieu quand il faut; voilà tout. Mon

capitaine, M. Simon, vous aurait peut-être pas connu toutes ces histoires-là.

MONSEIGNEUR.

Et vous, Laurent?

LAURENT.

Ainsi soit-il !.,. Je pense bien, et je ne puis pas souffrir les protestans.

MONSEIGNEUR.

Mais encore, qu'est-ce qu'un protestant? Ne vous troublez pas, mon ami.

JOSEPH.

Ah! j'en ai souvenance : c'est un Prussien ou Autrichien. Tous les cazestites * l'étaient, qu'on disait ça à l'armée.

LAURENT.

Un protestant est bonapartiste ; il n'y a pas d'autel dans son église, et ils sont tous enfans parjures, traîtres et voleurs envers notre Saint Père de Rome.

MONSEIGNEUR.

Cette question était un peu trop forte ; mais elle vous a donné une nouvelle occasion, Laurent, de montrer de bons sentimens. Sortez, Laurent et le cocher.

* Nom que donnaient nos soldats aux troupes de la coalition, à certaine époque.

JOSEPH.

Un instant ! Madame la vicomtesse de Flamminge, on m'a instruit du fait tout-à-l'heure ; ainsi j'en veux plus. Je suis bon enfant, Madame la vicomtesse, comptez pas sur moi maintenant, pour épouser une de ces sacrées....

LAURENT, *interrompant très vivement.*

Filles repenties.... devant Monseigneur. (*Il se signe.*) Ainsi soit-il !

MONSEIGNEUR.

Sortez, insolent !

JOSEPH.

Eh ! j'y vais pas par deux chemins ; un vieux soldat perd jamais l'honneur.

LAURENT.

Monseigneur, le camarade a rien à craindre de ça, sans être insolent.

(Il sort avec Joseph.)

MADAME D'ORCINNE.

Je triomphe.

MADAME DE FLAMMINGE.

Je suis anéantie.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, EXCEPTÉ LAURENT ET JOSEPH.

MONSEIGNEUR.

Le brave garçon que ce Laurent ! C'est étonnant comme la piété gagne cette classe-là. C'est que cette espèce de vision est très remarquable. Je pense que notre choix est fait, Mesdames, et je proclame Laurent.

MADAME D'ORCINNE.

Vive Monseigneur !

TOUTES.

Vive Monseigneur !

MADAME D'ORCINNE.

Il ne nous reste plus.... Mais quel est ce bruit effroyable ?

(Entre sœur Sévère tout effrayée.)

SOEUR SÉVÈRE.

O ! mon Dieu ! toutes les repenties se révoltent : on a voulu battre Rose ; mais on ne l'a pas trouvée ; heureusement elle s'est cachée. Jacquette est à la tête du mouvement insurrectionnel.

MADAME D'ORCINNE.

Que faire ? ô ciel !

MONSEIGNEUR.

C'est embarrassant !

SOEUR SÉVÈRE.

Si nous entonnions un *Miserere?*

TAUPIN, *souriant.*

Oui, oui, cela calmera ces audacieuses filles. O ciel ! elles osent paraître devant Monseigneur.

(Les Repenties entrent avec le plus grand fracas, armées de balais, de pelles et de bâtons.)

JACQUETTE.

Eh bien, oui, nous venons réclamer. C'est une injustice ! Quant à moi, ça m'est égal : j'ai retrouvé mon Mylord, je crains plus rien.

LES DAMES.

O ! Seigneur, quel scandale !

MONSEIGNEUR.

Quelle audace !

JACQUETTE.

Je réclame que pour mes amies. Rose vaut pas mieux qu'elles : tant vaut l'une comme l'autre : fallait donc la tirer au sort cette belle vestale de l'hyménée !

TOUTES LES REPENTIES.

C'est juste.

MONSEIGNEUR.

Impudente coquine !

JACQUETTE.

Oui, coquine, et j'en fais pas la dégoûtée ! j'aime que les Anglais, les plumes, les volans et chemises fines, les bons dîners et le chocolat ; ça vaut bien les sermons, les haillons, les haricots et le travail.

MONSEIGNEUR.

C'en est trop, drôlesse ! je vous ferai punir.

BERTE.

Rose est préférée parce qu'elle sait que des bêtises par cœur : s'il faut que ça, j'en suis aussi, moi.

JEANNE.

C'est mon grenadier, qu'en savait des bêtises !

MONSEIGNEUR, *furieux*.

Taupin, faites cesser ces cris.

TAUPIN, *voulant prêcher*.

Messieurs....

LES REPENTIES, *criant*.

A bas ! si on tire pas au sort, plus de repenties ; nous voulons sortir.

LA PRÉSIDENTE.

Quel scandale ce serait, ô mon Dieu !

TAUPIN, *avec énergie.*

Ventre-bleu! voulez-vous rester tranquilles? par la crosse et la mître de saint Jules II!

TOUTES LES REPENTIES, *riant.*

Ah! qu'il est drôle! c'est un hypocrite! c'est un hypocrite!

MONSEIGNEUR, *furieux.*

Je vais vous faire prendre par la maréchaussée, dégoûtantes Samaritaines. Malgré vos impudiques clameurs.... (*On entend de nouveaux cris.*) Qu'est-ce encore que j'entends?

(Cinq ou six Repenties amènent Rose et Laurent en criant : Hou! hou! charivari!)

LAURE.

Monseigneur, nous avons trouvé Laurent qui l'embrassait seule dans un bosquet.

LA PRÉSIDENTE.

Miséricorde!

BERTE.

Et qui l'embrassait assez serré!

LES REPENTIES.

Hou! hou! charivari! charivari!

MONSEIGNEUR, *furieux.*

Si elles ne veulent aller pourrir en prison, que ces repenties sortent à l'instant. (*Elles sortent inti-*

midées.) Mesdames, j'étouffe d'indignation. (*A Laurent.*) Abominable coquin!

LAURENT.

Coquin ! à moi.

ROSE.

Au vertueux Laurent !

MONSEIGNEUR.

Comment, drôle! seul dans un bosquet, dans une sainte maison.

(Laurent, sans répondre, roule des yeux égarés; il fait des contorsions et des grimaces épouvantables; il écume et se roule par terre.)

MADAME DE REIBEL, *effrayée.*

Oh! mon Dieu, serait-il enragé ?

LES DAMES, *avec effroi.*

Enragé !

LAURENT, *même jeu avec force.*

Silence! silence! aveugles pécheurs, l'Esprit, l'Esprit s'empare de moi! C'est lui! oui, c'est lui, tel que je l'ai vu dans le bosquet! je le vois encore... O fantôme! (*Il se signe.*) Non, non, l'archange est toujours là! ô mon Dieu, j'étouffe! (*Il paraît anéanti.*)

MONSEIGNEUR.

C'est singulier!

MADAME LA PRÉSIDENTE.

Quel égarement !

ROSE.

Il était comme ça quand je l'ai secouru dans le bosquet !

TAUPIN.

Mais c'est une mauvaise comédie, Monseigneur ; je puis vous dire...

ROSE.

Il écume !

LAURENT, *d'une voix tonnante.*

Archange, que dis-tu ?

TAUPIN, *avec colère.*

C'est un misérable : il se joue de nous, Monseigneur.

LAURENT, *d'une voix solennelle.*

Le père Taupin a dit à Rose... Grâce ! grâce ! Seigneur ! O ! quels flots de clarté...... Le père Taupin, l'incrédule père Taupin, va juger de ma mission.

LA PRÉSIDENTE.

Serait-il inspiré ?

MONSEIGNEUR.

Père Taupin, parlez-lui... Je suis très étonné de son assurance et de son trouble extrême ; il est im-

possible d'avoir plus l'air d'un possédé s'il ne l'est pas.

LAURENT, *à* TAUPIN.

Approchez, mon père. (*Bas.*) Vous voulez enlever Rose, vos préparatifs sont faits, je sais tout.

TAUPIN, *bas.*

Misérable! Et après ?

LAURENT.

Mais pour aller retrouver la succession de votre oncle et partir demain, il ne faut pas être, ce soir, jeté dans un cul de basse fosse ou arrêté par la justice. Nous sommes loin de Paris. Si je ne suis pas inspiré, je cours prévenir vos supérieurs, et nous verrons beau jeu?

TAUPIN, *bas.*

Scélérat!

LAURENT, *haut.*

Ainsi soit-il. (*Il tombe à genoux et prie.*)

MONSEIGNEUR, *très surpris de la figure de* TAUPIN.

Ah! mon Dieu, Taupin, vous paraissez fortement ému?

TAUPIN.

Oui, oui, très ému. (*A part*). Il le ferait comme il le dit.

MONSEIGNEUR.

Mais parlez donc, que vous a-t-il révélé? Vous ne m'avez plus l'air si incrédule.

TAUPIN, *balbutiant.*

Non, Monseigneur, il est inspiré, je le crois. (*A part.*) Il peut me perdre.

MONSEIGNEUR.

Inspiré !...

TAUPIN.

Oui, il m'a dit des choses très fortes.

LA PRÉSIDENTE, *ravie.*

Est-il possible ? Laurent, brave Laurent ! Vous ne serez plus mon domestique, vous serez mon homme d'affaires.

MONSEIGNEUR.

Quoi! vous croyez, Taupin, que c'est une autre vision?

TAUPIN.

Oui, Monseigneur.

MONSEIGNEUR.

Oh ! oh ! très bien, Mesdames : alors je suis ravi d'être venu dans cette maison ; voilà donc une vision? C'est la première que je vois. Je cours chez moi en écrire la relation. Il ne faut pas laisser refroidir l'impression que cela m'a fait. Suivez-moi, père Taupin.

TAUPIN.

De grand cœur, Monseigneur.

(Les Repenties reviennent.)

MONSEIGNEUR.

Repenties, je vous ordonne de rentrer dans le devoir, ou je vais vous envoyer la force armée et la justice.

(Il sort ; les dames se lèvent en criant : vive Monseigneur !)

SCÈNE DERNIÈRE.

LES DAMES, LES REPENTIES, LAURENT.

LA PRÉSIDENTE, *ravie.*

Mesdames, cette journée a été marquée par un bien grand événement ; nous tirerons la loterie un autre jour. En attendant, Laurent, je vous donne cent louis pour votre mariage.

LAURENT, *souriant.*

Je sors de mon extase.

LA PRÉSIDENTE.

Venez, Mesdames ; allons prendre des mesures pour chasser les auteurs d'une révolte si scandaleuse. Que les coupables tremblent !

(Les dames sortent.)

UNE REPENTIE.

Oh! non, nous n'avons pas peur; ça nous est égal de sortir.

LAURENT, *s'en allant avec* ROSE.

Viens, ma Rose; tu vás entrer dans le paradis, puisque tu seras l'épouse d'un saint.

JACQUETTE.

Et moi, je vais enlacer mon milord. Vivent les Anglais!

JEANNE.

Et moi, je prends aussi la volée. Après ça, si mon fantassin m'a ingratement traitée, j'ai z'appris qu'il va arriver des cuirassiers, et ça me décide : j'aime les ventres de fer!

TROIS OU QUATRE REPENTIES.

Bien dit, Jeanne. Oh! bien donc, nous allons sortir aussi.

BERTE.

Et moi, je reste aujourd'hui. On donne un dîner de volaille, crême et poisson, et tartelettes. Il sera toujours assez temps demain de leur brûler un peu la politesse.

UNE REPENTIE.

Oui, oui, restons jusqu'à nouvel ordre pour leur faire encore quelque farce comme aujourd'hui. C'est drôle.

CHOEUR DE REPENTIES.

Oui, oui! restons jusqu'à demain...

BERTE.

Vive la joie ! Nous prendrons du café, mes petits oiseaux ! J'ai volé un pain de sucre à la sœur... Et s'ils envoient la gendarmerie, j'en connais trois gendarmes, et le brigadier Leroux assez bel homme et bon enfant. Vous effrayez pas !

LAURE.

Il n'y a que du plaisir à avoir. Vive la joie ! Berte a raison. (*Elle chante et danse.*) Et trou la la, la la la, bradi, brada. Mais encore faut de la ruse pour calmer la colère de ces prudes et bavardes ; faut y entonner cette musique de la mission ?

LES REPENTIES.

Oui, oui, nous restons toutes pour aujourd'hui.

LAURE.

C'est bien dit ; allons donc, entonnez-moi ça de haut.

Air connu :

Grégoire, dans ta clémence,
Donne-nous ton assistance,
Donne-nous tout le bonheur
Qui du juste enfle le cœur.
Viens dépouiller ta colère
Envers de pauvres pécheurs ;
Oui, le repentir sincère
Fait couler nos tristes pleurs *.

* Cantiques des missions.

DEUX JOURNÉES

A LA GARNISON, EN 1822.

PERSONNAGES.

LE GÉNÉRAL, MARQUIS DE GÉRANVILLE.
DERVAL, son aide-de-camp.
LE COLONEL DUBREUL.
LE LIEUTENANT-COLONEL LUCAS.
D'ERLAC, chef d'escadron.
VALSIN, lieutenant.
FERDINAND, } sous-lieutenans.
BLANCHET, } sous-lieutenans.
CHAUBOURG, } sous-lieutenans.
OFFICIERS.
SOUS-OFFICIERS.
M. D'AMFREVAL.
Mme. D'AMFREVAL.
MARIE, leur fille.
Mme. DE PRASNOIR.
ÉMILIE, sa fille.
L'ABBÉ CLOUET, séminariste.
Mme. LOÉ.
ROSINE, femme-de-chambre de Mme. D'AMFREVAL.
POUCET, } hussards.
YVERTET, } hussards.
GRANOT, } hussards.
TROUILLE, } hussards.
CHOUBER, } hussards.
KESTIERN, trompette.

La scène est à Givet, à 30 lieues de Paris.

DEUX JOURNÉES

A LA GARNISON, EN 1822.



PREMIÈRE JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALSIN, FERDINAND.

VALSIN.

Hé bien, brillant guerrier, es-tu prêt?

FERDINAND.

Non, je suis aux arrêts. (*Il lui donne une lettre.*) Lis.

VALSIN, *lisant.*

« Monsieur,

» Vous garderez les arrêts pour n'avoir pas pris des renseignemens chez le bouchet. Le brigadier Grognot a mangé la grenouille.... » (*Riant.*) Ah! ah! ah! c'est de ce butor de comte de Boisgeval. Le style est assorti à l'orthographe.

FERDINAND.

Morbleu! les hussards ont bien nommé notre

escadron, escadron de Cherbourg, à cause des forçats. Me conseilles-tu de réclamer au colonel?

VALSIN.

Bah! c'est un égoïste comme les autres.

FERDINAND.

Et si je m'adressais au chef d'escadron de semaine?

VALSIN.

C'est un criard. Il est enchanté de voir beaucoup de punitions au rapport; cela le fait passer pour un bon serviteur.

FERDINAND.

Qui croirait, quand il vocifère à la manœuvre, qu'il est resté quinze ans chez lui pendant qu'on se battait?

VALSIN.

Et maintenant c'est un foudre de guerre... Cher Ferdinand, quel dommage! ne pas aller au bal! Et ta sensible madame de Prasnoir! que de pleurs vont couler!

FERDINAND.

C'est bien à toi de te moquer! rendre des soins à madame d'Amfreval, et jaser à sa fille que tu l'adores. Quelle immoralité!

VALSIN, *avec sentiment.*

Ah! mon ami, apprends que je pense sérieuse-

ment à épouser mademoiselle d'Amfreval..... Il est temps de renoncer à de coupables erreurs.

FERDINAND.

Garde ces beaux discours pour les dames qui veulent bien t'écouter. Quant à la belle Marie, tu sais trop bien son aventure avec les cuirassiers.....

VALSIN.

Propos de garnison.... Mais, dis-moi, enfin, quand passes-tu lieutenant ?

FERDINAND.

Jamais. Je suis noté à l'encre rouge. Je ne crois à l'infaillibilité ni des princes de l'église, ni des princes de la terre.

VALSIN.

O jeunesse imprudente ! Tu es plus ancien officier que moi, dix fois plus instruit, aimable, vaillant et toujours amoureux, et je vais être fait capitaine, pendant que tu restes toujours sous-lieutenant.

FERDINAND.

Aussi ton père est un bon député.

VALSIN.

Oui, oui, Monsieur le libéral, royaliste de l'ancien régime pur, il faut ça ; de plus ami du pouvoir par conviction et par sentiment. Nous ne faiblissons pas sur les doctrines... Les peuples sont des troupeaux de moutons qui appartiennent à leur maître ;

les droits acquis, ce sont les échafauds de la révolution ! La Charte est octroyée, non pas dans les intérêts du Roi et des Français, elle est octroyée par trop de bonté, donc on peut la reprendre. Diable! si mon père allait reprendre le bien de ma mère qu'il m'a aussi octroyé pour éviter un procès avec mon oncle, ça ne m'arrangerait pas.

FERDINAND.

Tout cela fait pitié !

VALSIN.

Tout cela fait avancer... Ton ami Chaubourg doit savoir ton aventure; il va accourir ; tu devrais bien lui apprendre le français.

FERDINAND.

Sa carrière militaire est trop près de finir ; mais sur un champ de bataille il pourrait nous apprendre à vaincre.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHAUBOURG.

CHAUBOURG.

Bon soir, les amis! Quel vilain soldat que ce comte de Boisgeval ! Il ferait mieux d'être pas si

observateur du jubilé et d'être pas si dur avec son escadron.

FERDINAND.

Laissons là cet imbécile.

CHAUBOURG.

J'ai été son maréchal-des-logis dans l'ancienne armée, et maintenant il me ramasse au demi-cercle.

FERDINAND.

Et le colonel souffre ces vengeances ?

CHAUBOURG.

Ah ! le colonel est assez occupé d'être toujours ministériel. J'en ai bien vu d'autres, moi, Chaubourg ! Je me trouvas à la bataille des Pyramides....

VALSIN.

Chaubourg, tout le régiment sait que vous vous êtes vaillamment battu.... Mais je vais au bal.

FERDINAND.

Tu as le temps, il n'est que huit heures.

CHAUBOURG, *riant.*

Ah ! ah !... il vous faut des jupons de soie en amour, Monsieur de Valsin ; c'est parce que vous servez dans ce temps ici. Auprès d'Arcole, que l'Autrichien évacuait solidement, je me trouvas

arriver, les rênes courtes (*il fait le signe de sabrer*), dans une maison où subsistait une épouse d'un général de ces pandours.

VALSIN, *riant.*

Et vous fîtes sa conquête?

CHAUBOURG, *relevant sa moustache avec satisfaction.*

Suffit qu'elle n'en fut pas fâchée. Car, bel houssard, qu'elle me dit en français tout comme moi : tu m'as conquise !... Et qu'elle ajouta après, avec un soupir, me serrant la main et me mettant au doigt une bague topaze et diamant : J'aime mieux que tu la ressaisisses qu'un autre. (*On frappe à la porte.*) Entrez.

BOUDOT, *à* FERDINAND.

Mon lieutenant, demain en grande tenue, à huit heures, au quartier. Voilà l'ordre. (*Ferdinand prend l'ordre et le parcourt.*)

VALSIN.

Lis-nous cela. Sont-ils longs leurs ordres, et pour des riens.

CHAUBOURG.

Encore qu'on dit que c'est pas le colonel qui les fait, mais qu'il les confie à son épouse. Est-ce pour l'inspection ?

FERDINAND, *brusquement.*

C'est pour la procession !

CHAUBOURG, *d'un ton chagrin.*

Nom d'un diable! toujours des processions! J'en avais ma ration avec le jubilé! (*Le maréchal-des-logis sort. Chaubourg aperçoit Blanchet.*) Ah! voici le camarade Blanchet qui monte l'escalier. Va-t-il devenir assez savant!

VALSIN.

Il va devenir fou, s'il continue à lire toute la journée des livres auxquels il ne comprend rien.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BLANCHET, *un livre à la main.*

VALSIN.

Bonjour, Monsieur Blanchet; comment va l'épouse?

BLANCHET.

Bien, bien. Vous êtes donc tombé dans l'embuscade, Monsieur Ferdinand? Je suis venu hâtivement pour avoir l'honneur de vous l'exprimer. Ce comte-là, de Boisgeval, est un fameux Nimbrod, autrement dit chasseur!

CHAUBOURG.

Pourquoi cela, l'ancien?

BLANCHET.

Parce qu'il ne vous manque pas. C'est un être si sonnant creux !

VALSIN.

Quel est ce livre ?

BLANCHET.

C'est un tome II des ducs de Bourgogne.

CHAUBOURG.

Par qui cela fut-il confectionné ?

BLANCHET.

Mais par lui-même, je crois; il est monté sur l'hippocrène, Monsieur Ferdinand.

FERDINAND.

Le duc de Bourgogne ! Il a été tué à la *bataille* de Nancy.

BLANCHET.

J'aime à causer avec vous, Monsieur Ferdinand, parce que vous êtes instruit.

CHAUBOURG.

J'en ai vu, moi, de fameux savans en Égypte. Ça trottait comme des fourmis dans les cavations des Pyramides.

BLANCHET.

Alors vous avez manqué le coup de temps. Quand on se figure que vous pouviez faire un demi-tour à droite sur la poussière des Pharaons, comme moi

je puis avaler un petit verre ; ça fait penser. Il y a terriblement de hiéroglyphes en Égypte ?

VALSIN.

Il y en a immensément.

BLANCHET.

Et il paraît même que ce fameux Léonidas, mort au champ d'honneur, et dont les journaux ont fait mention pendant les Grecs, il était de ce pays-là.

VALSIN, *se moquant.*

Sans doute. Et l'astronomie, Monsieur Blanchet, qu'en faites-vous?

BLANCHET.

Je ne suis pas Argonaute, autrement dit navigateur, pour m'en servir. On découvre tous les jours de nouvelles planètes ; je me borne à ça, n'étant pas assez d'aplomb sur les détails et subterfuges des commencemens. Les arts décrivent une sphère si rapide progressivement.

VALSIN.

Cela est très vrai.

BLANCHET.

Avez-vous vu que les susdits frères Champollion ils ont reconnu la langue sacrée ? Chaubourg, ce sera joliment avantageux de savoir tout ce que ces poissons, scarabées et momies, ils ont pensé et signifié. Combinez ça avec le zodiaque de Denderach, Monsieur Ferdinand, la tête s'y perd !

CHAUBOURG.

Qu'ils découvrent tout ce qu'ils voudront, nous n'en serons pas moins, vous et moi, Blanchet, officiers tout juste, autrement dit sous-lieutenans.

VALSIN.

Et votre ouvrage?

BLANCHET.

Je le garde pour moi. C'est un peu trop fort de café.

CHAUBOURG.

Et vous faites bien. Il ne faut pas que les vieux crient trop haut.

BLANCHET.

Surtout quand je leur dis que la gloire de la patrie conduisait d'abord les escadrons et bataillons français au temple de la Renommée, qui possède aussi une assez fameuse trompette; mais que le caporal, qu'on n'ignore pas, en eût trop fait; les ducs, enfans de la balle, et généraux *idem*, furent les premiers à abandonner la défense et cause commune des soldats, dont le sang avait payé leurs beaux hôtels, épaulettes et coffres-forts.

CHAUBOURG.

Blanchet, je vous le répète, il ne suffit pas de savoir ce qui se passe dans la lune, faut encore opérer sa marche en ligne directe.

BLANCHET, *d'un air capable.*

Vous ignorez que c'est inexécutable depuis les Ptolémées coulés à fond, puisqu'on a démontré que la terre existe ronde comme une pomme.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMMANDANT D'ERLAC.

(Ils se lèvent tous avec respect; Ferdinand donne un fauteuil au Commandant.)

D'ERLAC.

Vous voilà donc en cage, Monsieur Ferdinand?

FERDINAND.

Oui, commandant, et un jour de bal! Vous y allez?

D'ERLAC.

Sans doute; j'aime la société des originaux de cette petite ville; je m'amuse de leurs ridicules; ils ne sont rien du tout, et ils parlent des plus beaux noms avec une familiarité comique.

CHAUBOURG.

On répand que Napoléon, après notre victoire à Austerlitz, voulait faire la France noble, par avancement.

D'ERLAC.

Monsieur Ferdinand, avez-vous des nouvelles de Monsieur de Prasnoir? quel bon député! il aime beaucoup les libertés, mais pas plus que sa femme. Valsin, quand épousez-vous mademoiselle Marie d'Amfreval?

VALSIN.

Quand elle voudra.

D'ERLAC.

Vous n'allez pas, Messieurs, vous n'allez pas! quand j'étais cadet gentilhomme, c'était un peu mieux organisé. Aujourd'hui on fait des grimaces de mauvaise compagnie, et ils appellent cela des mœurs!

VALSIN.

Savez-vous si l'inspecteur arrive demain?

D'ERLAC.

Non. Je ne suis pas initié dans les secrets de l'état-major; on se défie de moi.

CHAUBOURG.

Je ne sais comment ils s'arrangent, mais il n'en éclot plus un de connaissance de ces inspecteurs.

BLANCHET.

Que vous importe, Chaubourg... Autant marcher par quatre devant les nouveaux que devant les autres. C'est les anciens qui brutalisent le plus les vieux.

CHAUBOURG.

C'est pour passer là polissoire sur l'origine.

BLANCHET, *d'un ton sentimental.*

Oui, ils ont fait divorce avec leur idée de triomphe, Monsieur Ferdinand!

VALSIN.

On parle du général Anvers.

D'ERLAC.

Anvers? qu'est-ce que c'est que ça?

CHAUBOURG.

C'est un bon soldat, toujours; il a commandé notre division en 1815.

D'ERLAC.

Très bien. Un preux qui a fait des merveilles pour M. de Bonaparte à Waterloo!

BLANCHET, *avec douleur.*

La journée des armes fatales! quelles trahisons! le moral nous absorbait le physique, mon commandant.

D'ERLAC.

C'est un événement fort heureux du reste.

CHAUBOURG, *avec énergie.*

Pour vous commandant, jamais pour moi! Brave Germain, mon pauvre frère! mort lui et son cheval au milieu d'un carré d'habits rouges. Pas moins

nous aurions exterminé l'Anglais, si nous n'avions pas eu deux armées sur les bras.

FERDINAND.

Et c'est une noble fin, mon camarade. Vous avez servi chez les Prussiens, commandant?

D'ERLAC, *ravi*.

Cinq ans! rien que cela... Oh! quelles belles troupes, Messieurs! comme elles manœuvrent! Quelle belle cavalerie! et une discipline admirable!

CHAUBOURG.

Oui, grâce à la schlague.

D'ERLAC, *vivement*.

Ah, bah! Monsieur Chaubourg, la schlague ne tue pas.

CHAUBOURG, *avec expression*.

Ça dépend du tempérament. Elle tuerait l'honneur français; et comme dit la chanson: l'honneur français ne meurt jamais.

D'ERLAC, *avec satisfaction*.

Tout cela n'empêche pas que les Prussiens ne nous aient bien battus à Crewelt et à Rosbach.... Vous avez connu le général Anvers, Monsieur Chaubourg?

CHAUBOURG.

Toute la campagne de France, et qu'il jouait pas mal à l'homme. Il est solide aussi pour parler.

D'ERLAC, *bas à* VALSIN.

Il se sera formé à l'éloquence dans quelqu'honorable club. (*Haut.*) Savez-vous, Monsieur Ferdinand, que ce petit abbé Clouet, qui veut remplacer notre aumônier, affectionne particulièrement votre peloton ?

FERDINAND.

Oui; il a une grande confiance pour le trompette Kestiern, qui, je le crois très fort, se moque de lui. Il devrait prendre garde, son zèle ne me paraît pas très éclairé.

CHAUBOURG.

Nous remplacerons bien difficilement ce bon abbé, Monsieur Jourdain; c'était ça un brave homme, le vrai père du pas le sou! c'est-à-dire soldat.

D'ERLAC.

Le prince de Lusignan va passer ici, et Monsieur Clouet veut lui présenter une certaine quantité de hussards qu'il tâche de convertir.

BLANCHET, *d'un ton capable.*

C'est une mémoire d'une époque bien principale, dans l'ancien temps, quand on suit à la trace comment ces gredins de païens ils furent réformes, les doutes s'évaporent avec les erreurs, mon commandant.

FERDINAND.

Tout en respectant une piété sincère, je n'approuve

pas ces cérémonies ambitieuses où l'on affecte de faire paraître les soldats.

D'ERLAC.

Et vous avez tort, Monsieur Ferdinand ; il faut élever un mur d'airain, pour séparer l'armée du Roi de l'armée de Bonaparte. On ne veut plus de pillards et de chenapans.

CHAUBOURG, *à part.*

Sacrebleu ! si je t'avais rencontré à Iena, ou à Ligny, ou même à Rosbach !

D'ERLAC.

Valsin, votre future est malade. Vous en avez deux, je parle de Mademoiselle Dubreul.

BLANCHET.

La fille de notre colonel ! est-il heureux !

VALSIN.

Moi ! me marier avec une femme sans fortune ! J'ai fait des folies, mais jamais de sottises.

BLANCHET.

Mais, Monsieur Valsin, il ne faut pas faire fifi ; je tenais ce langage exclusivement, et cependant quand je vis mon épouse, je me dis : je t'appartiendrai par l'hymen ou autrement.

D'ERLAC, *se moquant.*

Madame Blanchet est une femme charmante.

BLANCHET, *offensé.*

Ce n'est pas une mijaurée ; elle est bonne Française, et propre à tout. (*Regardant d'Erlac avec intention.*) C'est pas commun, commandant!

D'ERLAC.

Valsin, allons au bal, Madame d'Amfreval, la douce Marie vous attendent. Adroit pilote, il me tarde de vous voir manœuvrer sur cette mer semée d'écueils.

SCÈNE V.

Mme. d'Amfreval et sa fille sont dans un premier salon de leur appartement. Dans le fond, une porte est ouverte à deux battans, et l'on voit une grande pièce où tout est disposé pour un bal.

Mme. D'AMFREVAL, MARIE.

MADAME D'AMFREVAL, *à un domestique.*

Voyez donc, cherchez Monsieur d'Amfreval. (*Le domestique sort.*) (*A sa fille.*) Votre père ne songe à rien, et il est neuf heures!

MARIE.

Maman, me trouvez-vous bien coiffée? Votre femme-de-chambre me donne si peu de temps; je suis sûre que je suis mal habillée.

MADAME D'AMFREVAL.

C'est moi, au contraire, qui me suis pressée. Ayez moins de prétentions, Mademoiselle, rien n'est si ridicule !... Voyez si ma robe ne fait pas de plis.

MARIE.

Mais, Maman, il est impossible de l'éviter ; vous êtes à présent un peu trop forte.

MADAME D'AMFREVAL, *piquée.*

Vous croyez que tout le monde trouve fort joli d'avoir une taille si maigre ; il faut qu'une femme ait des formes.

MARIE.

Oui, maman. Cependant il ne faut pas qu'elles soient si prononcées ; je l'entendais dire l'autre jour à des officiers.

MADAME D'AMFREVAL.

Et vous écoutez cela ? quelle éducation avez-vous donc reçue ?.... Et quels étaient les impertinens qui tenaient ces discours ?

MARIE.

Maman, ne vous fâchez pas, c'était Monsieur de Valsin.

MADAME D'AMFREVAL, *en colère.*

Marie !.... Je ne suis pas dupe de votre prétendue

naïveté... Vous retournerez à ce couvent où l'on vous en a tant appris.

MARIE, *pleurant.*

Oh ! maman, ce n'est pas ma faute.

MADAME D'AMFREVAL, *durement.*

Je sais ce que vous pensez de moi ; j'apprécie la valeur de ces larmes. (*Changeant de ton.*) Mais on vient ; ne pleurez donc pas !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, Mme. DE PRASNOIR, ÉMILIE.

MADAME DE PRASNOIR.

Bonjour, ma bonne amie ; bonjour, Marie.... (*Apercevant ses pleurs.*) Oh ! qu'a-t-elle donc ?

MADAME D'AMFREVAL, *avec la plus grande bonté.*

Elle s'afflige à cause de son ruban de ceinture, qu'elle n'aime pas. Ma chère Marie, ne te tourmente pas ainsi, tu me désoles. (*Bas avec vivacité.*) Finissez, ou je vous fais sortir du bal, en disant que vous êtes indisposée. (*Elle lui parle bas un instant.*)

MADAME DE PRASNOIR, *bas à sa fille.*

Émilie, il faut mettre dorénavant un second mou-

choir de tournure; celle de Mademoiselle d'Amfreval est deux fois plus forte que la vôtre.

ÉMILIE, *bas à sa mère.*

Mais Marie est bien plus grande que moi.

MADAME DE PRASNOIR, *bas à sa fille.*

N'importe, ça ne peut jamais être trop marqué. (*Haut à Madame d'Amfreval.*) Oh! comme votre costume est de bon goût.

MADAME D'AMFREVAL.

Je fais tout venir de Paris.

MADAME DE PRASNOIR.

J'avais dit à notre cher député de m'envoyer quelques robes à la mode. Ce maussade Prasnoir est si lent, que cela ne m'arrivera qu'après les bals, j'en suis sûre.

ÉMILIE, *bas à* MARIE.

Je le crois bien. Papa lui a répondu qu'à son âge toutes les modes revenaient au même, et que cela coûtait trop cher.

MADAME DE PRASNOIR.

Le cher député a donné cette robe à ma fille; j'y ai fait ajouter ces fleurs; j'ai tant de plaisir à parer mon Émilie!

ÉMILIE, *bas à sa mère.*

Oui, si vous ne m'aviez pas pris les brasselets que papa m'a envoyés, je serais encore mieux parée.

MADAME DE PRASNOIR, *bas, en menaçant.*

Si vous dites un mot ! (*Haut.*) Aurons-nous les dames de Morlan, elles sont bien ridicules. Ce n'est pas un crime de n'être pas riche, mais, en vérité, on n'est pas du même monde.

MADAME D'AMFREVAL.

Que le public est méchant ; dire que Mademoiselle Clérie a une intrigue !

MADAME DE PRASNOIR.

Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ait trouvé un adorateur ; elle est si maigre, si grande, son teint est plombé, elle a de petits yeux, elle est méchante, et sa taille sera bientôt tournée.

ÉMILIE.

Oui, maman, et de plus elle porte un faux toupet de cheveux.

MADAME DE PRASNOIR, *avec sévérité.*

Silence, Émilie ! Il ne faut jamais dire du mal des autres ; cela ne convient à personne, et encore moins à une jeune demoiselle.

MARIE, *bas à* ÉMILIE.

Belle leçon après ce qu'elle a dit elle-même.

(Entre M. d'Amfreval.)

MADAME D'AMFREVAL, *bas à son mari.*

Arrivez donc, Monsieur; vous êtes d'un ridicule...

D'AMFREVAL, *bas.*

Allez-vous me faire une scène ?

MADAME D'AMFREVAL, *bas.*

C'est vous qui faites les scènes. (*Haut.*) Ah ! on commence à arriver.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur et Madame de Rainval, Madame la marquise de Lussinge, Madame de Breuil, Monsieur le baron Jean, Madame la comtesse de Saizencourt, Monsieur le vicomte de Saizencourt, Madame Barbier.

(Après les salutations d'usage, M. et Mme. d'Amfreval font passer tout le monde dans le grand salon. Beaucoup de personnes entrent successivement ; on voit paraître d'Erlac, Valsin, plusieurs officiers de hussards ; la musique se fait entendre : on danse.)

SCÈNE VII.

Mme. D'AMFREVAL, VALSIN, *et un peu après,* D'ERLAC.

VALSIN, *d'un ton sentimental.*

Votre bal est charmant, mais il m'attriste.

MADAME D'AMFREVAL.

Je ne croirai jamais cela, et vous n'aviez pas l'air

d'être fort soucieux en saluant toutes ces jolies dames.

VALSIN.

Voilà comme vous êtes ; voulez-vous que j'instruise tout le monde de ma passion.

MADAME D'AMFREVAL, *tendrement.*

De votre passion ! ah ! Valsin, vous êtes le plus étourdi.... le plus aimable de tous les officiers de hussards, et je suis la plus folle des femmes.

VALSIN, *soupirant.*

Que vous me connaissez mal. Ah ! près de vous, aimable Caroline.....

D'ERLAC, *riant aux éclats.*

Parfait ! Madame, parfait ! venez donc voir danser Monsieur de Boisgeval : c'est une vraie danse de l'ours.

MADAME D'AMFREVAL.

Le fâcheux ! (*Bas à Valsin.*) Je compte sur vous, pour la quatrième contredanse.

VALSIN.

Quel bonheur !

(Mme. d'Amfreval sort.)

D'ERLAC.

J'ai rompu votre doux tête-à-tête ; c'est amusant de contrarier.

VALSIN.

Vous m'avez rendu service. Cette femme m'excède,

mais sa fille est si jolie; Gustave des cuirassiers en était fou.

D'ERLAC.

Voici Madame de Prasnoir; il faut que je m'amuse de son désespoir; le sévère Ferdinand n'est pas ici.

(Valsin sort.)

SCÈNE VIII.

D'ERLAC, Mme. DE PRASNOIR.

D'ERLAC.

Vous ne dansez pas?

MADAME DE PRASNOIR, *d'un air inquiet.*

Non. Il y a bien peu d'officiers de votre régiment.

D'ERLAC, *avec intention.*

Oui, oui, Ferdinand est aux arrêts.

MADAME DE PRASNOIR.

Un jour de bal, c'est bien cruel! qu'a-t-il donc fait?

D'ERLAC.

Mais rien... Ces sous-lieutenans sont quelquefois si entreprenans.

MADAME DE PRASNOIR, *en minaudant.*

Oh! vous le ferez sortir.

D'ERLAC, *appuyant.*

Je connais tout l'intérêt que vous prenez à lui.

MADAME DE PRASNOIR.

Oui ; je vous en aurai beaucoup d'obligations.

D'ERLAC.

Ce n'est pas assez ; il faut que vous alliez jusqu'à la reconnaissance.

MADAME DE PRASNOIR.

Que vous êtes exigeant !

D'ERLAC.

Exigeant comme on ne le croirait pas ; d'abord, vous valserez avec moi.

MADAME DE PRASNOIR.

Mais, c'est facile.

D'ERLAC.

Et puis vous m'accorderez un don.

MADAME DE PRASNOIR.

Mais, si vous supposez que j'ai déjà un chevalier, la demande n'est pas généreuse..

D'ERLAC.

Mais ce chevalier est captif, et les absens ont tort. Le présent est quelquefois si doux.... Les préjugés si ridicules.

MADAME DE PRASNOIR.

Que vous êtes fou ! (*Un officier traverse le salon.*) Quel est ce jeune homme, je l'ai remarqué, mais j'oublie toujours son nom?

D'ERLAC.

C'est ce qu'ils appellent un brave dans *le Courrier* ou dans leurs livres de *Victoires et Conquêtes*, *une Victoire par heure*, et autres, il se nomme Valsin; c'est un petit monsieur qui assommerait un bœuf d'un coup de poing; il fait des tours de force à merveille, il saute à cheval tout armé.

MADAME DE PRASNOIR.

On dit qu'il est toujours chez Madame de Coursol.

D'ERLAC.

C'est qu'elle aime les braves, comme ce gaillard-là!

MADAME DE PRASNOIR.

En vérité dans votre régiment on a de bien mauvaises mœurs.

D'ERLAC.

Croyez-vous que ce n'est que dans le régiment?

MADAME DE PRASNOIR.

Mais ce que fait Monsieur Valsin est inouï ! Qui croyez-vous qu'il aime de la mère ou de la fille?

D'ERLAC.

Il les aime toutes les deux.

MADAME DE PRASNOIR.

Fi l'horreur ! quand on pense que cette jeune personne peut se perdre.

D'ERLAC.

Quelle charité pour votre prochain ! on voit bien que vous l'aimez autant, que dis-je, plus que vous-même.

MADAME DE PRASNOIR.

Savez-vous que vous me dites des choses singulières.

D'ERLAC.

Ah ça ! et nos conditions ?

MADAME DE PRASNOIR.

Il ne s'agissait que d'un don.

D'ERLAC.

Plus l'ami que nous avons perdu est tendre et vaillant, plus la rançon doit être d'un haut prix. Allons valser.

MADAME DE PRASNOIR.

Non ; je suis trop triste.

D'ERLAC.

C'est comme cela que je vous désirais, il vous faut des consolations.

MADAME DE PRASNOIR.

Je ne vous promets pas d'en recevoir.

D'ERLAC.

Qui vous demande des promesses !

(Émilie est ramenée près de sa mère.)

MADAME DE PRASNOIR.

Nous parlions de vous, Emilie, vous tenez toujours la tête trop basse en dansant.

D'ERLAC.

Imitez Madame votre mère, elle regarde toujours fixement son danseur sans se laisser intimider le moins du monde.

MADAME DE PRASNOIR.

Moqueur, je refuse votre valse.

D'ERLAC, *bas.*

Ferdinand restera huit jours de plus aux arrêts.

MADAME DE PRASNOIR, *bas.*

Bon Dieu! huit jours ! Je me rends.

D'ERLAC, *bas.*

J'en étais sûr.

MADAME DE PRASNOIR, *bas.*

Vous me jurez que je n'aurai pas à me repentir de ma bonté.

D'ERLAC, *haut.*

Oh ! je vous ferai tous les sermens que vous voudrez en valsant.

SCÈNE IX.

ÉMILIE, MARIE, Mlle. LOÉ.

ÉMILIE, *seule.*

C'est singulier ce qu'il dit à maman. (*A Marie.*) Ce salon est plus frais; on se fatigue quand on veut bien danser. Ne trouvez-vous pas que M. de Valsin est un très joli cavalier?

MARIE.

Je vous assure que je ne pense pas à lui.

LOÉ.

Comment, Mademoiselle, vous vous occupez des officiers! Papa ne veut en recevoir aucun chez lui. Ils ne sont pas riches, Messieurs les officiers.

MARIE.

Je ne suis pas intéressée.

LOÉ.

Et vous avez tort.

ÉMILIE, *à* LOÉ.

On dit que votre mariage est arrêté avec M. Henri; il est bien un peu gauche, au moins.

LOÉ.

Dites un peu laid, un peu bête: vous pouvez en faire les honneurs; j'aurai une maison, des ca-

chemires, un équipage, enfin tout ce qu'on a, et je me moquerai fort bien des amies qui feindront de me plaindre.

ÉMILIE.

Comme vous voyez les choses!

LOÉ.

Comme elles doivent être vues; Mesdemoiselles, cherchez des hommes riches, des hommes riches, il n'y a que ça.

ÉMILIE.

Est-ce difficile à trouver?

LOÉ.

Mais non, quand on ne tient pas à l'âge, à la figure, à l'esprit, aux qualités.

MARIE.

Le vieux général d'Offry avait envie de m'épouser, mais il a soixante ans.

LOÉ.

Un vieux général! C'est un trésor, ma chère.

MARIE.

Mais il a la goutte.

LOÉ.

Quel bonheur! Vous férez toutes vos volontés; de l'argent et un rang dans le monde, ma chère, épousez vite.

MARIE.

Pourtant il est affreux.

LOÉ.

Enfant, vous regarderez les jolies figures qui vous entoureront ; pas de faiblesses, Mesdemoiselles, les hommes riches avant tout, et allons danser.

MARIE, *seule*.

Valsin est bien riche ; mais est-il décidé à se marier. Il faut tant de précautions avec Messieurs les officiers.... Il me demande un rendez-vous, c'est où je l'attends.

(Elle sort ; la scène reste vide un instant.)

SCÈNE X.

VALSIN, Mme. D'AMFREVAL.

MADAME D'AMFREVAL.

Savez-vous que M. d'Amfreval trouve mauvais que vous vous occupiez de moi. Il est si borné, si colère, je ne sais que lui dire.

VALSIN.

Dites-lui qu'il est ridicule... Oh ! la bonne idée ! persuadez-lui que je désire la main de Marie.

MADAME D'AMFREVAL, *piquée.*

Non, Valsin, non, Monsieur, vous causez déjà trop avec elle ; on dirait que vous voulez lui faire la cour.

VALSIN.

Moi ! c'est trop fort ! vous plaisantez, Caroline ; c'est pour détourner les soupçons, et je crois...

MADAME D'AMFREVAL, *vivement.*

Monsieur, plus un mot là-dessus. Je ne voudrais pas être votre dupe... Je suis trop émue.... Pensez-y.

(Elle sort.)

VALSIN, *seul.*

La sotte créature ! Je n'ai pas trop mal manœuvré. Il faut avoir un rendez-vous avec Marie, sans cela impossible de mener ces deux intrigues de front.

SCÈNE XI.

VALSIN, D'ERLAC.

VALSIN.

Commandant, j'ai vu que cela allait bien ; mais ce pauvre Ferdinand !

D'ERLAC, *très joyeux.*

Cette Madame de Prasnoir est charmante, j'en perds la tête.

VALSIN.

Vous êtes donc écouté?

D'ERLAC.

Donnez-moi votre parole de n'en rien dire.

VALSIN.

Cela va de soi-même.

D'ERLAC.

Nous sommes au mieux; nous en sommes aux scrupules.

VALSIN.

Comment! elle en a encore!

D'ERLAC.

Elle a peu d'esprit. Dans sa position elle m'a demandé si j'aurais de la constance.

VALSIN.

Et que lui avez-vous répondu?

D'ERLAC.

Parbleu, je lui ai ri au nez. Je l'adore, cette petite femme. Croyez-vous que Ferdinand sera bien désespéré?

VALSIN.

Non, on sait que Madame de Prasnoir commence à l'ennuyer.

D'ERLAC, *furieux*.

Cette femme l'ennuie, et on le sait? Hé, que diable venait-elle me chanter? Je suis pris pour dupe! Quelle abominable trahison!

VALSIN.

Que vous importe la joie ou le chagrin de Ferdinand?

D'ERLAC.

Mon cher, je vous le répète encore, vous n'allez pas... J'ai commencé il y a quelque temps. Les aventures m'assomment. Je vous le dirai même, entre nous, je ne suis plus du tout propre aux aventures; il n'y a que le brillant qui me tente. Débarrasser quelqu'un d'une femme qui le fatigue, n'est-ce pas un bien merveilleux exploit? Je vais faire une scène à cette madame de Prasnoir!

VALSIN, *seul*.

L'original! (*Marie entre dans le salon.*) Ah! quel heureux hasard.

MARIE.

Il fait bien chaud. Cette fenêtre est délicieuse.

VALSIN.

Quel bonheur, chère Marie! de pouvoir reprendre notre conversation. Vous me promettez de m'être favorable.

MARIE.

Mais vous faites la cour à maman.

VALSIN.

C'est pour être plus près de vous. Marie ! je suis si ému ! Qu'elle est ravissante ! Une réponse, au nom du ciel !

MARIE.

Je suis toujours avec maman.

VALSIN.

Non, non ; il vous est facile de venir m'entendre au jardin. Demain soir je veux vous parler de votre maman. Elle ne veut pas que je me marie avec vous.

MARIE.

Mais papa le voudra peut-être.

VALSIN.

Nous parlerons de cela ; c'est une excellente idée. Ma jeune amie, je meurs si je ne suis à vous.

(Entre M. d'Amfreval.)

M. D'AMFREVAL, *à sa fille, d'un ton sévère.*

Mademoiselle, que faites-vous là ?

MARIE.

Mon papa, je prenais l'air.

M. D'AMFREVAL.

Allez danser.

MARIE.

Ce n'est plus la peine, le bal finit.

VALSIN, *à part.*

Vilain rabat-joie. C'est égal, le moment a été décisif.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, Mme. D'AMFREVAL, Mme. DE PRASNOIR, ÉMILIE, D'ERLAC, VALSIN, OFFICIERS, PERSONNAGES MUETS.

D'ERLAC.

Mesdames, nous nous retirons; l'inspecteur doit être arrivé. Je vous ferai avertir pour que vous puissiez venir nous voir manœuvrer.

(Les officiers vont sortir.)

MADAME D'AMFREVAL.

Messieurs, un moment, vous ne vous retirerez pas; on va servir à souper.

UN OFFICIER.

Il faut aller étudier la théorie.

D'ERLAC.

Quelle folie ! Messieurs, le terrible général Anvers vous trouvera moins savans ; qu'importe ! si vous paraissez plus aimables à ces dames.

MADAME D'AMFREVAL.

Très bien. Allons, Mesdames et Messieurs, à table ! à table !

VALSIN.

Vive Madame d'Amfreval et le vin de Champagne ! (*Bas, à Marie.*) Demain soir, à vous pour la vie !

MARIE, *bas à* VALSIN.

Oui, demain soir à onze heures.

DEUXIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'appartement du colonel Dubreul.

Mme. DUBREUL, le Colonel DUBREUL.

LE COLONEL.

Écoutez, ma chère, je suis très embarrassé.

MADAME DUBREUL.

Tout vous effraie.

LE COLONEL.

Aussi cela ne s'est jamais vu : m'annoncer pour inspecteur le marquis de Géranville, puis m'écrire que je serai inspecté par le général Anvers. Justement l'eau et le feu ! Quel pitoyable système suit le ministre !

MADAME DUBREUL, *se retournant avec effroi.*

Oh ! ne prononcez jamais ces mots-là ainsi !

LE COLONEL, *partageant sa peur.*

Vous craigniez qu'on m'ait entendu. Rassurez-vous, il n'y a personne dans mon antichambre.

MADAME DUBREUL.

Les murs ont des oreilles pour écouter les hommes en place.

LE COLONEL.

Vous avez raison. Je reviens à mon affaire. Il faut cependant se mettre à la place d'un colonel qui n'est pas de la cour. J'ai parlé ce matin dans le sens convenable pour le marquis de Géranville. Mes officiers qui vont venir ne sont pas persuadés, comme moi, de la nécessité de suivre à la lettre toutes les instructions ministérielles.... C'est désespérant! Au lieu d'un émigré, un officier de Waterloo!

MADAME DUBREUL.

J'aurais mieux aimé l'émigré; il aurait cru plus facilement que vous êtes dévoué.

LE COLONEL.

Mon Dieu, cela n'est pas certain.

MADAME DUBREUL.

D'un autre côté, le général Anvers ne doit pas ignorer qu'après avoir tenu une conduite honorable en 1815, au retour de l'empereur, vous vous êtes parfaitement montré les Cent-jours passés au retour du Roi. Il faut, en conséquence, avoir l'air de tenir comme lui à vos antécédens. Vous devez m'entendre?

LE COLONEL.

Mais pas trop.

MADAME DUBREUL.

Ce qu'il faut ici, c'est une opinion composée d'une forte nuance de gloire militaire un peu nationale, avec assez de patriotisme, rattachée adroitement au gouvernement légitime. La piété, en cette circonstance, ne réussirait nullement.

LE COLONEL.

Oh ! parbleu ! je le sais bien ; me prenez-vous pour un enfant ! Tout cela est difficile à arranger avec mon discours de ce matin.

MADAME DUBREUL.

Ne pourrez-vous jamais retenir votre langue. Qu'avez-vous donc tant dit ?

LE COLONEL.

Beaucoup trop de choses. J'ai déclamé contre la trahison, la prétendue indépendance; j'ai avancé que les libéraux voulaient renverser le trône. (*Avec embarras.*) Je crois même avoir nommé l'hydre révolutionnaire.

MADAME DUBREUL.

Quelle fureur de parler !... Cela peut cependant se raccommoder... Vous ferez un nouveau discours où vous prononcerez le nom de la Charte très rapidement. Vous...

LE COLONEL.

Oh ! non, il y a des généraux en faveur qui se

font gloire de ne pas savoir ce que c'est. Ils l'appellent la chatte.

MADAME DUBREUL.

Mais le général Anvers est libéral. Il n'y a rien à craindre. Ensuite, vous ferez l'éloge des deux gloires en prononçant avec une effusion de dévouement et en faisant vibrer avec énergie les noms de Masséna, Turenne, Condé, Montébello, Duguesclin, Desaix, Lasalle, et vous finirez tout naturellement par le *rien n'est changé en France*. Voilà votre affaire arrangée.

LE COLONEL.

Rosa, vous êtes charmante; mais la lettre ministérielle n'est pas positive. Si le comte de Géranville allait m'arriver.

MADAME DUBREUL.

Ne voyez-vous pas que tout ce que je vous ai dit est tellement neutre, que cela ne signifie rien? Certainement ce n'est pas un discours de couleur tranchante; hé bien, pour vous mettre en mesure contre tout ce qui pourra arriver, faites souscrire encore une fois pour Chambord; c'est une très bonne note au ministère.

LE COLONEL.

Mes officiers crieront.

MADAME DUBREUL.

Tant pis pour eux. Ils ne se sacrifieraient pas pour

nous. D'ailleurs ces dons volontaires n'indisposent essentiellement que les officiers pauvres, les vrais troupiers. Leur position ne leur interdit-elle pas toute réclamation? Ça ne connaît personne. Je voudrais bien voir qu'ils disent un mot! Mais, vous, ne soyez pas si empressé avec M. de Valsin; il n'épousera pas votre fille.

LE COLONEL.

Si j'avais su cela, je ne l'aurais pas proposé pour capitaine, en faisant un passe-droit à ce brave Schelinguer.

MADAME DUBREUL.

Celui qui a tant de coups de sabre! Vous auriez fait là une belle sottise. Valsin a de l'esprit. Si vous ne l'aviez pas proposé, il aurait pu écrire à son père, qui est député et qui ne quitte pas *le château*, de belles choses sur le régiment! Si M. Schelinguer écrit, ce sera à de bons paysans d'Alsace, ses parens.

J'entends nos officiers; je reste cachée dans ce cabinet pour voir si vous ne vous tromperez pas.

SCÈNE II.

LE COLONEL, TOUS LES OFFICIERS, L'ABBÉ CLOUET.

LE COLONEL.

Messieurs les capitaines, tous les officiers sont-ils présens? (*Signe affirmatif.*) Messieurs, ce n'est pas le marquis de Géranville qui vient nous inspecter, c'est Monsieur le général Baron Anvers. Monsieur le général Baron Anvers est un de ces braves, l'honneur de nos armées, que la Charte a ralliés à la Monarchie. Vous savez que je n'aime les exagérations dans aucun sens. Soyons royalistes comme S. M. Louis XVIII, qui s'est entouré de toutes les gloires. Masséna, Desaix, Turenne, Condé, sont de grands hommes, et n'oublions pas les paroles d'un grand prince, ces paroles mémorables que recueillera la postérité la plus reculée: « Rien n'est changé en France; il n'y a qu'un Français de plus. »

L'ABBÉ CLOUET.

Mon colonel, Monseigneur l'évêque de Lusignan sera ici pendant l'inspection; j'espère qu'il sera content du régiment si vous voulez bien donner les ordres nécessaires pour que je puisse disposer des hussards que j'instruis.

LE COLONEL, *négligemment.*

Cela n'est pas pressé ; nous avons trop à faire...... Impossible. (*A part.*) Le général Anvers se moquerait joliment de moi.

L'ABBÉ CLOUET, *fâché.*

Mais, mon colonel, la religion !

LE COLONEL.

La religion est sacrée, mais je suis maître chez moi.

L'ABBÉ CLOUET.

Pour le temporel, mais non pas pour le spirituel.

LE COLONEL.

Silence, Monsieur !

L'ABBÉ CLOUET.

Mais je crois que mon devoir....

UN CHEF D'ESCADRON, *à longues moustaches.*

Silence, donc, Monsieur Clouet; qu'est-ce que c'est donc ça ?

LE COLONEL.

Messieurs, il me reste encore à vous dire que beaucoup de régimens ont souscrit pour rendre à l'un de nos princes la superbe terre de Chambord. Quels regrets n'auriez-vous pas si la bande noire venait à démolir ce monument historique ! Il serait

à propos d'offrir une nouvelle offrande, afin que notre régiment ne restât pas en arrière.

CHAUBOURG, *bas à* BLANCHET.

Allons, il faudra ne plus déjeuner pour ne pas rester aussi en arrière à la pension*.

PLUSIEURS OFFICIERS, *bas entre eux*.

Quelle vexation !

BLANCHET, *bas à* FERDINAND.

Voyez comme le colonel a l'air furieux. C'est pour empêcher qu'on ose rien dire.

FERDINAND.

(*Bas.*) Je parlerai, moi. (*Haut.*) Mon colonel, il y a des officiers qui sont bien gênés par tous nos changemens d'équipemens. Nos camarades se privent de tout, et par conséquent...

LE COLONEL, *furieux*.

Ce n'est pas vous, Monsieur, qui avez de l'aisance. Vous garderez les arrêts de nouveau pour vous apprendre à vous charger des réclamations des autres.

FERDINAND, *bas à* BLANCHET.

Cela m'est égal, ces arrêts-là font du bien.

* Il y a des officiers de cavalerie qui n'ont pas les moyens de payer deux repas à la pension. Quand ils perdent un cheval, ils sont condamnés à des années de privations.

LE COLONEL.

Monsieur le quartier-maître, envoyez de suite l'argent. Messieurs, malgré une réclamation déplacée, et dont il est facile d'apprécier les coupables motifs, cette souscription est un don volontaire; je me plais à le proclamer. Personne ne dit rien? on ne fait plus d'observations? Très bien, Messieurs! c'est un pur élan de ce noble dévouement qui ne calcule plus quand il s'agit de faire de nobles sacrifices. Cela devait être ainsi dans le régiment que j'ai l'honneur de commander.

UN ADJUDANT SOUS-OFFICIER.

Mon colonel, le comte de Géranville vient d'arriver à l'hôtel des Trois-Rois. Il recevra Messieurs les officiers dans une heure.

LE COLONEL.

Maudit contre-temps! (*À d'Erlac.*) Commandant, je sais que vous connaissez Monsieur le marquis de Géranville; c'est un bon officier, je crois?

D'ERLAC.

C'est un homme de très bonne compagnie, grand joueur d'échecs, excellent musicien. Nous avons servi ensemble à l'armée de Brunswick.

LE COLONEL.

Sous les bannières de l'honneur!... Nous ferons beaucoup de musique, Messieurs, vous entendez?

Dans une demi-heure, le rassemblement est au quartier; nous serons à deux pas de l'hôtel du général.

(Les officiers sortent, le Colonel arrête l'Abbé.)

L'ABBÉ CLOUET.

Mon colonel?

LE COLONEL, *du ton le plus caressant.*

Mon cher abbé, j'ai réfléchi; j'approuve fort votre projet de présenter quelques hussards à Monseigneur; mais prenez une heure, pour votre instruction, où la troupe n'ait rien à faire, et ne la tenez pas trop long-temps.

L'ABBÉ CLOUET, *d'une voix sévère.*

Cependant, si vous désirez que Monseigneur les juge en état d'être réconciliés avec Dieu, il faut s'y prêter, colonel? Ils ne peuvent pas commettre des sacriléges, pourtant?

LE COLONEL, *du ton le plus affectueux.*

Oh! quelle idée, mon cher Monsieur Clouet! Je m'en rapporte à votre zèle éclairé et j'y compte, mon bon ami. (*Il lui serre la main, il sonne.*) Mes gants, ma pelisse, mon sabre, mon schakot.

(Il s'arme, dit un mot à sa femme, dans le cabinet, et sort avec l'Abbé.)

L'ABBÉ CLOUET, *avant de sortir.*

Il a bien fait d'être plus doux; j'aurais bientôt fait mon rapport à qui de droit!

SCÈNE III.

L'appartement du Marquis de Géranville.

LE GÉNÉRAL GÉRANVILLE, DERVAL, aide-de-camp, *un peu après*, LES OFFICIERS DE HUSSARDS.

LE GÉNÉRAL.

Derval, donnez-moi votre papier. Je ne puis retenir ce maudit discours.

DERVAL.

Mais il n'y a que deux mots à dire, mon général.

LE GÉNÉRAL.

Voilà encore de vos exagérations ; il y en a vingt-deux ; je les ai comptés. Je n'aime pas à improviser, moi ; ce n'est pas mon métier... Voici les officiers. Donnez. (*Il prend le papier.*)

(Le Colonel entre suivi de tous les officiers, qui se rangent dans l'ordre accoutumé.)

LE GÉNÉRAL.

Colonel Dubreul, c'est votre corps d'officiers?

FERDINAND, *bas à* VALSIN.

Est-ce qu'il ne le voit pas?

LE GÉNÉRAL.

Cet uniforme est très joli. Avons-nous des musiciens parmi ces Messieurs?

LE COLONEL.

Oui, mon général, Monsieur de Coursigny, Monsieur Ferdinand, Monsieur le commandant d'Erlac.

LE GÉNÉRAL.

C'est un grand bonheur d'avoir ce goût-là. Cela empêche de prendre des habitudes de café. La grande tenue de ces Messieurs est fort belle. Ces habits-là doivent être fort chauds... J'ai adopté, moi, l'uniforme anglais et le petit sabre courbé.

LE COLONEL, *haut pour ses officiers.*

Cela n'est pas encore connu dans les garnisons, mais beaucoup d'officiers l'ont fait comme vous, Monseigneur, et puis nous avons l'habitude d'être toujours en uniforme; cela nous coûte peu.

LE GÉNÉRAL.

En effet, je ne songeais pas que je mets très rarement l'habit militaire. Vos soldats ont de nouveaux petits fusils... Non, des... des... Cela a un nom?

LE COLONEL.

Des carabines.

LE GÉNÉRAL.

Oui, oui. Comme on perd tous ces termes-là!... * Et ces petits coffres à cartouches... des... des...

LE COLONEL.

Des gibernes.

* Historique.

LE GÉNÉRAL.

Oui, on en fait pour la chasse de très commodes. Nous ferons tout changer sur ce modèle. L'établissement militaire m'a paru bien.

LE COLONEL.

Le manége est trop petit.

LE GÉNÉRAL.

On n'est pas toujours au manége. Les dortoirs sont-ils vastes * ?

LE COLONEL.

Mon général, les chambrées sont peu saines, les écuries le sont beaucoup plus.

LE GÉNÉRAL.

C'est l'essentiel. Les régimens ont plus d'hommes que de chevaux. Vous, colonel, qui avez servi du temps de Bonaparte, vous savez bien que les hommes c'est la moindre chose; c'est la matière première. (*Bas à son aide-de-camp.*) Est-ce que je ne fais pas bien le dur-à-cuir, comme ils disent? J'ai vu avec peine que la caserne était un ancien cloître.

L'ABBÉ CLOUET.

Il est aussi bien pénible pour moi de voir cette sainte demeure profanée.

* Historique. Il y eut des généraux, à la réorganisation, qui ne savaient pas le nom des carabines, des gibernes, et qui appelaient les chambrées des dortoirs.

LE GÉNÉRAL.

Il faut aller vite en besogne pour arriver à la revue d'honneur. Ces Messieurs la préfèrent, ainsi que moi, je pense, parce que c'est la dernière. (*Il rit.*) Colonel, par quoi allons-nous commencer?

LE COLONEL.

Mon général, nous pourrions faire la théorie de mes officiers.

LE GÉNÉRAL.

Je ne m'y oppose certainement pas.

LE COLONEL, *aux officiers.*

Messieurs, prenez place. (*L'abbé sort. Au lieutenant-colonel.*) Interrogez, colonel Lucas?

LE GÉNÉRAL, *étonné, bas au colonel.*

Le lieutenant-colonel s'appelle Lucas?

LE COLONEL, *bas.*

Oui, mon général.

LE GÉNÉRAL, *à part.*

C'est incroyable! quelles gorges chaudes nous allons faire sur M. Lucas, avec cette madame de Camardo, qui est si rieuse! Le colonel Lucas! on ne croirait jamais cela dans notre société; c'est un colonel de la nouvelle France!

LE COLONEL, *interrogeant.*

Monsieur de Valsin, qu'est-ce qu'un rang?

VALSIN.

Plusieurs cavaliers placés les uns à côté des autres, sur une même ligne.

LE GÉNÉRAL, *bas au* COLONEL.

Absolument rangés comme des cahiers de musique.

LE LIEUTENANT-COLONEL.

Monsieur Ferdinand, qu'est-ce qu'un emboitement ?

FERDINAND.

C'est la fin d'une conversion, quand l'aîle qui tourne se réunit au pivot de la troupe qui l'avoisine.

LE GÉNÉRAL.

Chez Franconi, on les fait bien vite, les conversitions. Ils se détachent vivement. (*Bas au Colonel.*) Comme dans un morceau d'ensemble. (*Il fredonne bas; le Colonel écoute.*) Oh ! ah ! ah ! accord parfait ! Vivement attaquez la note ! (*Haut.*) Il faudrait aller rondement.

LE COLONEL.

Colonel Lucas, assez. Quelques questions d'hippiatrique.

LE GÉNÉRAL, *bas au* COLONEL.

Hippia.... hippiatric ? C'est un mot savant, c'est pour....

LE COLONEL.

C'est la science qui traite de la conformation et de tout ce qui concerne les chevaux.

LE GÉNÉRAL, *bas.*

J'entends.... autrefois nous laissions nos piqueurs apprendre cela.

LE LIEUTENANT-COLONEL.

Monsieur Blanchet, donnez la théorie de l'œil du cheval.

BLANCHET, *bas à* FERDINAND.

Je ne la sais pas, sa théorie. (*Haut.*) L'œil circule dans une cavité; il y a le petit et le grand angle. Ensuite, vient la vitre de l'œil, la retine, la cristalline, qui durcit au feu comme un œuf dur.

LE LIEUTENANT-COLONEL, *à part.*

Quel ridicule barbouillage nous fait-il là !

LE GÉNÉRAL.

Ces messieurs savent très bien. Bravo ! bravi tutti ! (*Bas au Colonel.*) Nous n'en dirions pas tant.

LE LIEUTENANT-COLONEL.

Combien de dents dans les mâchoires des chevaux, Monsieur de Coursigny ?

COURSIGNY.

Quarante dans un cheval et trente-six dans une jument.

LE GÉNÉRAL.

Voilà un phénomène bien particulier ! Il y a bien là de quoi confondre les philosophes et les prétendus esprits forts.... Ouf! quelle chaleur ! (*Bas au Colonel.*) On ne pourrait pas travailler, la colophane ne résisterait pas ; il faut finir.

LE COLONEL.

Monsieur Lucas, interrogez sur les manœuvres. Sur laquelle, mon général ?

LE GÉNÉRAL.

Sur la dernière, parbleu !

LE LIEUTENANT-COLONEL.

Monsieur Blanchet, qu'est-ce que la charge ?

BLANCHET.

La charge est une marche directe, dont l'ennemi est le point de direction, comme sa défaite en est le terme.

LE GÉNÉRAL.

Bravo ! Combien de pas doit-on charger ?

BLANCHET, *embarrassé.*

Mon général ?

LE GÉNÉRAL, *étonné.*

Oh ! oh ! je l'embarrasse.

BLANCHET.

On doit charger suivant l'occasion, je crois.

LE GÉNÉRAL.

Je crois.... Est-ce qu'il ne sait pas, Colonel ?

LE COLONEL.

Mais pardonnez-moi. Monsieur Blanchet a eu l'honneur de vous dire que la défaite de l'ennemi était le terme de la charge; le nombre de pas n'est donc point fixé.

LE GÉNÉRAL, *avec vivacité.*

Pourquoi ne me dit-il pas : « Ce que vous me demandez n'est point fixé. » Je sais maintenant que cela n'est point fixé. Fixé ou non, cela m'est assez égal ; mais je n'aime pas qu'on me tienne ainsi le bec dans l'eau. D'ailleurs, cela peut mériter de sérieuses réflexions de la part des officiers-généraux ; nous sommes là pour ça. (*Il tire un papier de sa poche et lit.*) Messieurs, c'est assez. Je vois que le 15e. régiment d'hussards est un bon régiment ; soyez religieux et dévoués : j'en rendrai compte à Son Excellence.

(Il se retire et rentre chez lui avec le colonel ; les officiers s'en vont aussi.)

FERDINAND, *en sortant, à ses camarades.*

Est-il ganache !

COURSIGNY, *à* VALSIN, *en sortant.*

Voulez-vous venir passer la soirée à la campagne ; il y aura du monde chez le sous-préfet.

VALSIN.

Non, je ne peux pas; j'ai mieux à faire que cela ce soir.

SCÈNE IV.

Une chambrée de hussards. Les hussards sont assis sur des bancs, d'autres sur leur lit.

PONCET.

Y va-t'y avoir de l'huile à bras à donner pour ce général marquis de Géranville!

TROUILLE.

Où qu'il loge, ce fameux houssard?

YVERSEY.

Aux *Trois-Rois*. Pas moins, il a fait délivrer un litre de vin, par homme, au vieux d'Ormar et à Hansnanof, qu'ils lui sont d'ordonnance.

CHOUBER, *conscrit.*

Ça ne t'aurait pas écorché le cramoisi du velours de l'estomac, Yverley.

YVERLEY.

Il a la malice, le conscrit. Si tu m'en fais pas rafraîchir de vin ou d'eau-de-vie, Chouber, tu

peux dire adieu à tes ancêtres; ton cercueil z'est commandé, j'ai disposé de ta peau.

CHOUBER.

Ah ! ben oui ! j'ai pas de prêt.

GRANOT, *ancien.*

Et votre vieille bonne à l'œil verron * et aux allures décousues?

CHOUBER.

Son bourgeois a reconnu mon plan, d'après ça déconcerté ma piste, et les noyeux réformés.

YVERLEY, *à* CHOUBER.

C'est pourtant notre capitaine de malheur qui t'intercepte et met en poche ce qu'on peut pas t'ôter, d'après et vu les règlemens.

GRANOT.

Réclame d'aplomb!

CHOUBER.

Oui; pour manger de la salle de police et du cachot, qu'il a délibéré de me faire subir.

GRANOT.

Avec un capitaine comme ce tigre-là, si je me rengage, je veux dévorer ma selle et les contre-sanglons en salade, à la croque au sel!

* Œil de couleurs différentes ; cela existe chez quelques chevaux.

YVERLEY.

Bien dit ! tu vas avoir ton congé.

GRANOT.

L'estimable ferblantière me prépare le goujon avec la larme à l'œil.

TROUILLE.

Une jolie particulière ; qu'avec ça on dit qu'elle ne vous laisse pas manquer, mon ancien, de son de poche, tabac et petits verres.

CHOUBER.

Vous allez partir, je voudrais t'être comme vous, Granot.

GRANOT.

Un moment, mon agneau ! vous avez encore à trotter en cercle, pour le colonel Dubreul ; et qu'il aime que l'esclave soit propre !

YVERLEY.

Il est assez connu que c'est pas lui qui paie nos pantalons blancs*.

TROUILLE.

Plus moyen de tomber sur un peu d'eau-de-vie, pour se rincer les entrailles !

* Le blanchissage des pantalons blancs est pris sur l'argent qui reste aux soldats, leur dépense payée.

PONCET.

Nom d'un mille cadavres ! en Espagne en 1812, je ne vivais que de ça et de religieuses.

CHOUBER, *effrayé.*

Vous dévoriez les religieuses !

PONCET.

Est-ce que vous dévoriez votre Bonne, au teint z'allumé, acrobate de la voltige par terre ?

CHOUBER, *touchant sa cuisse.*

Et que je me fis assez de mal, en tombant hier de votre cheval ; vous avez joliment bien fait de l'appeler *La Douceur* : vlin ! vlan ! des ruades et des coups de pied !

PONCET.

En campagne, on boit ; ici, zéro, c'est rasé.

KESTIERN.

C'est rasé, parce que vous êtes des cornichons.

YVERLEY.

Qu'est-ce qu'il dit donc, ce marchand de souffle pas cher ?

KESTIERN, *d'un air capable.*

Y a rien de plus simple, je vous fais aller cet oiseau de la sacristie : veste, culotte, capote noire, figure idem, c'est connu !

GRANOT.

Kestiern, je vous saisis ; il n'est pas aussi difficile

que les batailles de la grande armée; mais, je fais résistance à aller faire des faces en arrière en bataille, près de cet échappé du selminaire, surtout avec vous, qu'avez pas plus de croyance qu'un caniche à l'agonie.

TROUILLE.

Il faut le voir, Kestiern, accomplissant les grandes manœuvres, dans l'oratoire du particulier, qu'il subjugue à ses désirs.

KESTIERN.

Y peut m'embêter, le séraphin, y paie.

CHOUBER.

A-t-il l'intérêt profondément !

KESTIERN.

Et la soif uniformément. Silence, *il va venir*, le petit bon Dieu, vous faire une distribution....

CHOUBER, *avec un transport de joie.*

Une distribution de vin?

KESTIERN.

Ne vous enflammez pas, conscrit! c'est des raisons qu'il va vous étendre comme de la cire à giberne; il sait gentiment l'histoire des anciennes régimens, et corps de troupes.

YVERLEY.

Pas moins, il est instruit, Kestiern.

KESTIERN.

Il y avait la légion, dite de Mytilène, Tymilène... n'importe, que je crois que c'est des anciennes départemens, soustroyés par l'arrogance de nos amis, les ennemis ; il se battait encore mieux que l'ex-garde Granot.

GRANOT.

Kestiern, je vous saisis encore une fois ; j'aurais voulu un peu être témoin de ce rapport, en bataille le sabre en main, avec seulement cent mille lapins comme moi!

KESTIERN.

Voici le petit saint Jean ; d'aplomb les hussards! nous allons rire !

SCÈNE V.

LES MÊMES, L'ABBÉ CLOUET, UN MARÉCHAL-DES LOGIS.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Garde à vous !

(Les hussards se mettent devant leurs lits, le bonnet de police dans la main droite, à la position du soldat à pied.)

L'ABBÉ CLOUET.

Commandez repos.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Repos !

(Les hussards quittent la position militaire.)

L'ABBÉ CLOUET.

Hé bien ! mes amis, mes instructions précédentes ont-elles produit quelques bons effets? Vous avez là Kestiern, mais il faut l'imiter ; n'y a-t-il personne, ici, qui veuille se réconcilier avec Dieu ? Celui-là aussi est un bon colonel ! imitez Bayard, Duguesclin, Dunois, ces soldats sans peur.

KESTIERN.

Pour lors, c'étaient pas des Espagnols et Autrichiens !

L'ABBÉ CLOUET.

Mes enfans, je suis encore bien jeune, mais c'est votre père qui vous parle ; il faut vous distinguer par une piété sincère, vous n'êtes plus les satellites de la tyrannie.

KESTIERN.

Oh ! nous ne sommes plus les mêmes du tout ; les amis ont changé de peau, semblables aux serpens et couleuvres.

L'ABBÉ CLOUET.

Il faut donc effacer les souillures du passé. Je fré-

mis quand je viens à penser qu'il en est peut-être parmi vous qui, dans cette première guerre d'Espagne, où l'usurpation luttait contre le ciel même, qu'il en est, dis-je, qui ont pillé des églises, fait violence au malheur et à la vertu !

KESTIERN, *avec vivacité.*

Et dansé le fandango, devant la compagnie d'élite de l'ex-27e. dragon, avec une ursuline que j'avais prise captive dans un bois, saisie dans plus de cinquante, parce qu'elle avait l'air point bégueule et agaçante, avec une chaîne d'or d'un assez joli calibre et numéro.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Silence, Kestiern ! je puis vous ramasser promptement; il y a long-temps que je vous ai sous mon œil, mille dieux !

L'ABBÉ CLOUET, *au* MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Maréchal-des-logis, ne jurez donc pas ; laissez le dire, il faut bien que je connaisse ses péchés. Kestiern, vous avez commis des actions abominables. J'espère cependant, braves soldats, qu'aucun de vous ne s'est souillé du sang des prêtres espagnols ?

KESTIERN.

Tiens ! c'est bien un prêtre espagnol qui tua un brigadier au 19me. chasseurs, qu'on disait que c'était mon père.

L'ABBÉ CLOUET.

Oh ! mon ami, que vous me faites souffrir.

KESTIERN.

Et ils le firent bien souffrir aussi le brigadier ! fusillé à la cible ! Moi de même, autant de pris, autant de pendus, j'étais bourreau !

GRANOT, *bas à* TROUILLE.

C'est-il féroce, ce trompette !

L'ABBÉ CLOUET.

Quels détestables forfaits ! pour les réparer, il faut donner le bon exemple, Kestiern, et vous tous, mes soldats.... avec ça on va faire des brigadiers, des maréchaux-des-logis, même des officiers.

KESTIERN, *bas à* YVERLEY.

Pêche-t-il bien le goujon ! Y faut s'amuser un instant. (*Haut.*) Mon aumonier, hier en sortant de votre z'instruction, je rencontrai la volupteuse Marion, qui vend des pommes ; elle n'est pas rétive, Marion, je fus son vainqueur, quel péché ! j'ai tombé sous la tentation semblable z'à l'apôtre.

L'ABBÉ CLOUET, *avec sévérité.*

Trompette, je ne vous demande pas cela.

LE MARÉCHAL-DES-LOGIS.

Kestiern, que je dis, silence en un temps !

L'ABBÉ CLOUET.

Braves hussards, vous aurez l'honneur d'être admis en présence du très vénérable prince, Monseigneur l'évêque de Lusignan.

GRANOT, *bas à* TROUILLE.

Ça leur y fera pas une corvée et une consigne de moins.

L'ABBÉ CLOUET.

Je vous attends ce soir, pour vous donner quelque chose dont vous ne serez pas fâchés.

KESTIERN, *avec gaité.*

Oui! il y aura de l'eau-de-vie à allumer le gosier et abdomen, comme dit le vétérinaire!

L'ABBÉ CLOUET.

De l'eau-de-vie, fi donc!

KESTIERN, *bas.*

Pardon, mon abbé; mais faut pas dire fi donc devant eux: c'est des soiffarts!

(L'abbé sort avec le maréchal-des-logis.)

GRANOT, *avec sévérité.*

Kestiern, ton père aurait pas entrepris ça, avant de passer l'arme à gauche; il se serait pas mis en avant d'être bourreau, ni ta mère non plus, elle aimait la boisson; mais faut pas le croire, ton père avait combattu avec la patrie, et n'aurait pas exé-

cuté de bassesses. Suffit, tu me connais, et je m'appelle Granot !

KESTIERN.

Comme il prend ça, l'ancien. Vous voyez pas, Granot, que c'est pour l'humilier, cet houzard à calotte noire.

GRANOT.

Trompette, l'ancien, il vous saisit toujours. Méprisez personne, Kestiern, ce jeune abbé, il vous doit rien ; il faut pas être propre à se méconnaître : assez causé, Trompette, tu me connais ainsi que mon sabre, il s'appelle François, et moi je me nomme Granot, mille dieux ! (*Il s'éloigne.*)

KESTIERN, *bas aux autres.*

On peut y rien dire ; il est trop malin, et me couperait en deux comme un navet ! fait-il des embarras, pour une blague lancée pour l'amusement ! Venez-vous avec moi, fils du drapeau ? faut voir un peu ce que ça va devenir, et si le demi-litre sera distribué à l'hussard communiant.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Onze heures du soir. Le jardin de la maison d'Amfreval.

MARIE, ROSINE, sa femme-de-chambre, *et un peu après*, VALSIN.

MARIE.

Rosine, tout doit réussir ; j'ai mis papa sur la voie de se douter de quelque chose. Il m'épie, il y aura une scène, qui peut amener la conclusion de mon mariage.... Une de mes amies de pension s'est mariée ainsi.

ROSINE.

Non ; votre père s'emportera. Rappelez-vous des cuirassiers ; je n'ai pas bon courage.

MARIE.

Il faut donner quelque chose au hasard ; d'ailleurs, si M. de Valsin n'y est pas un peu forcé, j'ai bien peur qu'il ne veuille pas trop épouser.... J'entends du bruit ; il n'est pas convenable que je sois la première au rendez-vous.

(Marie se retire dans les arbres.)

VALSIN.

Qu'il fait noir ici ! Rosine ! Rosine ! hem !

ROSINE, *bas.*

Chut! Mlle. Marie va venir.

VALSIN.

Tu es adorable; prends cela.

ROSINE.

Merci. Il ne me donne pas autant pour Madame. Il y a encore dans le salon le général-inspecteur, le colonel et Monsieur d'Erlac.... Si Madame savait cela.... Mais vous me jurez que c'est pour le mariage; Mademoiselle est si crédule, si innocente, si naïve!

VALSIN.

Oui, oui. Elle est jolie, Rosine. En vérité, on est bien bon de se donner tant de peine... On vient. (*A Rosine.*) Va-t-en. (*Rosine se retire à l'écart.*) C'est vous?

MARIE, *à* VALSIN.

Je tremble.... J'ai eu bien besoin de penser à la pureté de vos intentions pour faire cette imprudente démarche.

VALSIN.

Mes intentions sont très pures. Que vous étiez belle hier! Et c'est vous qui venez près de moi! (*Il veut l'attirer à lui.*)

MARIE.

Il me tarde tant de ne plus être avec maman. Je

l'aime, je la respecte, même dans ses faiblesses, mais elle est si sévère !

VALSIN.

Dites injuste. (*Avec passion.*) Cet ange d'amour a donc des peines ! (*Il veut l'attirer à lui.*)

MARIE, *se dégageant.*

Finissez, Valsin. Mon empressement à venir ici peut être mal interprété par vous.

VALSIN, *avec feu.*

Au contraire. Moi ! mal juger celle que j'adore ! Donnez-moi votre main, Marie ; voyez comme mon cœur bat !

MARIE, *bas à* ROSINE, *qui s'est rapprochée.*

Il ne parle pas de mariage. En vérité, je ne sais comment j'ai pu prendre sur moi de venir.

VALSIN.

Encore ! Chassez ces craintes, ma jeune amie ; enivrons-nous du bonheur d'être ensemble ; oublions ce vain bruit du monde ; tous nos jours ne vaudront pas peut-être cette délicieuse nuit..... Marie, viens !... (*Marie se dégage.*)

MARIE, *bas à* ROSINE.

Il ne parle pas de mariage... Ah ! je le sens, Valsin, avant d'écouter mon cœur, j'aurai toujours besoin d'être estimée.

VALSIN

Mais prenez-vous plaisir à me désespérer ? (*Avec passion.*) O vous que j'adore, ô Marie! seule avec moi, dans ce lieu solitaire, ne garde plus cette offensante froideur; jouissons d'un présent enchanteur et si doux; ton ami presse tes genoux charmans.... Marie, ange du ciel, ô! prends ma vie, mais ne refuse plus!

MARIE.

Il n'y a qu'une manière de me prouver votre estime.

VALSIN, *apercevant Rosine.*

Mais va-t-en donc ! (*Il lui donne encore de l'argent; Rosine se retire plus à l'écart.*) (*Haut.*) Maintenant, nous sommes seuls! Mademoiselle, votre réputation, votre secret, me seront chers comme l'honneur. Crois-le, chère Marie, mon âme est à toi pour toujours ! Il faut qu'elle existe dans la tienne ! C'est trop me résister.... viens..... ce bosquet !....

MARIE, *le repoussant.*

Non, non, Valsin, quand vous serez mon époux.

VALSIN.

Cruelle, vois mes pleurs! Je meurs d'impatience, je tremble, je brûle ! Veux-tu ma mort ?

MARIE.

Demandez-moi à papa.

VALSIN.

Hé bien ! recevez les sermens solennels d'un époux qui jure d'être à vous pour la vie. (*Il se met à ses pieds.*) Maintenant, tes doutes me feraient injure. Tu m'appartiens, n'hésite plus, mon épouse adorée ! Viens t'enivrer d'amour, viens, ô fille charmante, sceller ce serment ! Je ne suis plus à moi, je n'écoute plus rien. (*Il veut la saisir.*)

(Entre M. d'Amfreval.)

MARIE, *avec vivacité et sang-froid.*

Papa, il veut m'épouser, et Rosine était là.

ROSINE, *à part.*

Quel malheur ! il a pris le sabre d'un officier de hussards.

VALSIN, *troublé.*

Je... je me promenais dans le jardin, avant d'entrer au salon....

D'AMFREVAL.

Quand voulez-vous l'épouser ?

VALSIN.

Je suis obligé de me rendre au quartier....

D'AMFREVAL.

Une réponse, Monsieur.

VALSIN.

Vous l'aurez. (*Il veut sortir.*) Je vais écrire à mon père.

D'AMFREVAL.

Vous ne sortirez pas ! Voilà ce qu'a produit la folie de sa mère !

MARIE.

Papa, plus doucement ; vous allez me perdre.

D'AMFREVAL.

Je vais vous mettre au couvent. (*A Valsin.*) Misérable séducteur ! c'est ici que tu vas mourir ! En garde, scélérat !

VALSIN.

Eh bien, en garde, soit !

(Ils se battent ; Marie et Rosine crient au secours et les retiennent.)

SCÈNE DERNIÈRE.

LES MÊMES, Mme. D'AMFREVAL, LE GÉNÉRAL-INSPECTEUR, LE COLONEL DUBREUL, D'ERLAC.

(Le Commandant et le Colonel séparent les combattans.)

MADAME D'AMFREVAL.

Ciel ! je me meurs !

M. D'AMFREVAL.

Applaudissez-vous, Madame, l'exemple des mères est rarement perdu pour leurs enfans.

MADAME D'AMFREVAL, *furieuse.*

Qu'osez-vous dire ?

MARIE.

C'est papa qui a tout gâté.

MADAME D'AMFREVAL, *impérieusement à son mari.*

Venez ici, Monsieur ! (*Elle parle bas à Monsieur d'Amfreval et à Marie avec beaucoup de vivacité.*)

LE COLONEL, *à part.*

Et moi qui croyais qu'il voulait épouser ma fille !

LE GÉNÉRAL, *au* COLONEL.

Il paraît que c'est le Lovelace du régiment ; c'est très mal.

LE COLONEL.

Vous avez raison, mon général ; il faut des principes.

LE GÉNÉRAL, *avec vivacité.*

Non, il ne faut pas de principes ; ils ont fait trop de mal ; mais il faut des mœurs.

LE COLONEL.

C'est ce que je voulais dire, mon général. Monsieur de Valsin, rendez-vous aux arrêts.

VALSIN.

J'y vais, mais ce n'est pas une affaire de service. Commandant d'Erlac, mon père a été nommé conseiller-d'État en service ordinaire ; j'en ai reçu la nouvelle ce soir.

LE GÉNÉRAL.

Conseiller-d'État ! est-ce que son père est député ?

LE COLONEL.

Oui, et du bon côté. Il ne veut rien reconnaître que l'ancien régime pur. (*A part.*) Je suis fâché de l'avoir puni.

LE GÉNÉRAL.

Ce jeune homme est donc le fils d'un homme comme il faut : c'est différent.

MADAME D'AMFREVAL, *quittant son mari et sa fille.*

Monsieur de Valsin, ne revenez plus dans cette maison ; chercher à séduire ma fille !

VALSIN.

Oh ! Mademoiselle ne se laisse pas séduire !

MADAME D'AMFREVAL.

Non, elle a été trop bien élevée pour cela. Je rétracte les offres que vous avait faites M. d'Amfre-

val, et je vous refuse ma fille ; ma parole était engagée depuis ce matin au général d'Offry.

D'ERLAC, *bas à* VALSIN.

Il aura là une petite femme qui promet.

MADAME D'AMFREVAL.

Mon mari seul a eu tort de faire tout ce bruit pour rien.

M. D'AMFREVAL.

J'avoue que j'ai mal fait de m'emporter, mais je ne savais pas....

VALSIN.

Et moi, Monsieur, je suis fâché de ne vous avoir pas donné les mêmes explications que Mme. d'Amfreval ; oui, je venais...

MADAME D'AMFREVAL.

C'est inutile, tout est expliqué.

LE COLONEL.

Et moi, pour éviter toute espèce de caquetage, je lève vos arrêts, mon cher Valsin.

LE GÉNÉRAL, *bas.*

Monsieur de Valsin, venez demain déjeuner avec moi.

19

D'ERLAC.

Vous m'avez fait passer une soirée délicieuse.

(Ils sortent tous, excepté Rosine.)

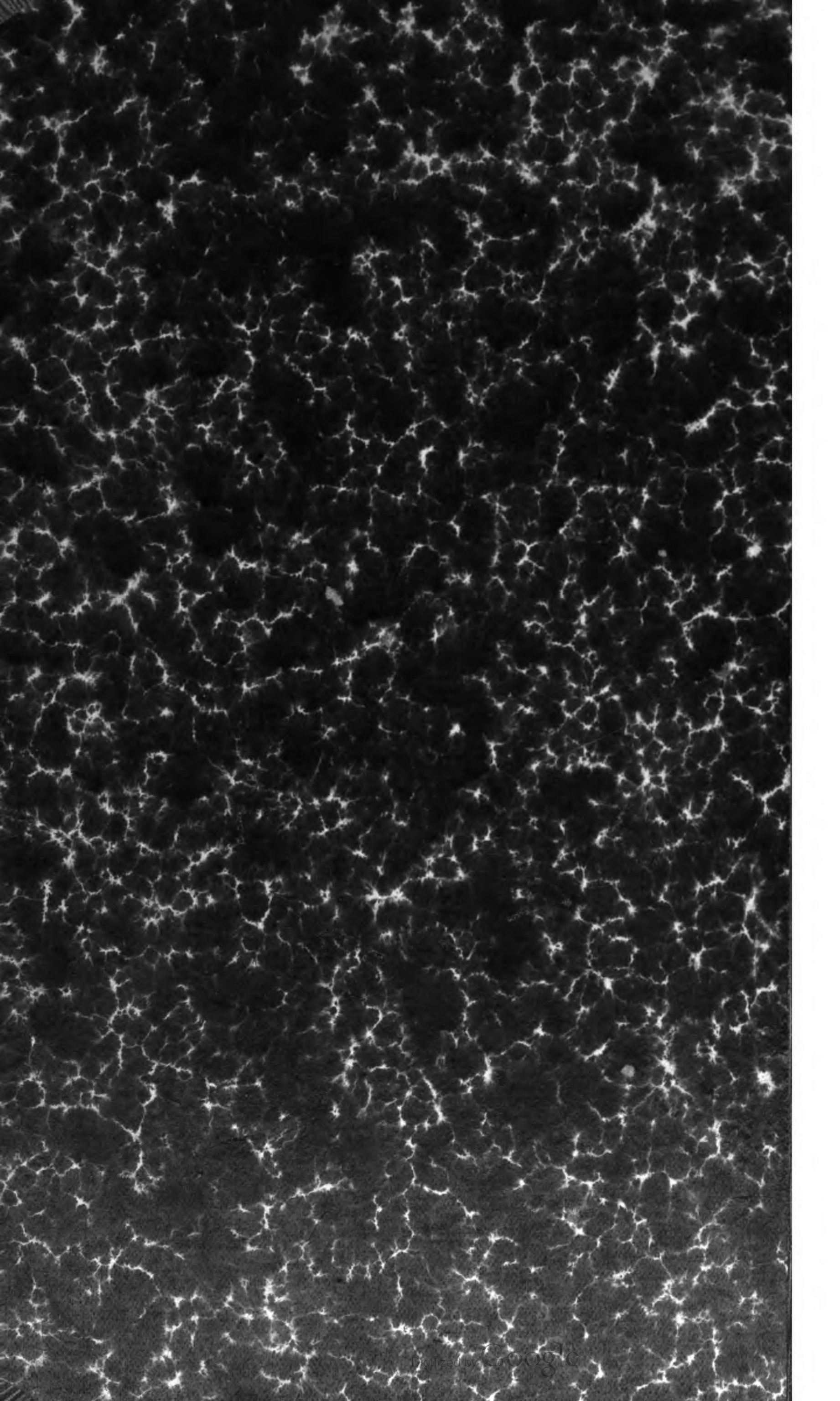
ROSINE.

Quel empire a Madame ! Je l'avais bien prévu ; Mademoiselle se trompe toujours. Quelle aventure ! c'est encore pire que du temps des cuirassiers !

FIN.

Messerer




Digitized by Google